




3 1761 04113 0675

The background of the image is a traditional marbled paper pattern. It features large, swirling, organic shapes in shades of terracotta red, deep blue, and muted green, all set against a light cream or off-white base. The colors are blended and layered, creating a complex, multi-toned effect. In the upper center, there is a rectangular text box with a thin black border. Inside this box, the text "DESTOUCHES le fils." is printed in a classic, black, serif typeface. The text is centered horizontally and vertically within the box.

DESTOUCHES le fils.









THEATRE

DE

BOURSAULT,

TOME SECOND.

Noms des Libraires.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN , Quay
des Augustins.

JEAN-LUC NYON , Pere, Quay de Conty.

MICHEL-ETIENNE DAVID , Pere, Quay
des Augustins.

FRANÇOIS DIDOT , Quay des Augustins.

PIERRE-MICHEL HUART , rue S. Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU , Pere ,
rue Galande près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON , Fils, Quay des Augustins.

JACQUES CLOUSIER , rue S. Jacques.

MARC BORDELET , rue S. Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT , Fils ;
Quay de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU , Fils , rue Saint
Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE , Quay des
Augustins.

LAURENT DURAND , rue S. Jacques.

THEATRE

DE FEU

MONSIEUR

BOURSAULT.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont point paru dans les précédentes.

TOME SECOND.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PIECES CONTENUES
dans le second Volume.

LA SATYRE DES SATYRES.
GERMANICUS.

MARIE STUARD.

LA COMEDIE SANS TITRE:
MELEAGRE.

LA FESTE DE LA SEINE.

PQ
1731
B7A19
1746
t. 2

LA
SATYRE
DES
SATYRES,
COMÉDIE.

PIECES CONTENUES
dans le second Volume.

LA SATYRE DES SATYRES.
GERMANICUS.
MARIE STUARD.
LA COMEDIE SANS TITRE.
MELEAGRE.
LA FESTE DE LA SEINE.



789760



A U L E C T E U R.

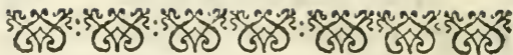
L Es Satyres de Monsieur Despréaux ont fait un si grand fracas , & tant de personnes capables de juger des belles choses leur ont donné leur approbation, que je serois du moins aussi emporté que leur Auteur, si le peu qu'on y remarque de mauvais me faisoit condamner tout ce qu'il y a de bon. J'avoue que la gloire qu'il prétend s'être acquise, lui seroit légitimement dûe , si l'on acqueroit une véritable gloire à faire beaucoup de mauvais bruit : mais pour un homme tel que Monsieur Despréaux , qui par la délicatesse de sa plume pouvoit s'attirer des applaudissemens sans restriction , c'est en avoir mal usé, qu'avoir réduit tout ce qu'il y a de gens raisonnables à ne pouvoir faire l'éloge de son esprit , sans être obligés de faire le procès à sa con-

duite. S'il est vrai que son génie soit si borné, qu'il soit en pays perdu aussi-tôt qu'il est hors de la Satyre, je consens qu'il n'en sorte point : mais il y a bien de la différence entre satyriser & médire ; reprendre, & injurier ; condamner des fautes, & en commettre. Attaquer les vices dans tous les hommes, & faire des peintures de leur noirceur, qui donnent de l'horreur à ceux qui en faisant réflexion sur leur vie s'en trouvent convaincus, c'est ce qu'on appelle une Satyre : mais déclarer ceux d'un particulier, & décliner son nom pour le faire mieux connoître, c'est un Libelle diffamatoire. En vain Monsieur Despréaux cherche des exemples pour autoriser ce qui n'en eut jamais. Si les Romains, qu'il cite dans un discours qu'il a fait sur la Satyre, ont quelquefois nommé des gens connus, ils faisoient par prudence ce qu'il fait aujourd'hui par le seul plaisir qu'il a de faire du mal. Ceux qu'ils

décrioient , étoient déjà décriés par les crimes qu'ils avoient commis, & par les répréhensions qu'ils n'avoient pu éviter ; & si l'on en faisoit des portraits épouvantables, c'étoit pour effrayer la jeunesse qu'ils pouvoient séduire : mais de tous ceux que nomme Monsieur Despréaux , il n'y en a pas un que je connoisse , (si l'on m'en excepte) en qui l'on ne trouve toutes les qualités requises pour faire d'aussi honnêtes gens qu'il y en ait en France ; & pour ce qui est de ceux que je ne connois pas, j'en juge favorablement par le mal qu'il ne peut s'empêcher de leur vouloir. Qu'on ne m'allégue point que j'ai voulu faire pis que Monsieur Despréaux n'a fait ; & que s'il y a du crime à mettre du monde sous la presse, il y en a encore davantage à en vouloir traduire sur un Théâtre : Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans le sçavoir , aussi bien que ceux qui me l'allégueroient ; mais outre que

pour se venger, on doit faire un peu plus de mal qu'on n'en a reçu, Monsieur Despréaux méritoit bien d'être joué en présence de toute la terre qu'il joue: & le Tribunal auguste où il a mandié les défenses dont il s'est servi, & qui a coutume de se déclarer contre toutes sortes d'agresseurs, ne lui auroit pas été si favorable, n'étoit qu'il en a surpris la religion. Ceux qui se donneront la peine de lire la Pièce que je mets au jour, verront bien que je n'y ai rien mis de diffamatoire contre son honneur, ni contre sa personne, comme il le suppose dans l'Arrêt qui fait défenses aux Comédiens de la représenter. Je ne sçai rien de lui qui soit à son désavantage, que ce que toute la France sçait aussi: c'est-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenser des gens qui ne lui ont jamais fait de mal; & je pense qu'il n'y en auroit guère qui lui refusassent leur estime, s'il faisoit un meilleur usage de son génie. Ce n'est

pas que dans ce qu'il a fait il n'y ait à retoucher, comme dans tout ce que font les autres. Le plaisir qu'on a d'entendre médire fait qu'on passe, sans y prendre garde, par dessus des endroits où l'on s'arrêteroit, si une injure qui s'y trouve à point nommé, n'attiroit toute l'attention de ceux qui parcourent ses Ouvrages: & si j'étois d'humeur à faire une Critique en prose, je lui en citerois plusieurs, sans compter ceux que j'ai déjà repris, où il a oublié de mettre du jugement. Mais je me contente du temps que j'ai perdu à lui répondre; & je lui déclare que de quelque façon qu'il me traite désormais, je ne m'en vengerai que par mon silence. Si je fais de méchans Vers, il aura peu de gloire à faire tomber un homme qui tomberoit bien sans lui; & si j'en fais de bons, ils se soutiendront assez d'eux-mêmes.



A C T E U R S.

EMILIE, Maitresse du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant d'Emilie.

LE MARQUIS, Marquis du Bel-Air

LA MARQUISE ORTODOXE,
jeune Veuve & Précieuse.

AMARANTE, Amie d'Emilie.

BOURSAULT.

LA WALTOLINE, Suisse d'Emilie,

LA FRANCE, Laquais d'Emilie.

La Scene est à Paris, chez Emilie.



LA SATYRE
DES SATYRES.
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

EMILIE , LE CHEVALIER ,
UN LAQUAIS.

EMILIE.



ALLEZ-MOI de ce pas chercher la Wat
toline ,
Et revenez.

LE CHEVALIER.

D'où vient que vous êtes chagrine ?
Qu'avez-vous ?

Juste-Dieu ! Qui ne le feroit pas ?
 A-t-on rien dit de bon pendant tout le repas ?
 Sans façon , suivez-moi , si vous me voulez suivre :
 Mais je ne puis rester là-dedans ; je suis yvre.
 Pour peu qu'on ait de sens , se figure-t-on rien
 Qui soit plus fatigant qu'un si sot entretien ?
 Votre ami le Marquis dont la langue estropie ,
 Est un Original qui n'a point de copie :
 Il emporte le prix sur les plus éventés ,
 Et ne dit que fadaïse , & qu'inutilités.
 Ce qu'il a d'affommant , quelque sot qu'il puisse ,
 être ,

Aux ouvrages d'esprit il prétend se connoître ;
 Et n'en croyant jamais que son foible cerveau ,
 Ce qu'il loue est blâmable , & ce qu'il blâme est
 beau.

Mal avec la raison , il n'est point de rencontre
 Où , si-tôt qu'on en parle , il ne se ligue contre.
 J'ai de son entretien autrefois fait l'essai :
 Il est si plein de foi , qu'il en créve.

L E C H E V A L I E R.

Il est vrai.

Qu'il soit seul à manger , d'une mine adoucie ,
 Il boit à sa santé , puis il se remercie ;
 A se complimenter passe le tiers d'un jour ,

Et croit qu'on s'apperçoit quand il manque à la
Cour.

Mais tout fat qu'il puisse être, une Dame galante
Doit, quand elle régale, être plus complaisante.
Je n'ai jamais rien vû qui fut mieux ordonné
Que le pompeux repas que vous avez donné :
Lors qu'à charmer nos sens votre esprit s'étudie,
Et qu'au Bal qui s'apprête il joint la Comédie,
Faut-il qu'un étourdi, qui n'a point de raison,
Avec si peu d'esprit en allarme un si bon ?
Si vous le trouvez fat, riez-en.

E M I L I E.

Que j'en rie ?

Et morbleu ! (car enfin il m'a mise en furie ,
Et s'il faut librement vous en faire l'aveu ,
Je ne puis en sortir , si je ne jure un peu .)
Riez-en , dites-vous ? Faudroit-il me le dire ?
N'en aurois-je pas ri , si j'en avois pû rire ?
A plusieurs méchans mots , qu'il garantissoit bons ,
J'ai fait semblant de rire , & j'enrageois au fonds .
Plein de son Despréaux , qu'en louant il déchire ,
(Car ce qui n'en vaut rien est ce qu'il en admire ,)
Il en parle sans cesse , & prétend sottement
Que l'Univers en corps soit de son sentiment .
J'ai bien affaire , moi , pour se faire de fête ,

A vj

12 LA SATYRE DES SATYRES ,
Que de son Despréaux il me rompe la tête ,
Et qu'à brûle-pourpoint il m'attaque vingt fois
Pour piller mon suffrage , & corrompre ma voix.
Grace au babil fécond d'un Marquis ridicule ,
Qui toujours se regarde , & toujours gesticule ,
Si Monsieur Despréaux n'eût servi d'entretien ,
Tant qu'a duré le jour , on n'eût parlé de rien :
On l'a plus de cent fois conjuré de se taire ,
Mais le traître qu'il est , n'en a rien voulu faire :
Despréaux qui l'entête , est si fort à son goût ,
Qu'il le mettoit en œuvre , & l'enchâssoit par tout.
Défaites-vous-en. Fy !

LE CHEVALIER.

Je suis prêt de le faire.
Il vous blesse la vûe , & je cherche à vous plaire ;
Mais (& vous voulez bien que je vous parle ainsi)
Il n'est pas le seul fat que vous souffriez ici.
Le Marquis , à mon sens , est plus sage qu'Eudoxe ,
Qui se fait appeller la Marquise Orthodoxe ;
Parce que dans Alger son Ayeul fait captif ,
Pour la religion fut empallé tout vif :
Cependant chaque jour vous souffrez sa visité ;
Et , si je m'y connois , c'est un mince mérite.
Est-il rien de si fade , & de plus dégoûtant ,
Que les mots qu'elle affecte , & qu'elle estime tant ?

N'est-ce pas à dessein faire rire le monde ,
 Que toujours répéter que l'on couvre sa Blonde ;
 Pour dire aux gens de Cour , en des termes nou-
 veaux ,

Usez-en librement , & mettez vos chapeaux.

E M I L I E.

Et puis-je honnêtement m'en débarrasser ? Dites ;
 Puis-je sans l'offenser , refuser ses visites ?
 Et de la qualité dont vous sçavez qu'elle est ,
 Lui dirai-je tout franc que son air me déplaît ?

L E C H E V A L I E R.

Par la même raison , sur la moindre matière ,
 Voulez-vous qu'au Marquis j'aïlle rompre en vi-
 sière ?

Et du rang dont il est , (car dans tout cet état
 On trouveroit à peine un plus illustre fat ,)
 Son Pere qui descend d'un échapé de Prince ,
 Met dans ses qualités , Gouverneur de Province ,
 Duc , Vicomte , Marquis , Chevalier , Maréchal ,
 Comte , Baron , Vidame , Ecuyer , Sénéchal ,
 A Paris Pair de France , à Madrid Grand d'Espagne ,
 Trésorier d'Angleterre , Electeur d'Allemagne ;
 Et comme si pour lui c'étoit peu que cela ,
 Il fait encor au bout mettre un *& cetera* ,
 Après vingt qualités d'une telle importance ;

14 LA SATYRE DES SATYRES,
Comme font la plûpart des grands Seigneurs de
France.

A des gens de sa sorte ira-t'on dire au nez ,
Qu'en Théâtre public leurs pareils font bernez ?
Sûr qu'à vos sentimens c'est à tort qu'il s'oppose ,
Le Marquis est un fou , mais je n'en suis pas cause ;
Et je suis étonné qu'avec tant de clartés ,
Vous vouliez me charger de ses insûtités.

E M I L I E.

Vous l'avez amené.

L E C H E V A L I E R.

Je l'ai dû , ce me semble !

Accordés aujourd'hui , pour être unis ensemble ,
L'honneur dont vos bontés récompensent mes
soins ,

Me paroît assez grand pour avoir des témoins.

D'ailleurs , vous faire voir en l'état où vous êtes ,
A ce qui m'a charmé c'est mener des Conquêtes ;
Rien n'échape à vos yeux , & je ne voulois pas
Faire tort d'un hommage à vos charmans appas.

E M I L I E.

Vous voulez m'adoucir , mais enfin je m'obstine.

SCENE II.

EMILIE, LE CHEVALIER,
LA WALTOLINE, UN LAQUAIS.

EMILIE.

A LA fin , grace au Ciel , voici la Waltoline.
Mon Dieu , comme il est fait ! Il s'est battu !

LA WALTOLINE.

Pardy !

Un Laquais par deux fois dit que j'avre menti :
Par mon foi , moi d'abord que lui tourne son tête ,
Je tiens mon Halibarde en mon main toute prête ,
Et quand il ne voit rien , pardi tout à l'instant
J'en donne un coup bien fort dessus son dos qu'il
tend.

Mais le Laquais , mon foi , qui n'est guère pagnote ,
Me prend mon Halibarde , & pardi m'en tapote ;
De son main qu'il fait poing , me casse tous les
dents.

Mon foi , le maison s'ouvre , & j'ai forti dedans :
J'aime encore plus que mieux qu'il déchire mon
manche.

16 LA SATYRE DES SATYRES,

Voudrois bien maintenant un petite fil blanche
Pour deux liards.

EMILIE.

Et faquin, faut-il se battre ?

LA WALTOLINE.

Ho, ho!

Voulez-vous que j'endure un menti tout de go ?

Non par mon foi !

EMILIE.

Vien-ça ; Tu sçais lire , je pense ?

LA WALTOLINE.

Point , pardi !

EMILIE.

Point !

LA WALTOLINE.

Ah , ah ! j'avre la souvenance

Que si fait. Oui pardi. Foi de Suisse d'honneur.

EMILIE.

Tu sçais lire ?

LA WALTOLINE.

Mon foi , sçavre lire par cœur ,

Et fort bien.

EMILIE.

Vien-ça donc. La noblesse ambigue

Qui traîne le désordre , & qui fait la cohue ,

Me fatigue , m'affomme , & tout en fera plein ,
A moins que de bonne heure on n'y tienne la
main :

C'est pourquoi , songes-y , je prétens qu'aucun
n'entre ,

Hormis ceux dont les noms sont là-dessus.

Elle lui donne un Papier.

LA WALTOLINE.

Oh , diantre !

Si quelqu'un vient : Qui tape ? Ami. Dis votre
nom ?

Moi , je veux pas le dire ; & moi , j'ouvre point.

EMILIE.

Bon ,

Retourne , & souvien-toi de ce que je t'ordonne.

LA WALTOLINE.

Oh pardi ! j'avre moi la souvenance bonne :

S'il ne cline son nom , personne entre aujourd'hui.

*Après avoir fait cinq ou six pas , il revient , & dit
au Chevalier ,*

Dis-moi vous ; l'écriture est-ce pas le noir ?

LE CHEVALIER.

Oui.

Grand-merci.

SCENE III.

LE MARQUIS, EMILIE
LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE MARQUIS, *de derrière le Théâtre.*

CHEVALIER.

EMILIE.

Me revoilà chagrine ;
L'étourdi de Marquis , dont la langue assassine ,
A dessein de nous joindre , & je crains son caquet.

LE MARQUIS.

Chevalier !

EMILIE.

Paix.

LE MARQUIS.

Ma foi , je vous prens sur le fait ;
Vous voilà l'un & l'autre à ma miséricorde :
Comment Diable ? à l'écart dès le jour qu'on s'ac-
corde ?

A vous dire le vrai , si je m'y connois bien ,
Deux Amans comme vous , ne font pas là pour
rien :

Pour fausser compagnie , il faut avoir affaire ,
Dieu me damne !

LE CHEVALIER,

L'Amour , n'est jamais fans mystere ,
Tu le sçais.

LE MARQUIS.

Dites-moi , dansera-t'on bientôt ?
Je m'en suis autrefois démêlé comme il faut.
Dolivet , & Beauchamp , m'en faisoient la grimace.

EMILIE

Les gens faits comme vous ont par-tout bonne
grace.

LE MARQUIS.

Assurément.

EMILIE.

La danse est votre vrai talent ;
Vous avez le corps souple , & de plus l'air galant .

LE MARQUIS.

Pour souple , il est certain qu e je n'ai pas les gouttes ;
Je saute

20 LA SATYRE DES SATYRES,

E M I L I E.

A quelle danse excelliez-vous ?

LE M A R Q U I S.

A toutes,

Par ma foi.

E M I L I E.

Vous dansez les Menuets ?

LE M A R Q U I S.

Oh , qu'oüi,

Et qui plus est , j'espere y piper aujourd'hui.

Mais à propos de danse , as-tu sçu des paroles

Que je fis l'autre jour , & qui sont assez droles ?

E M I L I E.

Sur quel Air ?

LE M A R Q U I S.

Sur quel Air ? Sur l'Air des Menuets.

LE C H E V A L I E R.

Des vers de ta façon font , je croi , bien mal faits.

Les Auteurs de ta sorte effarouchent les Muses.

LE M A R Q U I S.

Dieu me damne , mon cher , pour le coup tu t'a-
buses.

Pour des vers cavaliers , qui toujours sont mauvais,

Je n'en ai jamais vû de plus joliment faits.

Les voici.

*Un jour Lifis au bord de l'onde
Parloit d'amour à Rosemonde ;
Mais cette Blonde ,
Qui toujours gronde ,
Et que jamais le Berger ne choqua ,
Sans raison du monde
S'en estomaqua ;
Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

Qu'en dis-tu ?

*Mais cette Blonde ,
Qui toujours gronde ,
Et que jamais le Berger ne choqua ,
Sans raison du monde
S'en estomaqua ;
Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

M'en croyois-tu capable ?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Tu vois bien par là que je suis véritable.

Les trois vers de la fin sentent l'homme de Cour :

*Sans raison du monde
S'en estomaqua ;
Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

22 LA SATYRE DES SATYRES ,
N'est-ce pas , Chevalier, que j'y mets le beau tour ?
Et que sans le secours des préceptes frivoles ,
Je fais passablement de méchantes paroles ?
Di donc ?

LE CHEVALIER.

Passablement ? Sans te flater en rien ,
Tu fais de méchans vers admirablement bien.

EMILIE.

A merveille.

LE MARQUIS.

Oh , parbleu ! modérez la louange.
Touchant votre repas , je vous rendrois le change ;
A vous congratuler je serois occupé ;
Mais je pense jamais n'avoir plus mal soupé ,
J'en enrage.

EMILIE.

Et pour moi , ce reproche me pique.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais rien vû qui fût plus magnifique.
On a même trouvé bien des mets superflus ;
Il se moque.

LE MARQUIS.

Ma foi , ce que j'aime le plus
Y manquoit.

LE CHEVALIER.

Sçait-on bien quels ragouts tu souhaites ?

LE MARQUIS.

Non ; mais dans un repas n'avoir point d'*Alouettes*,C'est pour moi , qui les aime , un supplice cruel ;
Parbleu !

EMILIE.

Prenez-vous-en à mon Maitre-d'Hôtel.

LE MARQUIS.

C'est un manger de Prince ; elles sont succulentes.....

LE CHEVALIER.

C'est en cette saison qu'elles sont excellentes ,
Il a raison.

LE MARQUIS.

Comment ! C'est en cette saison !

LE CHEVALIER.

Oui ; car durant l'été l'on n'en mange point.

LE MARQUIS.

Bon !

Veux-tu que je te prouve , & par raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on voit des Alouettes ?

LE CHEVALIER.

En l'air donc.

24. LA SATYRE DES SATYRES,
EMILIE.

Comme il dit, en l'air donc ?

LE MARQUIS.

Peint du tout.

EMILIE.

Voyons comme il fera pour en venir à bout,
Et comme il prouvera par des raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'été l'on ait des Alouettes.

LE CHEVALIER.

Il ne sçauroit.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons voir cela,

As-tu lû Despreaux ?

EMILIE.

De grace, brisons-là ;

Laissons-là Despréaux, & les Vers qu'il compose ;
On n'a tout aujourd'hui discouru d'autre chose.
Je suis lassé à la fin d'oïr citer son nom.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

EMILIE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ma foi, soyez-en lassé, ou non ;

Je

Je prétens vous prouver , & par raisons fort nettes ,
 Qu'au plus fort de l'été l'on a des Alouettes ;
 Vous m'en avez tous deux défié.

LE CHEVALIER.

Mais , Marquis ,
 Ne peux-tu le prouver , sans citer ses écrits ?
 Tu n'en as pas besoin pour ce que tu souhaites.

LE MARQUIS.

Et quel autre Ecrivain a parlé d'Alouettes ,
 Di , Benêt ?

EMILIE.

Croyez-moi ; laissez-le discourir.
 C'est un mal qui le tient dont il faut le guérir.
 Despréaux qui le charme , est dans sa fantaisie ;
 Et j'en vais tant parler , que je l'en rassasie.
 Des Sièges , Laquais. Ça.

LE MARQUIS.

Je vous tiens , par ma foi.
 N'as-tu pas les écrits de Despréaux ?

LE CHEVALIER.

Sur moi ?

Non.

LE MARQUIS.

Les voici. Je ris de ton extravagance.
 As-tu lû le repas qu'il décrit ?

26 LA SATYRE DES SATYRES;
LE CHEVALIER.

Oui , je pense.

LE MARQUIS.

Fort bien. Te souviens-tu des mets qu'il fait venir ?

LE CHEVALIER.

Confusément.

LE MARQUIS.

Je vais t'en faire souvenir.

*Sur un amas confus de viandes entassées, **

Régnoit un long Cordon d'Alouettes pressés.

Mot pour mot. Que t'en semble ? Avois-je le goût
bon ?

Mange-t'on en été des Alouettes ?

EMILIE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment ? C'est Despréaux qui dans une Satyre..

EMILIE.

D'accord , mais c'est peut-être en hyver qu'il veut
dire.

LE MARQUIS.

Bon ! par ce faux-fuyant vous croyez m'échaper.

Mais parbleu ! sans courir , je vais vous rattraper.

* Vers de Despréaux , Sat. 3,

Dans le même repas, pour comble de disgrâce, *
 Par le chaud qu'il faisoit l'on n'avoit point de glace ;
 Point de glace ; bon Dieu ! dans le fort de l'été !
 Au mois de Juin ! Voyez, ai-je rien inventé ?
 Voilà l'endroit, lisez.

L E C H E V A L I E R.

Que veux-tu qu'elle lise ?

Tant pis pour Despréaux, s'il met une sottise.
 Comme ami de l'Auteur, tu pourrois répliquer ;
 Que c'est un fat qui traite, & qu'on peut sans scrupule
 Orner d'un méchant plat, un festin ridicule.
 A cela je répons pour te pousser à bout,
 Qu'en May, Juin, & Juillet, on n'en voit point
 du tout ;
 Que chez les Rôtisseurs pas une aune n'en trouve ;
 Que c'est en ce temps-là que l'Alouette couve ;
 Et que tout fat qu'il fut, le Maître du logis
 N'avoit pas envoyé dénicher les petits.

L E M A R Q U I S.

Mon pauvre Chevalier, que ta réponse est sotte !
 Tu sçais, quand je m'y mets, de quel air je te
 frote :
 Sur le raisonnement, je suis plus fort que toi.

* Vers de Despréaux, Sat. 3.

SCENE IV.

EMILIE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER,
LA WALTOLINE.

EMILIE.

QU'EST-CE ? La Waltoline , où revas-tu ?

LA WALTOLINE.

Mon foi,

Je vas apprendre à vous , qu'une personne il tape.

EMILIE.

Qui se nomme ?

LA WALTOLINE.

Bour. . . . Bour. . . . son nom me chape ;

Lui trois fois l'avre dit , mais je m'en deffouviens.

EMILIE.

As-tu bien consulté le papier que tu tiens ?

Est-ce Acante , Licas , Oriane , Caliste ,

Damon , Tirsis ?

LA WALTOLINE.

Mon foi , lui n'est point sur mon liste ;

Cartinement.

EMILIE.

Hé bien, n'ouvre donc point,

LA WALTOLINE.

Pardi ?

Lui voudroit vous, Madame, un peu voir un peti !

EMILIE.

Ouvre donc.

LA WALTOLINE.

Voulez-vous ? Moi, suis votre serfice.

Il sort.

LE MARQUIS.

De quel endroit de France est Monsieur votre
Suisse ?

S'il vous plaît.

EMILIE.

Hé, mon Dieu ! point de subtilité ;

Parlons de Despréaux, vous l'avez souhaité ;

Ou je dirai par-tout, pour vous faire la guerre,

Que dès qu'on vous résiste, on vous jette par terre.

Défendez ce qu'il fait, je suis contre, & vous pour ;

Voyons.

SCENE V.

BOURSAULT, EMILIE,
LE CHEVALIER,
LE MARQUIS.

BOURSAULT.

C'Est un peu tard venir faire ma Cour ,
Madame ?

EMILIE.

Etoit-ce vous qui heurtiez ?

BOURSAULT.

Oui , Madame.

EMILIE.

Un Siège.

LE CHEVALIER.

Songez-vous à notre Epithalame ?

L'Hymen où j'aspirois , est conclu d'aujourd'hui :

Et vous m'avez promis que vous la feriez.

BOURSAULT.

Oui.

LE MARQUIS.

En Vers ?

EMILIE.

Monsieur en fait de fort beaux.

LE MARQUIS.

On le nomme ?

EMILIE.

Monsieur Bourfault.

LE MARQUIS.

Ah si ! Ce n'est pas là mon homme.

Un pareil compliment lui doit sembler nouveau :

Mais des méchans Auteurs , je suis parbleu, le fleau :

Je n'en puis souffrir un , s'il n'excelle.

LE CHEVALIER.

Il se moque.

LE MARQUIS.

Point , par ma foi.

LE CHEVALIER.

Point ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Mais ton discours le choque.

BOURSAULT.

Moi ? Comment voulez-vous qu'il trouve mes vers
beaux ?

32 LA SATYRE DES SATYRES ;
Monsieur est Partisan de Monsieur Despréaux ;
Je le connois.

LE MARQUIS.

Ma foi, c'est un charmant génie.

Lors que d'un froid rimeur il dépeint la manie , *
Ses vers , comme un torrent , coulent sur le papier :
Il rencontre à la fois Perrin , & Pelletier ,
Bardou , Mauroy , Boursault. Au moins sans artifice ,
Boursault.

EMILIE.

C'est vous , je crois ?

BOURSAULT.

Pour vous rendre service :

C'est moi-même.

EMILIE.

Pour moi , quand je lis Despréaux ,
Je trouve en des endroits quelques vers assez beaux ;
Mais ce qui me déplaît de sa veine féconde ,
Elle est trop satyrique , & nomme trop de monde.
C'est pour un galant homme , un peu s'être oublié :
Plus son nom fait de bruit , plus il est décrié :
On court à ses Ecrits , mais chacun les achete ,
Moins pour voir ce qu'il fait , que les gens qu'il mal-
traite.

* Vers de Despréaux , Sar. 7.

Careffé d'un Libraire , à qui va le butin ,
 Aux dépens de fa gloire , il enrichit Barbin ;
 Et fûr que fans nommer fon génie eft aride ,
 Pour un honneur frivole , il en quitte un folide,
 S'il avoit des amis , il devoit le fçavoir.

L E M A R Q U I S.

Avec tout le refpect que je crois vous devoir ,
 Ce que vous dites là , Madame , eft ridicule ;
 Parbleu. Despréaux nomme ! ô le plaifant fcrupule !
 C'eft qu'il eft franc.

S C E N E V I.

AMARANTE , ORTODOXE , EMILIE
 LE MARQUIS , LE CHEVALIER ,
 BOURSULT.

AMARANTE , *qui de la porte apperçoit Emilie*

MADAME , avancez , s'il vous plaît ;
 J'ai pris la bonne route , & c'eft ici qu'elle eft ;
 Avec l'Epoux futur je la vois qui s'amufe.

ORTODOXE , *de la porte.*

Ne font-ils rien de plus ? Je fçai comme on en ufe ;
 Je m'en irois.

B. v

34 LA SATYRE DES SATYRES,
E M I L I E.

Entrez , nous vous en prions tous ;
Si vous n'avez dessein que l'on coure après vous.
Que prétendez-vous donc que nous fissions ?

O R T O D O X E.

Que sçai-je ?

Les Amans de sa sorte ont un grand privilége.
Et puis , à le bien prendre , ayant trouvé son fait ,
Quand on est accordé , n'est-ce pas quasi fait ?
C'est en deux oui qu'on dit que tout l'Hymen con-
siste ,

Et parmi le grand nombre on n'est point formaliste :
Dès qu'on est accordé , la pudeur prend l'essor.

Que je vous baise un peu , je vous en prie : Encor,
Et Monsieur l'Accordé veut-il que je le baise ?

E M I L I E.

S'il le veut > De sa vie on ne l'a fait plus aisé :
Vous moquez-vous ?

O R T O D O X E.

Bon Dieu ! qu'il s'en acquitte bien !
Je vous en congratule.

L E M A R Q U I S.

Et moi , n'aurai-je rien ?

O R T O D O X E.

Et Monsieur , quel est-il ?

COMEDIE.
LE CHEVALIER.

35

Bel esprit.

LE MARQUIS.

Il se raille.

EMILIE.

C'est un Auteur.

LE MARQUIS.

D'accord, qui ne fait rien qui vaille.

BOURSAULT.

J'avoue ingénument que j'ai fort peu d'esprit ;
Mais, si vous le sçavez, il faut qu'on vous l'ait dit.

LE MARQUIS.

Vous enragez, parbleu, de ce qu'on vous terrasse :
Le parti de l'esprit est celui que j'embrasse ;
Par un vœu solennel je m'y suis engagé.

BOURSAULT.

En vérité, l'esprit vous est fort obligé.
C'est être généreux autant qu'on le puisse être,
Que prendre son parti, sans même le connoître.

EMILIE

Des Siéges donc, Laquais ; faut-il dire cela,
Petit sot ?

AMARANTE.

Hé, mon Dieu, ne demeurons point là ;
Ou du moins, car pour moi j'aime la Comédie,

B vj

36 LA SATYRE DES SATYRES,
Avant qu'on la commence, ordonnez qu'on le die.

LE MARQUIS.

Quels Comédiens font-ce ? Est-ce pas Molière ?

LE CHEVALIER.

Oui ;

Et Tartuffe.

LE MARQUIS.

Ma foi j'en suis bien réjoui.

Je ne l'ai jamais vû.

ORTODOXE.

Ni moi, certes.

EMILIE, *au Laquais.*

La France ;

Allez voir de ce pas quand la Pièce commence :
Vous viendrez nous chercher, si les Acteurs sont
prêts.

ORTODOXE.

Evangelisez mieux votre petit Laquais,
De grace.

EMILIE.

Asséyez-vous ; cela suffit.

LE MARQUIS.

Marquisé,

Sçavez-vous qu'elle & moi, nous venons d'avoir
prise ?

O R T O D O X E.

Je vous donne le droit sans rêver. Fais-je bien ?

L E M A R Q U I S.

Je l'ai toujours.

A M A R A N T E.

Sur quoi rouloit votre entretien ?

L E C H E V A L I E R.

Sur Despréaux.

O R T O D O X E.

Oh oui !

E M I L I E.

Qu'en dites-vous ?

O R T O D O X E.

Qu'en dis-je ?

Qu'il ravit tout le monde, & que c'est un prodige :

Quand je lis ce qu'il fait, j'ai l'esprit si content !

Despréaux !

L E M A R Q U I S.

Par ma foi, j'en disois tout autant ;

Mais, Madame, & Monsieur, deux fâcheuses per-
sonnes,

De cent fotes raisons ont combattu mes bonnes :

Dans leurs cruelles mains le bon sens est martyr.

L E C H E V A L I E R.

Pour moi, je ne crois pas devoir te repartir ;

38 LA SATYRE DES SATYRES,

Mais respecte Madame, elle est si délicate. . . .

LE MARQUIS.

Il est vrai, Dieu me damne ! Elle approuve l'*Astrate*.

AMARANTE.

Quoi ! l'*Astrate* ?

LE MARQUIS.

L'*Astrate*.

ORTODOXE.

Ah, mon Dieu ! je l'ai vû ;

Que les vers en sont forts, & que tout m'en a plû !

J'en revins satisfaite autant qu'on le puisse être ;

Un ouvrage si beau, part de la main d'un maître ;

Bien des gens qu'il charma l'applaudirent tout haut.

Dites-moi, s'il vous plaît, qui l'a fait ?

BOURSAULT.

C'est Quinault.

ORTODOXE.

Bon, Quinault !

EMILIE.

Oui, vraiment ; voudroit-il vous le dire ?

ORTODOXE.

Quoi ! le même Quinault que Despréaux déchire,

A composé.

EMILIE.

L'*Astrate*, où l'on donne un Anneau.

ORTODOXE.

Je suis au désespoir de l'avoir trouvé beau.

Il me parut charmant , j'en admirai le tendre ;

Mais si jamais j'y vais , j'en dirai pis que pendre :

Il ne doit rien valoir ; car Despréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoi que ce soit.

LE CHEVALIER.

Tout beau ; Quinault a de l'esprit.

AMARANTE.

Et du beau.

ORTODOXE.

Monsieur raille , ou Madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'esprit , auroit-il fait l'*Astrate* ?

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'*Astrate* , ou du moins n'en dis rien ;

Il a charmé Madame.

ORTODOXE.

Ah ! je m'en repens bien ;

A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre ,

Je fis le brouhaha , mais je proteste contre.

On doit me pardonner , si je le fis tout haut ;

Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault.

Si l'Auteur par l'ouvrage avoit pû se connoître ,

40 LA SATYRE DES SATYRES;
Je l'aurois trouvé laid, tout galant qu'il puisse être,
En conscience.

E M I L I E.

Et vous, depuis quand, & pourquoi,
Êtes-vous gendarmé contre l'*Astrate*?

L E M A R Q U I S.

Moi ?

E M I L I E.

Oui, vous, oui.

L E M A R Q U I S.

J'aime assez depuis quand.

E M I L I E.

Il me semble

Que dans sa nouveauté nous le vîmes ensemble :
Je ne sçai depuis quand vous vous êtes dédî ;
Mais je sçai qu'à mes yeux vous l'avez applaudi,
Et qu'en vous démembrant pour louer cet ouvrage
Comme font la plûpart des Marquis de votre âge,
De vos bras fatiguans vous donnâtes cent coups
A ceux qui par malheur s'étoient mis près de vous :
Vous trouvâtes la Pièce admirablement belle.

L E M A R Q U I S.

Elle étoit belle aussi, quand elle étoit nouvelle ;
Mais elle ne l'est plus à présent.

COMÉDIE.
LE CHEVALIER.

41

Ah ! fort bien.

Pompée est déjà vieux , il ne vaut donc plus rien ?
Dans deux ans l'Alexandre & sa sœur l'Andromaque
Ne seront donc plus beaux , si quelqu'un les attaque ?
Le Cid , dont tout Paris admira la beauté ,
A donc perdu sa grace avec sa nouveauté ,
A ce compte ?

ORTODOXE.

Oh ! le Cid ! quel Poëme en approche ?
Y songez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foi , ta comparaison cloche.
De Cid est de Corneille , où Diable as-tu l'esprit ?
Il ne vaudroit plus rien , si Despréaux l'eût dit ;
J'en demeure d'accord : mais d'assez fraîche date ,
Il approuve le Cid , & condamne l'*Astrate*.

BOURSAULT.

Les ouvrages d'esprit cessent donc d'être beaux ,
Dès qu'ils sont attaqués par Monsieur Despréaux ?

LE MARQUIS.

Qui doute de cela , Sieur Bourfaut ?

BOURSAULT.

Moi , peut-être ;
Qui sçai rendre justice , & qui crois m'y connoître.

42 LA SATYRE DES SATYRES :

Il ne faut pas avoir l'esprit fort délicat ,
 Pour nommer l'un fripon , appeller l'autre fat.
 Qu'a-t'il fait jusqu'ici , qu'exciter des murmures ?
 Insulter des Auteurs , & rimer des injures ?
 Quelle honteuse gloire , & quel plaisir brutal ,
 De ne pouvoir bien faire , à moins de faire mal ?
 A quel homme d'honneur a-t'il vû sa manie ?
 Qui jamais à médire a borné son génie ?
 Quand d'un si grand génie on a l'esprit doué ,
 Sur la même matière est-on toujours cloué ?
 A la Satyre seule est-il beau qu'on s'amuse ?
 Et n'en peut-on sortir , sans égarer sa Muse ?
 Sorti d'assez bon lieu , c'est vouloir sans raison
 Prostituer sa race , aussi-bien que son nom :
 Si par malheur pour eux , ses écrits sont durables ,
 Ce qu'il a de parens , en seront crus coupables :
 Nos neveux après nous , ne distingueront pas
 Qui de cette famille avoit le cœur si bas :
 Et l'erreur populaire , ou la haine publique
 Confondra l'honnête homme avec le Satyrique.
 Si l'*Astrate* qu'il blâme , est un monstre à ses yeux ,
 Comme il est du métier , il devroit faire mieux.
 Mais je pense , ma foi , qu'il ne l'ose entreprendre.

L E M A R Q U I S.

S'il vouloit s'en mêler , que d'Auteurs s'iroient pen-
 dre !

Corneille le premier , quoiqu' Auteur assez bon ;
 Je crois, s'il ne fait rien , que c'en est la raison :
 Sûr qu'il est de ravir , & de faire merveille ,
 Il veut bien faire grace au bonhomme Corneille ;
 Et lui laissant en paix achever tout son sort ,
 L'empêcher de mourir que de sa belle mort.
 C'est ma pensée.

O R T O D O X E.

Au vrai ?

L E M A R Q U I S.

D'homme d'honneur.

O R T O D O X E.

Je meure,

Si je n'allois songer de penser tout à l'heure
 La même chose.

L E M A R Q U I S.

Oh , oui ?

O R T O D O X E.

Oui , foi de Veuve.

L E M A R Q U I S.

Allez ,

Il est aisé de voir que vous me ressemblez ;
 Vous crevez d'esprit.

O R T O D O X E.

Moi ?

44 LA SATYRE DES SATYRES;
LE MARQUIS.

Pour un si grand service;
Je veux que Despréaux vous accole la cuisse.

A M A R A N T E.

D'où vient qu'il ne dit rien de cet Auteur galant
Qui compose à la glace, & qui rime en tremblant ?

B O U R S A U L T.

Je ne le connois point ; quel Auteur est-ce ?

L E M A R Q U I S.

Diable !

Je le connois, la peste ! il est bien agréable.
C'est Boyer.

E M I L I E.

Bon , Boyer , vous le connoissez peu.
Boyer , quand il compose , est toujours tout en feu ;
Dans ses moindres discours on voit ce feu qui brille ;
Et dans les vers qu'il fait , le salpêtre pétille.
Quand d'un crime par fois il exprime l'horreur ,
La fureur poétique est sa moindre fureur.
S'il faut peindre Bellone au milieu du carnage ,
Son Pégase bondit , & sa Muse fait rage ;
Il sçait camper , résoudre , assaillir , effrayer ,
Et dans ses vers pompeux étaler tout Boyer :
Mais s'il faut de Vers doux embellir quelques Scé-
nes ,

On le saigne d'abord de trois ou quatre veines,
 Pour faire évaporer par ces canaux ouverts,
 La grandeur du génie, & la force des vers.

L E M A R Q U I S.

Boyer fait mal des vers à ce compte ?

L E C H E V A L I E R.

Au contraire ;

Il seroit mal aisé de pouvoir en mieux faire ;
 Il écrit nettement ; & pour dire encor plus,
 Ses vers ont de la pompe, & ne sont point confus ;
 Car enfin, cher Marquis, & souvent on s'y trompe,
 Le galimatias est voisin de la pompe.
 La plupart des grands vers qu'on devoit supprimer,
 Ressemblent à ces gens que je n'ose nommer ;
 A ces fots du bel air, dont l'esprit est sans force ;
 Avec qui le bon sens est toujours en divorce,
 Et qui de trois grands mots ornant leur entretien,
 Parleront tout un jour, pour ne se dire rien.

L E M A R Q U I S.

Que ta comparaison est absurde !

A M A R A N T E.

Et de grace ;

Revenons à l'Auteur qui compose à la glace,
 Je vous en prie.

L E M A R Q U I S.

Ah, ah ! c'est sans doute. . . . ;

46 LA SATYRE DES SATYRES,
A M A R A N T E.

Qui ?

LE M A R Q U I S.

Non,

Ce ne l'est pas.

A M A R A N T E.

Mon Dieu, qu'ai-je fait de son nom ?

C'est un Auteur galant, mais qui feroit scrupule
De se lever sans feu pendant la canicule.

C'est Gilbert.

E M I L I E.

Que Madame en parle comme il faut !

Quelque chaleur qu'il fasse, il n'a jamais eu chaud :
Apollon & Gilbert sont toujours mal ensemble,
Quand tout le monde brûle, on le trouve qui trem-
ble :

Un de ses bons amis que je vis hier au soir,
Me soutint par deux fois que l'étant allé voir,
Il trouva son Laquais qui lui chauffoit Dimanche
L'épingle qu'il lui faut pour attacher sa manche.

L E C H E V A L I E R.

Est-il possible ?

L E M A R Q U I S.

A l'autre ! Il la croit.

L E C H E V A L I E R.

Ce Garant

A pour se faire croire un mérite assez grand :
 J'ai l'honneur, tu le sçais, de grossir ses conquêtes ;
 Et d'ailleurs.....

L E M A R Q U I S.

Hé, morbleu, que les amans sont bêtes !
 Regardez que Gilbert s'il avoit ce défaut,
 Pour chauffer une épingle, en auroit bien plus chaud !

L E C H E V A L I E R.

Nullement, mais à tort ton esprit se gendarme ;
 Que cela soit ou non, la figure m'en charme :
 Quand par fois à Gilbert le froid livre un assaut,
 Pour chauffer une épingle, il n'en a pas plus chaud,
 D'accord ; mais notre Ami, sans t'échauffer le foye,
 Le plaisant de l'affaire ; est que Gilbert le croye :
 Et qu'il ait prétendu se morfondre le bras,
 S'il osoit s'en servir, & ne la chauffer pas.

L E M A R Q U I S.

Le méchant raisonneur !

O R T O D O X E.

Il faut bien qu'il conteste :
 Qui reprend Despréaux, peut médire du reste

L E M A R Q U I S.

Ma foi, je voudrois bien, pendant qu'il est ici,
 Qu'il censurât encor un endroit que voici :

48 LA SATYRE DES SATYRES ;
Jamais dans aucun siècle on n'a vû mieux écrire ;
Et je le maintiens fou , s'il y trouve à redire.
C'est l'endroit de Cotin , l'as-tu vû ?

L E C H E V A L I E R .

Je le crois ;
Mais Cotin , tu le sçais , est en bien des endroits :
Quand je lis quelquefois ses Satyres malignes ,
Je rencontre Cotin presque à toutes les lignes ;
Et mes yeux voltigeans de Cotin en Cotin ,
Sans m'en appercevoir , je me trouve à la fin.
Apprens-moi quel endroit tu veux dire.

L E M A R Q U I S .

Il est juste ;
C'est l'endroit , tu sçais bien , où Despréaux l'ajuste !
*Quand chacun , malgré soi , l'un sur l'autre porté **
Faisoit un tour à gauche , & mangeoit de côté :
Juge si dans ce lieu Despréaux put se plaire ,
Lui qui ne compte rien , ni le vin , ni la chère ,
Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin ,
Qu'aux Sermons de ou de l'Abbé Cotin.

O R T O D O X E .

Que cet endroit me plaît.

E M I L I E .

Il me plairoit , je pense ,
* Vers de Despréaux , Sat. 3.

Si

Si j'avois pour l'entendre assez d'intelligence.
 Bien des gens comme vous en font assez de cas ;
 Mais , j'ai l'esprit si lourd , que je ne l'entens pas.
 Despréaux hait Cotin , & ce qui m'a surprise ,
 On ne sçait s'il le loue , ou s'il le fatyrise ,
 N'est-il pas vrai ?

B O U R S A U L T .

Sans doute , & vous avez bien dit ,
 On ne sçait s'il critique , ou bien s'il applaudit ,
 Je le soutiens.

L E M A R Q U I S .

Et moi , je soutiens le contraire.

*Moi qui ne compte rien , ni le vin , ni la chère ,
 Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin ,
 Qu'aux Sermons de ou de l'Abbé Cotin.*
 Il veut dire par là , j'en fais juge Madame ,
 Qu'aux Sermons de Cotin il n'y va pas une ame.
 Voilà ce qu'il veut dire.

L E C H E V A L I E R .

Oh ! d'accord , en ce cas :

Il le veut dire , bon ; mais il ne le dit pas :
 Au contraire , à l'entendre , on diroit qu'on s'y tue ;
 Que la foule y fatigue , & que chacun y sue.

Vouloir plus être au large assis en ce lieu-ci ,
 Qu'au Tartuffe qu'on joue on ne fut Vendredi ,

50 LA SATYRE DES SATYRES,

Ce n'est, je crois, pas dire, au rapport de Madame ;
Qu'au Tartuffe qu'on joue il n'y va pas une ame.

LE MARQUIS.

C'est bien de même ?

ORTODOXE.

Oh ! non ; cela n'y vient pas bien ;

LE MARQUIS.

Comment voudrais-tu dire autrement ? Voyons.

LE CHEVALIER.

Tien ;

Si j'avois son esprit, j'aurois mis, pour mieux faire :

Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chère,

A moins d'être à mon aise assis dans un Festin,

Comme... il auroit pû dire aux Sermons de *Cotin* ;

S'il l'eût voulu ; mais là, sans faire l'habile homme ;

En la place de *plus*, il falloit mettre *comme* ;

Sans contredit.

LE MARQUIS.

Oui ?

LE CHEVALIER.

Oui. Rêves-y quelque temps.

LE MARQUIS.

En tout cas rien n'y manque, excepté le bon sens.

La belle affaire !

AMARANTE.

Et si ! je pense qu'il se moque ;

Il n'y manque autre chose , & cet endroit le choque !

Du bon sens , plus ou moins , n'y fait rien.

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

ORTODOXE.

Laissez-moi lui citer un endroit plein d'esprit ,

C'est au discours au Roy. Rien n'est plus agréable :

Je n'en lis pas un vers qui ne soit impayable.

L'endroit que je veux dire , est un endroit nouveau ,

Si galamment tourné. . . .

LE MARQUIS.

Madame , qu'il est beau !

Il m'enlève.

ORTODOXE.

Avouez que c'est un coup de Maître.

LE MARQUIS.

Il ne me souvient pas quel endroit ce peut être.

Mais à mon gré , Madame , il est beau ! Ris , mon
cher.

LE CHEVALIER.

Qui Diable , en t'écoutant , pourroit s'en empêcher ?

Quand on loue un endroit qu'on nomme un coup de
Maître ,

52 LA SATYRE DES SATYRES,

On doit dire du moins quel endroit ce peut être :

Cet endroit si galant que tu dis qui te plaît ,

Peux-tu le trouver beau , sans sçavoir ce que c'est ?

L E M A R Q U I S.

Et c'est donc de cela que tu ris ? Je t'admire.

Qu'ai-je dit de bouffon , qui t'ait dû faire rire ?

Je vois dans ses écrits cent endroits délicats :

Il doit peu t'importer , s'il ne m'en souvient pas ;

Celui que dit Madame , en doit être un , je gage.

O R T O D O X E.

Monfieur a le sens bon.

L E M A R Q U I S.

Point du tout ! mais j'enrage

De voir rire de rien un esprit égaré :

Je suis des idiots l'ennemi déclaré.

La Marquise Ortodoxe auroit dit des merveilles ;

Sans ce perturbateur du repos des oreilles.

Pour le désarçonner , reparlez-nous ici ,

De l'endroit qui vous charme ; & qui me charme

aussi :

Je n'ai rien vû de beau , qu'aisément il n'efface :

Qu'il le censure après , s'il le peut.

O R T O D O X E.

Qu'il le fasse,

Je l'en défie.

L E M A R Q U I S.

Allons , mortifiez-le un peu.

O R T O D O X E.

Despréaux parle au Roy.

L E M A R Q U I S.

Bon.

O R T O D O X E.

Et lui dit... .

L E M A R Q U I S.

Morbleu !

Cela me touche !

E M I L I E.

Et quoi ? Qu'a-t-on dit ? Rien.

L E M A R Q U I S.

N'importe ;

Je ne vois point d'Auteurs s'exprimer de la sorte.

Despréaux parle au Roy , ne sçauroit se payer.

J'ai beau lire Corneille , & Racine , & Boyer ,

Je ne vois rien d'égal.

E M I L I E.

Pour cela , je l'avoue.

O R T O D O X E.

Quand donc il parle au Roy, voici comme il le loue.

*Et tandis que ton bras , des peuples redouté , **** Vers de Despréaux , Discours au Roy.*

54 LA SATYRE DES SATYRES,

Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,

Et retient les méchants, par la peur des supplices,

Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.

Ces vers font d'une force à jamais n'égaler.

LE MARQUIS.

Justement: c'est l'endroit dont je voulois parler;

Sur des Vers si pompeux, je m'arrête sans cesse.

Ils font si beaux. *Tandis que ton bras,* Comment
est-ce?

ORTODOXE.

Et tandis que ton bras, des peuples redouté,

Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,

Et retient les méchants, par la peur des supplices. . . .

LE MARQUIS.

Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.

Censure donc.

LE CHEVALIER.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Et censure, crois-moi,

Blâme des vers royaux qui sont faits pour le Roi.

Tu dois, pour ton honneur, les censurer.

LE CHEVALIER.

Ecoute.

On le pourroit.

L E M A R Q U I S.

Madame , on le pourroit !

L E C H E V A L I E R.

Sans doute.

Ne me presse point tant de te rendre confus.

L E M A R Q U I S.

Parbleu ! je t'en défie.

O R T O D O X E.

Et pour moi je fais plus ,

Je l'en conjure.

L E C H E V A L I E R.

Hé bien , il faut vous satisfaire.

Qu'ont de si beau ces vers, qui vous puisse tant plaire ?

Toi qui crois posséder un esprit plus qu'humain ,

Di-moi , dit-on qu'un bras *va la foudre à la main* ?

L E M A R Q U I S.

Et qu'on le dise , ou non ; que t'importe ?

L E C H E V A L I E R.

Il m'importe.

Le dit-on ?

L E M A R Q U I S.

Non.

L E C H E V A L I E R.

Ta foi ?

« LA SATYRE DES SATYRES ;
LE MARQUIS.

Non , le Diable m'emporte.

Tu peux , sur ma parole , être sûr de cela.

Mais , pourquoi , s'il te plaît , cette question-là ?

Despréaux le dit-il ?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

LE MARQUIS.

Imposture.

ORTODOXE.

Je le crois , moi.

LE CHEVALIER.

Ses vers sont encore en nature.

Et tandis que ton bras , des peuples redouté ,

Va la foudre à la main. . . . Je n'ai rien inventé ;

Vous le voyez.

ORTODOXE *au Marquis.*

Marquis, on le dit , ou je meure.

LE MARQUIS.

Je m'en viens , comme vous , d'aviser tout à l'heure.

Il est vrai , l'on le dit ; il est même fort bon ;

Malepeste !

EMILIE.

Pour moi , je ne dis oui , ni non.

Je condamne avec peine , & sans peine j'admire :

Peut-être est-ce bien dit ; mais il eût pû mieux dire ;

Et les vers dont on parle, auroient moins d'em-
barras,

S'il eût mis la Personne en la place du Bras.

Pour parler nettement, par exemple, on peut met-
tre,

Que la foudre à la main, le Roy tout va soumettre ;

Par exemple, on peut dire, en parlant de son Bras,

Qu'il va lancer la foudre au milieu des combats ;

En parlant de lui-même, on peut dire avec grace,

Que suivi de la foudre, il va punir l'audace :

Mais dans cette occurrence, un meilleur écrivain,

N'auroit pas dit qu'un bras va la foudre à la main.

B O U R S A U L T.

Je suis du sentiment de Madame.

L E M A R Q U I S.

Et de grace,

Diminutif d'Auteur, exilé du Parnasse,

Laissez-nous seuls.

L E C H E V A L I E R.

Ho, ho ! c'est parler un peu haut ?

Chez de plus grands Seigneurs on endure Bourfaut :

Ce qu'il a dit est juste, & n'a rien que je blâme ;

C'est prendre un bon parti, que celui de Madame.

A M A R A N T E.

J'en suis aussi.

58 LA SATYRE DES SATYRES,
ORTODOXE.

Vous ?

A M A R A N T E.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Tant pis.

L E C H E V A L I E R.

Tant mieux.

L E M A R Q U I S.

Ma foi,

C'est un foible ennemi , qu'un censeur comme toi.

Viens au sens , notre ami ; c'est le sens qu'on admire.

Qui chicane des vers , ne sçauroit plus que dire.

Et tandis que ton bras. . . . C'est-à-dire , Grand Roi ,

Nous allons faire rage à présent , vous & moi.

On nous craindra tous deux ; vous , de peur des supplices ;

Moi , de peur de mes vers qui gourmandent les vices ;

Et pourvu que tous deux nous nous entendions bien ,

Votre nom ira loin , aussi-bien que le mien.

Quand je bats des Auteurs , vous gagnez des batailles.

Voilà ce qui s'appelle être sensé.

L E C H E V A L I E R.

Tu railles.

Ces vers , de son bon sens , font de foibles témoins.

ORTODOXE.

Jamais rien n'en eut tant.

EMILIE.

Jamais rien n'en eut moins.

LE MARQUIS.

Vous avez l'un & l'autre, ou je sois misérable,
 Une absence d'esprit que je trouve effroyable;
 Que voit-on là dedans qui soit hors de raison?

LE CHEVALIER.

C'est avec un grand Roy faire comparaison.
 Simplement. Tu dirois, si tu sçavois l'Histoire,
 Que ce sont les Auteurs qui dispensent la gloire;
 Que les Rois du vieux temps qui les ont révérez,
 Ont souffert qu'avec eux ils se soient comparés:
 Mais ces comparaisons ne se sont jamais faites
 Qu'entre de petits Rois, & d'excellens Poëtes:
 Au lieu que dans l'exemple allégué tant de fois,
 C'est un petit Poëte, & le plus grand des Rois.

LE MARQUIS.

Et bon, bon!

AMARANTE.

Quoi! bon, bon? Cela ne veut rien dire;
 Mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Bon, bon, doit pourtant vous suffire;
 Je ne vous dirai rien autre chose.

60 LA SATYRE DES SATYRES,
ORTODOXE.

Il fait bien.

A cent bonnes raisons on ne lui répond rien.
Par-ci , par-là , du moins , le bon sens doit paroître.

LE MARQUIS.

Je gage que Boursault , tout Boursault qu'il puisse être ,

De l'endroit qu'on censure est lui-même content.

BOURSULT.

Un Tailleur Bearnois en fit un jour autant :

Il se nommoit Barangue , & disoit à quelqu'autre ,

Que ceux de son pays ne faisoient rien au nôtre :

Que pour lui , grace au Ciel , il avoit le bonheur ,

Quoique né Bearnois , d'être Maître Tailleur :

Qu'ils étoient dans Paris , d'une Ville commune ,

Deux adroits Bearnois , compagnons de fortune :

Mais qu'en France jamais , quoiqu'ils eussent d'appui ,

Nul n'avoit fait fortune , hors Henry Quatre & lui ,

Cette comparaison est égale.

LE MARQUIS.

La peste !

Soit du traître d'Auteur , qui sans cesse conteste !

Je n'ai jamais rien vû de plus extravagant ,

J'allois encor citer un endroit élégant ,
 Où Despréaux du Roy dit tout ce qu'on peut dire :
 C'est l'endroit le plus beau qui soit dans sa Satyre :
 Mais je n'en dirai rien , Dieu me damne.

O R T O D O X E.

Et pourquoi ?

Pour vouloir m'en priver , que vous ai-je fait , moi !
 A Monsieur Despréaux je sçai rendre justice.
 De ses Vers , bons ou non , je suis l'admiratrice :
 C'est peut-être un endroit que je n'ai point ouï.

L E M A R Q U I S.

Vous m'en aurez donc , seule , obligation ?

O R T O D O X E.

Oüi.

L E M A R Q U I S.

Jamais à Despréaux rien n'acquît tant de gloire ;
 Jamais plus à propos on n'a cité l'Histoire ;
 Lors qu'au grand Alexandre il compare le Roi , *
 Il me charme.

O R T O D O X E.

On diroit qu'il s'entend avec moi.

Les endroits qu'il admire , ont tous eu mon suf-
 frage.

Que vous avez d'esprit ! On ne peut davantage.

* *Au Discours au Roy.*

62 LA SATYRE DES SATYRES ;
LE MARQUIS.

Vous vous y connoissez ; en ai-je ?

ORTODOXE.

Autant que dix.

LE MARQUIS.

Vous tombez dans mon sens sur l'endroit que je dis ;
Sur la comparaison d'Alexandre.

ORTODOXE.

Elle est belle.

LE MARQUIS.

Et Madame qui rit, comment la trouve-t-elle ?
S'il lui plaît.

EMILIE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Oui.

EMILIE.

Je la trouve là-là.

ORTODOXE.

J'ai pensé me douter qu'elle diroit cela.

Vraiment !

LE MARQUIS.

Et moi de même, ou je me donne au Diable.
Et si, Morbleu ! Madame, êtes-vous raisonnable ?
Lors qu'au grand Alexandre on compare le Roi,
Dire-là-là, Tудieu ! Qu'en dites-vous ?

Qui ? moi ?

Pour blâmer un endroit contre qui chacun peste,
Le là-là de Madame, est un là-là modeste.
Quoi qu'en pense l'Auteur, il a tort, selon moi.

L E M A R Q U I S.

Lors qu'au grand Alexandre, il compare le Roi ?
Il a tort !

L E C H E V A L I E R.

Ouida, tort ; & le bon sens en gronde.
Non de le comparer à ce vainqueur du Monde.
Je sçai bien que Loüis qui paroît si galant,
Est bien plus équitable, & n'est pas moins vaillant ;
Et qu'un Roy comme lui, dont la gloire est extrême,
Ne se peut sans erreur comparer qu'à lui-même ;
De Despréaux pourtant l'on souffriroit cela,
si son fougueux génie en fût demeuré là :
Mais au plus fameux Roy que la Grèce ait vû naître,
Comparer le plus grand que l'on puisse connoître,
Et dans un autre endroit, par de sotes raisons,
Vouloir mettre Alexandre aux Petites Maisons,*
N'est-ce pas du bon sens avoir perdu l'usage ?

L E M A R Q U I S.

Et crois-tu qu'Alexandre ait toujours été sage ?

* Sat. 8.

64 LA SATYRE DES SATYRES ;

Il étoit quelquefois presque aussi fou que toi.

LE CHEVALIER.

Il ne falloit donc pas lui comparer le Roi ;

Ce Monarque intrépide , en qui tout est auguste ;

Et qui sert de modèle à qui veut être juste.

L'Univers étonné de ses faits éclatans ,

Sçait qu'en lui la sagesse a devancé les ans ;

Et que pour faire voir ce qu'il auroit l'heur d'être ,

Les vertus avec lui commencèrent de naître.

Après ces vérités , voi ta comparaison.

LE MARQUIS.

Ma foi , si tu n'as point de meilleure raison ,

Tu n'es qu'un fat.

EMILIE.

Pour fat , pas tant fat que l'on pense.

ORTODOXE.

En vérité , Madame , il l'est à toute outrance.

Je veux qu'avec raison vous blâmiez Despréaux ,

Mais des flots d'encenseurs trouvent ses écrits beaux ;

On se fait par le monde un tort irréparable.

EMILIE.

Tout le monde qu'on voit n'est pas déraisonnable.

Despréaux d'encenseurs eût-il même des flots ,

On doit par charité défabuser les fots.

Les endroits qu'on reprend font bien voir sa conduite ;

Il fait quelques beaux vers , mais le reste est sans
suite ;

C'est un jeune emporté , qui dans ce qu'il écrit ,
Prise le jugement , moins que le bel esprit ;
Et pour courre un bon mot , que par fois il attrape ;
Du bon sens qu'il néglige , à tout moment s'échape ;
Ses amis les plus chers , n'en disconviennent pas.

L E M A R Q U I S.

Vous êtes , vous & lui , deux aussi francs ingrats

L E C H E V A L I E R.

Nous , ingrats !

L E M A R Q U I S.

Oui , morbleu ! Des préaux versifie ,
Et les fruits de sa veine , il vous les sacrifie :
Clairvoyant dans le Code , & sçavant dans les Loix ,
Il pouvoit obscurcir Montauban , & Langlois ;
N'étoit qu'il a changé , pour vous mieux faire rire ,
Ses cornes d'Avocat , en cornes de Satyre.

O R T O D O X E.

A ce que dit Monsieur , il donne un tour d'esprit.

L E M A R Q U I S.

Tout de bon ?

O R T O D O X E.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Ma foi , bien des gens me l'ont dit ;

66 LA SATYRE DES SATYRES,

Que ma discrétion ne veut pas que je nomme.

Toi, qui parles, as-tu vû la Satyre de l'homme?

LE CHEVALIER.

Oui, je l'ai vue.

LE MARQUIS.

Hé bien, l'endroit de l'Asne?

AMARANTE.

Ah, si!

LE MARQUIS.

A tous les Ecrivains je vais faire un défi,

Tant à ceux qui font mal, qu'à ceux qui font mer-
veille,

Comme depuis Bourfaut, jusqu'à l'ainé Corneille,
D'en faire autant.

EMILIE.

À peine en viendroient-ils à bout.

LE MARQUIS.

Si vous dites si là, dites donc si par-tout;

L'Asne de Despréaux me ravit, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Il est vrai, pour cela, que c'est un plaisant Asne.

LE MARQUIS.

Tout-à-fait. Près de lui, s'il avoit dit un mot,

Feu l'Asne de la Fable eût passé pour un sot:

Je crois qu'en droite ligne il descend de sa race.

Jamais façon d'écrire a-t-elle été plus basse ?
Y songez-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Pour moi, je ne m'y connois pas,
Ou, comme dit Madame, il n'est rien de si bas.
Cet Afne sociable, & qui n'est point farouche,
Ou plutôt Despréaux qui parle par sa bouche,
Dit-il rien de passable, & n'eût-il pas mieux fait,
D'être comme un autre Afne, imbécille & muet ?
Par les bas sentimens de sa dernière page,
Il avilit sa plume, & salit son ouvrage :
Qui veut satyrifer, doit moins être étourdi.

L E M A R Q U I S.

Et comment prétens-tu qu'un Afne parle ? Di.
Quoique pour s'expliquer, il emprunte un organe,
Ne scutient-il pas bien son caractère d'Afne ?
Lui voit-on démentir ce qu'il est ? Va, parbleu,
A la beauté de l'art, tu te connois fort peu.
Si cet endroit n'est fin, pour qui veut du risible,
Je suis un sot.

L E C H E V A L I E R.

Ecoute, il n'est rien d'impossible.
Je te crois habile homme, & puis m'être mépris :
Cet endroit.....

SCENE DERNIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, ORTODOXE,
AMARANTE, BOURSAULT,
LA FRANCE.

LA FRANCE.

LEs Acteurs ont mis leurs beaux habits,
Madame, ils vont bientôt commencer.

AMARANTE.

Ah ! Ma'ame ;

Allons oüir des vers qui vous raviront l'ame :
Jamais dans une Pièce on n'en mit de si beaux.

ORTODOXE *au Chevalier.*

Vous demandez quartier, concernant Despréaux,
Je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Non pas.

LE MARQUIS.

Tu le dois.

EMILIE.

Je le nie :

Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de génie ;

Quand il aura plus d'âge, & les yeux mieux ouverts,

Pour venger ceux qu'il choque, il relira ses vers;

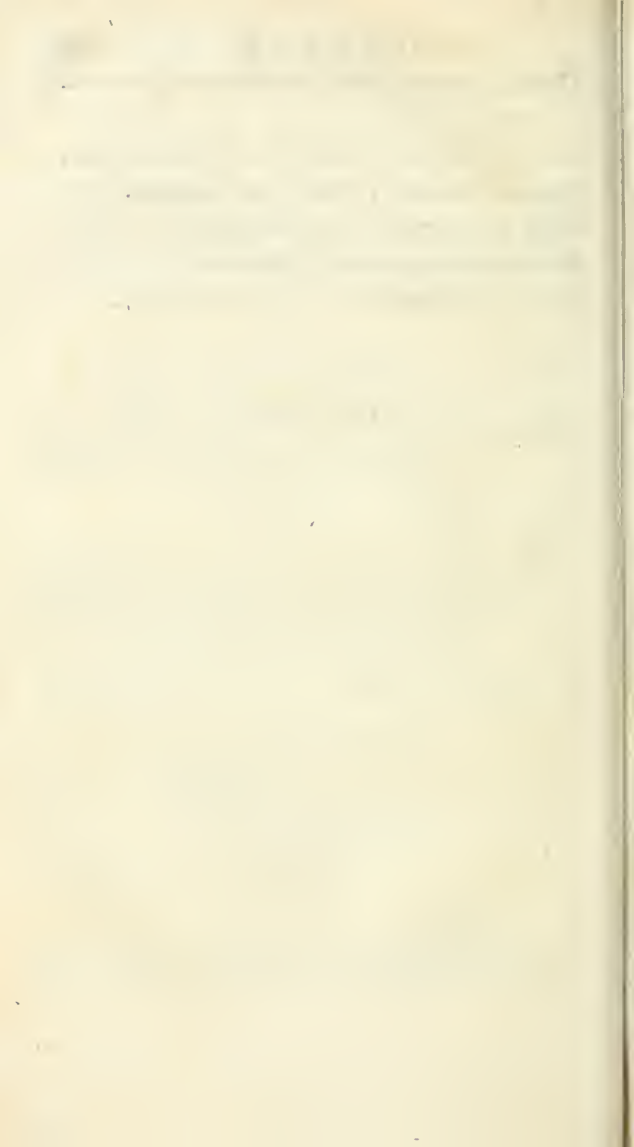
Devenu raisonnable, & ravi qu'on le croye,

Il fera son chagrin de ce qui fait sa joye;

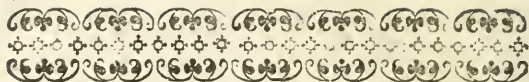
Et sentira dans l'ame un déplaisir secret,

D'avoir pû si bien faire, & d'avoir si mal fait,

F I N,



GERMANICUS,
TRAGÉDIE.



A S O N E M I N E N C E,

M O N S E I G N E U R

L E C A R D I N A L

D E B O N Z I,

^A
A R C H E V E Q U E D E N A R B O N N E,

Commandeur des Ordres du Roy, Grand
Aumônier de la Reine, Président-Né,
des Etats de Languedoc, &c,

M O N S E I G N E U R,

*Le grand Cardinal de Richelieu, dont la
mémoire ne durera pas moins que le monde ; ce
Ministre infatigable, dont Vous avez le cœur
& l'esprit, la générosité & les lumières ; après
avoir*

avoir donné ses soins à régler les affaires de l'Europe, accordoit souvent le reste de ses momens à la conversation des Muses; & quand par respect elles n'osoient s'élever jusqu'à lui, sa bonté le faisoit descendre jusqu'à elles. VOTRE EMINENCE, qui marche sur les pas de ce grand-Homme, & qui rempliroit les mêmes emplois avec une égale capacité, ne l'imiteroit pas entièrement si Elle ne réparoit la perte que firent ces filles du Ciel, en leur accordant un semblable protecteur. Elles ne voyent que Vous, MONSEIGNEUR, qui puisse leur tenir lieu de ce qu'elles ont perdu: & sur quelque mérite qu'elles jettent leurs regards, le Vôtre est le seul qui ressemble parfaitement à celui dont le souvenir leur est si cher. Zélé pour Votre Roy comme il l'étoit pour le sien, Vous faites votre plus sensible plaisir de ce qui peut contribuer à sa gloire; & Vous ne trouvez vos soins utilement employés, que lors qu'ils sont fructueux à son Etat. Vous avez été de si bonne heure capable de si grandes choses, que les négociations les plus importantes, qui ordinairement sont le partage de la vieillesse, vous ont été confiées dans l'âge le plus florissant: Et Vous Vous en êtes si glorieusement acquitté, que dès vos premiers pas la Pourpre fut le prix de Votre mérite. Une Puissance étrangère, pour reconnoître les obligations qu'elle Vous avoit.

déroba, si j'ose me servir de ce terme, au Roy que lous aviez l'honneur de représenter, le plaisir de Vous élever Lui-même à l'éminente place où Vous êtes; & comme une si haute dignité ne se donne qu'une fois, la Pologne prévoyant qu'elle Vous étoit infailible, eut peur d'être prévenue, si elle ne se hâtoit d'exécuter ce que la France méditoit de faire. S'il est vrai, **MONSEIGNEUR**, comme l'a soutenu un Ancien, qu'un honnête homme aux prises avec la fortune, soit un spectacle digne de l'attention des Dieux; c'en est un incomparablement plus beau, que deux Rois en concurrence à qui rendra le plus de justice à la vertu: Et je ne conçois rien de plus grand, que d'être l'objet de la reconnoissance de deux Monarques. La France & la Pologne sont également d'accord que leurs Souverains ne pouvoient honorer de leur estime un Homme à qui elle fût mieux due; & que par quelque endroit qu'on regarde **VOTRE EMINENCE**, il n'y en a point qui ne lui soit glorieux. Si Elle avoit besoin d'emprunter de l'éclat de sa naissance, la Toscane seule lui fourniroit des titres de plus de six cens ans de Noblesse confirmée; & peut-être auroit-on de la peine à trouver dans tout le reste de l'Italie une Maison qui tire son origine de si loin. Mais, **MONSEIGNEUR**, quelque illustre qu'ait été & que soit encore Votre

race, Votre nom n'a besoin que de Vous seul pour atteindre les siècles les plus reculés : Et quoique vos Ayeux ayent fait de considérable, leur plus solide gloire est de vous avoir donné le jour : ils sont la source d'où l'on peut dire qu'est sorti un fleuve dont les eaux, semblables à celles du Nil, inondent les campagnes pour les rendre plus fertiles, & s'attirent les bénédictions de tous les climats qu'elles ont l'indulgence d'arroser. Voilà, MONSEIGNEUR, ce que fait tous les jours VOTRE EMINENCE : Elle ne passe en aucun lieu où Elle ne laisse des marques de son passage ; & par-tout où Elle se rencontre, les pauvres, qui sont représentés par la terre aride, trouvent du soulagement à leur misère, & Vous comblent de bénédictions. Je prens la vérité à témoin qu'il ne m'échappe ici aucun mot qu'elle n'ait soin de me dicter elle-même. Germanicus, dont Tacite fait un portrait si beau, sort d'un sang trop auguste pour descendre à la flatterie ; & si j'ose Vous le dédier, c'est, MONSEIGNEUR, que j'ai cru ne devoir offrir l'un des plus grands Héros de l'ancienne Rome, qu'à l'un des plus grands Hommes de la nouvelle. L'accueil qu'on lui a fait hors de son pays, lui a été assez avantageux, pour avoir lieu de croire que sa patrie ne lui sera pas moins favorable ; & que VOTRE EMINENCE accordera sa protection à un Prince qui eut l'hon-

*neur de naître dans la Pourpre , dans la même
ville où vous en avez été revêtu. Ayez la bonté,
MONSEIGNEUR, de ne pas lui re-
fuser cette grace ; ni à moi celle de me dire
avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,

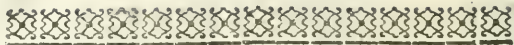
DE VOTRE EMINENCE,

Le très-humble & très-obeissant
serviteur , BOURSAULT.



A V I S.

CETTE Tragédie mit mal ensemble les deux premiers Hommes de notre temps pour la Poësie : je parle du célèbre Monsieur de Corneille, & de l'illustre Monsieur Racine, qui dispuoient tous deux de mérite, & qui ne trouvent personne qui en dispute avec eux. Monsieur de Corneille parla si avantageusement de cet Ouvrage à l'Académie, qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquoit que le nom de Monsieur Racine pour être achevé ; dont Monsieur Racine s'étant offensé, ils en vinrent à des paroles piquantes : & depuis ce moment-là, ils ont toujours vécu, non pas sans estime l'un pour l'autre, (cela étoit impossible) mais sans amitié. Je cite cet endroit avec plaisir, parce qu'il m'est extrêmement glorieux. Trouver Germanicus digne d'un aussi grand nom que celui de Monsieur Racine, c'est en peu de mots en dire beaucoup de bien : Et que ce témoignage ait été rendu par un Homme aussi fameux que Monsieur de Corneille, c'est le plus grand honneur que je puisse recevoir. Le Lecteur jugera, s'il lui plaît, qui des deux eut le plus de raison ; l'un de dire ce qu'il dit, ou l'autre de s'en offenser.



P E R S O N N A G E S .

GERMANICUS, Neveu de Tibere.

DRUSUS, Fils de Tibere.

AGRIPPINE, Fille de M. Agrippa, &
petite Fille d'Auguste.

LIVIE, Sœur de Germanicus.

PISON, Chevalier Romain.

FLAVIE, Confidente d'Agrippine.

ALBIN, Confident de Germanicus.

FLAVIAN, Confident de Pison.

*La Scène est à Rome, aux Jardins de
Luculle.*



GERMANICUS,
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, LIVIE, FLAVIE.

LIVIE.



A sœur. . . . Mais je m'oublie, & je
perds le respect;

Ce nom, qui m'étoit cher, vous doit
être suspect,

Madame; & votre Hymen, dont la pompe s'étale,
Me défend désormais de vous traiter d'égale.

Demain l'heureux Drusus doit être votre époux;
Fils du Maître du monde, il n'étoit dû qu'à vous:

D iiij

Et j'ai blâmé le sort qui vous étoit contraire ,
 Jusqu'à vous abaisser à l'hymen de mon frere.
 Je vous dirois pourtant , si j'osois aujourd'hui
 Altérer votre joye en vous parlant de lui ,
 Qu'adoré du Sénat , comme l'étoit mon Pere ,
 Et par l'ordre d'Auguste adopté par Tibere ;
 (Je laisse à part sa gloire , & ne la compte pas :)
 Je croyois que Drusus fût un degré plus bas ;
 Que cette adoption , pour peu qu'on s'en prévale ,
 Entre ces deux Rivaux laissoit quelque intervalle ,
 Et qu'à rendre justice aux sublimes vertus ,
 Le premier des mortels étoit Germanicus.
 Une erreur si grossière est enfin dissipée :
 J'apprens par votre choix que je m'étois trompée ,
 Madame : Et je viens rendre au mérite éclatant ,
 Qui vous met au dessus du sort qui vous attend ,
 Tout ce qu'on peut devoir à l'épouse d'un homme ,
 Trouvé digne à vingt ans d'être Consul de Rome.

A G R I P P I N E.

Madame , (puisqu'enfin vous m'ôtez la douceur
 Que j'ai toujours trouvée à vous nommer ma Sœur ,)
 Dans le trouble mortel dont mon ame est saisie ,
 Je n'appréhendois rien de votre jalousie :
 Vous avez du chagrin , & voulez l'exhaler :
 C'est votre amour qui parle. Et le mien va parler.

J'aime Germanicus , Madame. Un mot si rude
 N'est pas l'effet honteux d'une indigne habitude ;
 Quoique grand par lui-même , & fameux par son
 sang ,

Ce mot n'échappe guère à celles de mon rang.
 Mais pour rendre justice au Héros qu'on m'arrache ,
 S'il m'est doux de l'aimer , il est beau qu'on le sça-
 che ,

Et que tout l'univers justifie aujourd'hui ,
 Qu'il ne tient pas à moi , que je ne sois à lui.
 A Drusus , qui vous plut , l'Empereur me destine :
 Sa main vous eut charmée , & sa main m'assassine.
 Non qu'il ne soit grand homme , & qu'il n'ait des
 vertus :

Quoique fils de Tibere , on estime Drusus :
 On l'a vû dans l'armée , au sortir de l'enfance ,
 Signaler sa valeur , & montrer sa prudence :
 C'est un Héros naissant , un cœur noble , élevé :
 Mais l'amant que je perds en est un achevé.
 Rome n'a jamais vû , quoique l'envie en dise ,
 Homme plus glorieux , ni gloire mieux acquise :
 Et pour son coup d'essai le Danube enchaîné ,
 Fait voir à quels exploits les Dieux l'ont destiné.
 Je le perds , ce Héros ; & mon ame charmée ,
 A l'aimer tendrement s'étoit accoutumée.

D v

Plut au Ciel que César vous laissât à Drusus !

LIVIE.

César me l'offriroit , que je n'en voudrois plus ,
 Madame. Je l'aimai , cet ingrat qui me quitte ;
 Et pour fixer ses vœux , j'eus trop peu de mérite.
 Je cherche à le haïr , & me dois cet effort.
 Car pour Tibere enfin je n'en plaindrois à tort :
 De sa haine pour moi j'attendois une preuve.
 Il sçait d'où je descends , & de qui je suis veuve.
 De mon ayeul Antoine Auguste fut jaloux :
 Tibere le parut de Caius mon époux :
 L'un qui pour Cléopatre , osa trop entreprendre ,
 A l'Empire du monde avoit droit de prétendre :
 Et si l'autre eût vécu plus long-temps qu'il n'a fait ,
 J'étois Impératrice , & Tibere sujet.
 Voilà par quels motifs il me trouve importune.
 Je l'ai vû de Caius adorer la fortune ;
 S'attacher à sa suite , & souvent pris de lui ,
 Redouter ma puissance , ou briguer mon appui.
 Ce cruel souvenir le chagrine & le gêne :
 Plus je l'ai vû soumis , plus j'en attends de haine ,
 Et depuis que le monde obéit à ses loix ,
 Il me rend les mépris qu'il reçut autrefois.
 Mais pour Drusus. . . .

AGRIPPINE.

Madame , il va bientôt paroître :
 En voyant tant d'appas son amour peut renaître ;
 Pour l'ôter de mes fers essayez leur pouvoir.
 Je viens de le mander , & vous le pourrez voir.
 Un seul remords. . . .

LIVIE.

Adieu. Quoique l'ingrat m'oublie ,
 Ma haine est foible encor , & mon cœur s'en défie ;
 Et je veux , si je puis , le haïr assez bien ,
 Pour le voir , le braver , & n'en redouter rien.

SCÈNE II.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

FLAVIE à *Agrippine*;

LE Prince vient.

AGRIPPINE.

Seigneur , ma main vous est promise ;
 Et je puis avec vous parler avec franchise.
 M'aimez-vous ?

DRUSUS.

Ah , Madame ! en ce fatal instant ,

D vj

Que mon sort seroit beau si vous m'aimiez autant !
De quelque espoir flateur dont mon cœur s'entre-
tienne ,

Vous ne vous donnez pas quoique je vous obtienne ;
Mon hymen vous allarme , & vous vous trahissez ;
On vous force à me prendre , & vous obéissez ;
Quoique l'heur d'être à vous rende ma gloire ex-
trême ,

Ce bien semble usurpé s'il ne vient de vous-même ;
Et parmi les amans il n'est rien si cruel ,
Que d'avoir de l'amour qui n'est pas mutuel.

A G R I P P I N E.

Ah , Seigneur !

D R U S U S.

Poursuivez , sans que rien vous contraigne.
Je lis dans votre cœur , Germanicus y régne ;
En vain à votre sort le mien doit être joint ;
Tant que vous l'aimerez , vous ne m'aimerez point ;
Bien qu'à votre vertu rien ne soit impossible ,
Mon Rival est aimable , & vous êtes sensible ;
Et de deux cœurs soumis qui vous rendront des
soins ,

Ce sera votre époux qui vous plaira le moins.

A G R I P P I N E.

Je dois vous l'avouer , & le puis sans foiblesse :

J'ai pour Germanicus eu beaucoup de tendresse.
 L'ordre exprès d'Agrippa, de qui je tiens le jour,
 Contraignit mon devoir à souffrir son amour.
 Au bruit qu'en sa faveur faisoit la voix publique,
 Pleine d'un si grand nom, j'obéis sans réplique.
 Je vis Germanicus, c'est vous en dire assez;
 Rome lui rend justice, & vous le connoissez.
 A ce premier aspect nos esprits se troublèrent;
 Aussi-bien que nos yeux nos cœurs se rencontrèrent;
 Et sur moi sa parole eut un si grand crédit,
 Qu'ayant dit qu'il m'aimoit je crus ce qu'il me dit.
 Je vous avouerai plus, Seigneur, sa renommée
 Avant que de le voir m'ayant déjà charmée,
 Avec tant de mérite il ne fut pas haï,
 Et mon Pere jamais ne fut mieux obéi.
 Accordez-moi, Seigneur, ce que j'ose prétendre:
 J'ai pour vous une estime aussi juste que tendre;
 Je n'ai point de regret d'avoir sçû vous charmer;
 Mais donnez-moi le temps d'apprendre à vous aimer.
 Différez un hymen où l'on veut me contraindre;
 J'ai des restes d'amour que je tâche d'éteindre;
 Et si Germanicus aigrit votre courroux,
 Laissez-le moi haïr avant que d'être à vous.

D R U S U S.

A le haïr, Madame, avez-vous quelque pente ?

Je ne vous promets pas que mon cœur y consente.
 Quand il faut à la haine abandonner ses jours,
 Le cœur à la raison n'obéit pas toujours.
 Mais, Seigneur, si je puis, je vaincrai ma foiblesse ;
 Je fuirai le Héros que j'aime avec tendresse ;
 Et je le hairai, puisqu'on le veut ainsi,
 De m'avoir voulu plaire, & d'avoir réussi.
 Laissez-moi le loisir, Seigneur, (l'amour l'ordonne,)
 De reprendre le cœur qu'il faut que je vous donne.
 Un mois est peu de chose, il me suffit.

D R U S U S.

Hélas!

Un mois est peu de chose à vous qui n'aimez pas !
 Mais, Madame, aux amans dont les flammes paroissent,
 Plus un hymen est proche, & plus les desirs croissent.
 Quelque fausse vertu qu'on oppose à leur cours,
 S'ils ne sont à leur terme ils augmentent toujours :
 Du bonheur qu'on attend l'ame est si possédée,
 Qu'on s'en forme à soi-même une flateuse idée :
 On aspire sans cesse à ce jour glorieux ;
 Et le dernier moment est le plus ennuyeux.
 Quelque peine pourtant que votre ordre me cause,

Je m'en vais pour un mois différer toute chose :
 A l'effort que je fais joignez-en un égal ;
 Songez plus à m'aimer, qu'à haïr mon Rival.
 Ne vous souvenez pas qu'il eut l'heur de vous plaire ;
 En pensant le haïr, vous feriez le contraire,
 C'est moi qui vous en prie ; & peut-être entre nous,
 Devez-vous quelque chose à qui fait tout pour vous.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, FLAVIE.

FLAVIE.

A Vos souhaits, Madame, il a daigné se rendre.

AGRIPPINE.

Il a plus fait pour moi que je n'osois attendre.

FLAVIE.

Lui tiendrez-vous parole, & pourrez-vous haïr. . . .

AGRIPPINE.

L'Empereur le commande, il faut bien obéir.

FLAVIE.

Ce n'est pas là répondre ; & quoi qu'on se propose,
 Pour haïr ce qu'on aime, un mois est peu de chose :
 Votre premier amour vit toujours sous vos loix.

GERMANICUS,
AGRIPPINE.

Tu sçais bien qu'à l'aimer je ne mis pas un mois,
Le terme est assez long pour avoir de la haine.

FLAVIE.

On hait mal-aisément ce qu'on aime sans peine ;
Et si j'ose après tout m'expliquer sur ce point,
Vous ne le pouvez pas, & ne le voulez point.
Bientôt Germanicus doit triompher dans Rome ;
Vous aspirez encor à voir un si grand homme ;
Et si j'en sçai juger, pour le voir sans péril,
Votre cœur est trop tendre, & l'amour trop subtil.
Mandez-lui qu'à ses vœux l'Empereur vous arrache ;
Il est au bord de l'Elbe où son emploi l'attache.
Là son bras redoutable aux plus vaillans Germains,
Du malheur de Varrus a vengé les Romains.
Rien de plus glorieux n'embellit nos histoires ;
Par les combats qu'il donne on compte ses victoires.
Son retour sera prompt ; l'ennemi fuit ses pas ;
Ecrivez-lui, Madame, & ne l'attendez pas.
Ne vous exposez point à des peines mortelles.
Germanicus.

AGRIPPINE.

Demain j'en aurai des nouvelles.

Pison, qui sert ma flamme en attend aujourd'hui.
J'ai beaucoup de sujet de me louer de lui.

Pison est sage , ardent , discret , soumis , fidèle :
 Par les soins qu'il me rend il m'instruit de son zèle :
 Avec un cœur sincère il me dit ce qu'il croit :
 Ce qu'on m'écrit du Rhin , c'est lui qui le reçoit :
 Il veut ce que je veux , craint ce que j'apprends ;
 Et montre en ma faveur une bonté si grande ,
 Un respect si profond.

FLAVIE.

Madame , le voici.

AGRIPPINE.

De peur de le contraindre éloigne-toi d'ici.
 Quand je l'aurai quitté je t'irai tout apprendre.

S C E N E I V.

AGRIPPINE, PISON.

AGRIPPINE.

QUE venez-vous me dire , & qu'ai-je lieu d'at-
 tendre ,

Cher Pison ?

PISON.

Cette Lettre, où sont peints vos secrets,
 Dès hier me fut rendue , & je l'apporte exprès.

Je serois criminel , sçachant qui vous l'envoye ,
 Si j'avois plus long-temps différé votre joye.
 De vos rares bontés ce seroit abuser ;
 Et mon plus grand plaisir est de vous en causer ,
 Madame.

A G R I P P I N E.

Votre zèle a déjà sçû paroître.

P I S O N.

Il n'a pû jusqu'ici se bien faire connoître.
 Ce zèle impétueux , s'il s'osoit découvrir ,
 Auroit peine , peut-être , à se faire souffrir.
 Mais à vous en parler les momens que j'employe ,
 Sont autant de momens que j'ôte à votre joye :
 Ne la différez point , contentez votre esprit ;
 Et réglez vos desseins sur ce qu'on vous écrit.

A G R I P P I N E *lit.*

A INSI que mon amour mon malheur est ex-
 trême ;

Tandis que dans ces lieux je signale ma foi ,

On dispose de ce que j'aime

En faveur d'un autre que moi.

L'effort que je me fis , quand je quittai vos charmes ,

Vous coûta des soupirs , vous arracha des larmes ;

Le don de votre cœur suivit l'offre du mien :

Cependant près de vous on cherche à me détruire ;

Ceux que mon sort afflige ont soin de me l'écrire ;
Et vous ne m'en écrivez rien.



Vous me verrez dans Rome , aussi-tôt que ma lettre ;
Disputer à Drusus ce qu'il vole à mes feux :
L'amour me joint à vous par de si puissans nœuds ,
Que de votre secours j'ose tout me promettre .
Je sçai que l'Empereur parlera contre moi :
Le soin de son armée est commis à ma foi ;
Mais je laisse en ma place un plus grand Capitaine .
Il doit approuver mon retour ;
Et puisque j'ai servi sa haine ,
Je puis bien servir mon amour .

GERMANICUS.

AGRIPPINE *continue.*

Il vient , Pison !

PISON.

Votre ame en paroît toute émue ;
Souhaitez-vous, Madame , ou craignez-vous sa vue ?

AGRIPPINE.

Je le veux voir .

PISON.

De grace , examinez-vous bien .

AGRIPPINE.

Je le veux voir , vous dis-je , & par votre moyen .

GERMANICUS,
PISON.

Eh ! ne pourriez-vous point vous servir de quel-
qu'autre ?

A G R I P P I N E.

Et quel zèle pour moi peut être égal au vôtre ?
De semblables secrets souffrent peu de témoins :
Vous les sçavez. . . .

P I S O N.

Hélas ! Que n'en sçai-je un peu moins !

A servir votre amour le plaisir que je goûte,
M'est un plaisir fatal par le prix qu'il me coûte.
Ce n'est pas que mon zèle ait jamais chancelé ;
A l'espoir de vous plaire il s'est tout immolé ;
Loin de me repentir de vous avoir servie ,
J'ai toujours même zèle, & toujours même envie ;
Et je meurs de regret de venir en ce lieu ,
Pour y prendre votre ordre, & pour vous dire adieu.

A G R I P P I N E.

Ce discours me surprend ; & j'ai peine à compren-
dre. . . .

P I S O N.

Je me suis bien douté que j'allois vous surprendre ;
Mais je sens dans mon cœur des transports si con-
fus. . . .

Si je m'expliquois mieux je vous surprendrois plus. . .

A G R I P P I N E.

Et si vous m'estimiez , vous de qui je dispose ,
 D'un départ si soudain vous me diriez la cause.
 Avez-vous des raisons pour quitter ce séjour ?

P I S O N.

Manque-t-on de raisons quand on a de l'amour ?
 Une illustre beauté m'a sçû rendre sensible.

A G R I P P I N E.

Pour partir de ce lieu le prétexte est plausible.
 Mais vous êtes secret , j'ignorois vos amours.

P I S O N.

Et s'il se peut , Madame , ignorez-les toujours.
 Aux succès de mes feux tant d'obstacles s'opposent,
 Que j'en fais un secret aux beaux yeux qui les cau-
 sent.

Mon amour jusqu'ici s'est si bien déguisé ,
 Qu'aussi-bien que mon cœur je m'y suis abusé.
 Quand je vis la beauté qui doit m'être contraire ,
 Je nommai bienveillance un desir de lui plaire ;
 Je me plus à la voir , & je connus ainsi ,
 Qu'en lui voulant du bien je m'en voulois aussi.
 Je crus donc que ce nom étoit plus légitime ,
 Et que ma bienveillance étoit lors pure estime :
 Mais j'avois des transports & des troubles secrets ,
 Que pour l'estime seule on n'a presque jamais.

De l'audace d'aimer ne pouvant me défendre,
 J'appellai cette estime une amitié fort tendre ;
 Mais j'entendois mon cœur qui me disoit tout bas,
 L'amitié rend tranquille, & je ne le suis pas.
 Dans cette inquiétude où me plongeoit ma flamme,
 Je revis la beauté qui m'avoit touché l'ame :
 Mille appas différens paroïssent tour à tour ;
 Et ma tendre amitié fut changée en amour.
 Cet amour violent, quelque pur qu'il puisse être,
 Je l'aurois étouffé si je l'avois vû naître ;
 Mais sous tant de faux noms il déguisa le sien,
 Qu'il régnoit dans mon ame, & je n'en sçavois rien.

A G R I P P I N E.

Si vous eussiez parlé rien n'étoit difficile :
 Aux succès de vos feux je pouvois être utile :
 Vous deviez à ma foi confier vos secrets.

P I S O N.

Hé quoi ! Mes yeux, Madame, ont-ils été muets ?
 Ne vous ont-ils rien dit d'une ardeur si puissante ?

A G R I P P I N E.

Au langage des yeux je ne suis pas sçavante :
 Mais si vôtre destin en peut être plus doux,
 Dites qui vous aimez, & je parle pour vous.
 Pour hâter le succès d'une flamme si pure,
 De vos rares vertus je ferai la peinture :

Nommez donc cet objet qui vous a pû charmer ;
 Et je m'offre moi-même à vous en faire aimer.
 J'avois peur d'être ingrate, & je me sens ravie ,
 De pouvoir vous servir ; vous qui m'avez servie ;
 Ne vous obstinez point à vouloir vous trahir.
 Parlez.

P I S O N.

Vous le voulez , & je vais obéir.
 L'adorable beauté qui captive mon ame ,
 Peut être comparée avecque vous , Madame.
 Quand je vous apperçois , j'apperçois tous ses traits ;
 Elle a vos mêmes yeux , & vos mêmes attraits ;
 Entre vous deux , enfin , la ressemblance est telle ,
 Qu'étant auprès de vous , je crois être auprès d'elle :
 Vos appas & les siens percent des mêmes coups ;
 Et pour être aimé d'elle , il faut l'être de vous.

A G R I P P I N E.

De moi , Pison ?

P I S O N.

De grace , achevez de m'entendre ;
 Mais calmez ce courroux , ou daignez le suspendre ;
 Et d'une ame tranquille , en ce malheureux jour ;
 Punissez mon audace , ou plaignez mon amour.

Je vous aime , Madame , & ce mot m'épouvante ;
 Si c'est être coupable , êtes-vous innocente ?

J'obéis à mon sort , & ne m'en défens pas ;
 Mais si j'ai de l'amour , vous avez des appas :
 Cet amour que j'étaie a dû peu vous surprendre ;
 Si vous n'en donniez point , en aurois-je pû prendre ?
 Et qui des deux enfin fait un crime plus grand ,
 Ou de l'œil qui le donne , ou du cœur qui le prend ?

A G R I P P I N E.

Ah ! Pison , si mes yeux ont osé vous séduire ,
 Puisque je l'ignorois , deviez-vous m'en instruire ?
 Et ne sçaviez-vous pas qu'en trahissant leur sort ,
 Avec le sang d'Auguste , ils n'étoient pas d'accord ?
 En tout autre que vous il seroit punissable ,
 Cet amour qui m'outrage , & qui vous rend cou-
 pable :

Vous pouviez m'estimer , & me rendre des soins. . .

P I S O N.

Eh ! que n'ai-je pas fait pour aimer un peu moins ?
 A l'aspect imprévu d'un mérite sublime ,
 On n'a pas le loisir d'arrêter à l'estime ;
 Comme un cœur qui s'enflamme ose plus qu'il ne
 croit ,

On se trouve à l'amour sans sçavoir qu'on y soit ;
 La raison & les sens ont beau faire divorce ;
 Quand les sens sont gagnés la raison est sans force :
 Et si c'est vous trahir que d'avoir tant d'ardeur ,

Le

Le crime est de mon astre, & non pas de mon cœur.

A G R I P P I N E.

Si mes foibles appas, qu'offensent votre flamme,
 Ont osé s'abaisser jusqu'à toucher votre ame,
 Je veux bien consentir qu'envers moi sur ce point,
 Vous soyez peu coupable, ou ne le soyez point:
 Mais envers votre Prince outragé par ce crime,
 Qui pour votre mérite a tant conçu d'estime,
 Qui chérit tendrement un ami supposé,
 Et qui croit si fidèle un rival déguisé,
 Quand de tant de bienfaits sa bonté vous accable,
 Croyez-vous qu'envers lui vous soyez peu coupable?
 Et ne songez-vous point que vous seriez perdu,
 Si quelqu'autre que moi vous avoit entendu?

P I S O N.

Si ma témérité, qu'un seul mot peut confondre,
 A l'ardeur que je sens vous pressoit de répondre;
 Si mon cœur prévenu, corrompant mon devoir,
 Pour flater mon erreur concevoit quelque espoir;
 Le Prince que je sers, dont la haine est à craindre,
 D'un ami si perfide auroit lieu de se plaindre;
 Et j'aurois du regret d'attirer ses mépris,
 Par un crime inutile à l'amour que j'ai pris.
 Mais que n'ai-je pas fait en faveur de sa flamme?
 Je l'ai peint à vos yeux tel qu'il est dans mon ame;

Et souvent à son feu sacrifiant le mien ,
Je me suis voulu mal de vous vouloir du bien.
Pour vous le faire aimer j'ai tout mis en usage.
Il est vrai que mon cœur démentoit mon langage ;
Et de mon zèle extrême étant presque jaloux ,
Quand je parlois pour lui , je soupirois pour vous :
Quoique ma passion n'ose rien s'en promettre ,
C'est un crime envers vous bien facile à commettre ;
Et pour tout dire enfin , quand il seroit plus noir ,
C'est m'en punir assez que d'aimer sans espoir.
Laissez-moi me bannir. Mais de grace , Madame ,
Que ce soit de vos yeux , & non pas de votre ame :
Quoiqu'au sort d'un époux vous alliez vous unir ;
Ne me bannissez pas de votre souvenir.
Laissez-moi me flater de ce bonheur extrême ,
Que du moins quelquefois vous direz en vous-
même ,
En parlant de Pison , en songeant à ses feux ,
Il fut moins criminel , qu'il ne fut malheureux.
Mon départ est douteux à vous voir davantage :
Adieu. Que cet adieu soit mon dernier hommage.
Je vais partir sur l'heure , & je jure en partant ,
Qu'aucun autre que moi n'aimera jamais tant.
Adieu , Madame.

A G R I P P I N E.

Ah, ciel ! est-ce ainsi qu'on me laisse ?

P I S O N.

Pour votre intérêt propre épargnez ma foiblesse,
Madame. Jusqu'ici je n'ai rien mis au jour,
Qui soit honteux pour vous, excepté mon amour;
Mais dans l'état funeste où mon ame est réduite,
Du désordre où je suis j'appréhende la suite.
Vous voulez m'arrêter, & vos vœux sont les miens :
Mais pour me retenir forgez-moi des liens.
Quoiqu'avoir des rivaux soit un fort déplorable,
Si je n'en avois qu'un je ferois consolable :
Quand de votre main seule il seroit possesseur,
Je dirois en moi-même, il m'en reste le cœur.
Si du cœur au contraire il étoit le seul maître,
De sa main, me dirois-je, il ne peut jamais l'être ;
Et de chaque côté rencontrant des appas,
Je serois satisfait de ce qu'il n'auroit pas.
Mon tranquille destin n'auroit rien de funeste :
Mais à quoique j'aspire aucun bien ne me reste ;
Et de mes deux rivaux l'heur me rend allarmé,
Puisque l'un vous épouse, & que l'autre est aimé.
Au moins pour m'arrêter dites qu'on vous immole ;
Que le cœur où j'aspire est un bien qu'on vous vole ;
Que le fils de César en dispose aujourd'hui ;

Qu'il seroit tout à moi , s'il n'étoit tout à lui ;
Et qu'enfin plus sensible à mon amour extrême. . . :

A G R I P P I N E.

Partez , Pison , partez ; je vous chasse moi-même.
Vous m'étiez nécessaire , & vous le sçaviez bien :
J'attendois tout de vous , je n'en attens plus rien.
Adieu ; contentez-vous d'une estime usurpée ;
Pour entrer dans mon ame elle est trop occupée.
Les illustres rivaux , dont vous êtes jaloux ,
La déchirent sans cesse , & c'est assez sans vous.
En quelqu'autre climat que le ciel vous appelle ,
Je sçai ce que pour moi vous avez eu de zèle :
Disposez du pouvoir que j'aurai dans ce lieu.
Je vous l'ordonne.

P I S O N.

Hélas ! Adieu , Madame.

A G R I P P I N E.

Adieu.

Fin du premier Acte.



 ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE.

A G R I P P I N E.

MON amour te retient, & mon amour te
chasse.

Obéis au devoir ; retire-toi, de grace.

A L B I N.

Quoi ! me chasser, Madame, avec un si grand soin.
O Ciel !

A G R I P P I N E.

Germanicus ne doit pas être loin ;

Je crains sa vûe.

A L B I N.

Hélas ! il suffit de le plaindre.

D'un amant si soumis vous n'avez rien à craindre.

Quoique vous l'arrachiez à l'espoir d'être à vous,

D'une main qu'il adore il respecte les coups.

Mais ne l'aimez-vous plus ? Sa disgrâce imprévûe. . .

Et ne t'ai-je pas dit que je craignois sa vûe ?
Dans la dure contrainte où mes vœux sont forcez,
Dire que je le crains, c'est m'expliquer assez.
Va de mon infortune instruire ce grand homme.
Drusus, je te l'avoue, est retourné dans Rome :
Mais ce charmant séjour, ce Palais somptueux,
Que les soins de Luculle ont rendu si fameux ;
Cette maison célèbre aux plaisirs destinée,
Où se doit achever mon funeste hyménée ;
Ces Jardins, admirés de tant de Nations,
Par l'ordre de César sont remplis d'espions.
Et le moyen, Albin, qu'un si grand Capitaine,
Qui dans tout l'Univers se cacheroit à peine ;
Le moyen qu'un Héros, dont les premiers exploits
Ont rangé le Danube & le Rhin sous nos loix,
Et laissant des Germains les campagnes désertes,
Vengé nos légions, & réparé nos pertes,
Cherche à me voir, me voye, & ne se montre pas,
En des lieux où sa gloire a devancé ses pas ?
Dût-il n'être point vû, ma tendresse allarmée,
Me le peindroit sans cesse avec sa renommée :
Fidelle à sa valeur par-tout elle le suit ;
Et pour ne la pas craindre elle fait trop de bruit.
Va rejoindre ce Prince, & dis-lui qu'il m'oublie.

Avant que de m'aimer , il aimoit Emilie :
Elle est jeune , elle est belle, & d'un sang glorieux ;
Paul-Emile , & Pompée ont été ses ayeux ;
Je le pris dans ses fers ; mon malheur l'y renvoye :
Un amant tel que lui se recouvre avec joye :
Il aura peu de peine à rentrer dans son cœur.
Ce conseil , cher Albin , m'échappe avec douleur.
Jusqu'au jour qui m'arrache à qui j'eusse aimé d'être,
Quelques vœux que je pousse , ils vont tous à ton
Maître :
C'est vers lui que je penche , & cent fois chaque
jour ,
Ce que j'ôte au devoir , je le donne à l'amour :
C'est trahir son rival ; mais , Albin , en revanche ,
Notre hymen achevé , c'est vers lui que je penche :
Et je fais , à mon tour , pour lui rendre l'espoir ,
Du débris de l'amour un hommage au devoir.
Va revoir ce Héros , & dis-lui qu'on m'immole ;
Mais s'il m'aime toujours , que son cœur s'en con-
sole ;
Et que de mon exemple il se fasse une loi :
Je perds bien plus en lui qu'il ne peut perdre en moi.
Fais-lui voir que mon ame est dans un trouble ex-
trême.....

GERMANICUS,
ALBIN.

Madame, il va paroître ; il le verra lui-même.
Son amour vous l'amène , il marche sur mes pas.

AGRIPPINE.

Et que me dira-t-il que je ne sçache pas ?
Pense-t-il qu'à ses yeux je captive mes larmes ?
Il m'est trop cher , Albin , pour le voir sans allar-
mes :

Je sens bien que mon feu n'est éteint qu'à moitié ;
Si j'entens qu'il se plaigne il me fera pitié ;
Ma raison de mes sens n'étant plus la maîtresse ,
La pitié que j'aurai séduira ma tendresse ;
Et de cette tendresse où je crains le retour ,
On n'a qu'un pas à faire , & l'on est à l'amour.
Qu'il me fuye.

ALBIN.

A sa flamme épargnez ce supplice :
Exiler sa douleur , c'est en être complice.
Il ne s'oubliera point à votre auguste aspect :
Cet amant qui perd tout ne perd pas le respect.
Il vous aime , & vous perd : Sa gloire est sans se-
conde ,
S'il en coûte une larme aux plus beaux yeux du
monde :
Et si lors qu'on l'arrache à de si doux liens ,

Vous pouffiez des soupirs qui rencontrent les siens.
Madame, encor un coup, permettez qu'il vous
voye;

Endormez sa douleur par une ombre de joye;
A le voir autrefois vos beaux yeux se sont plus!
Vous l'aimiez.....

A GRIPPINE.

Et crois-tu que je ne l'aime plus?

ALBIN.

Voyez-le donc: ce bien est le seul qu'il implore;
Au nom d'un peu d'amour, s'il vous en reste encore:
Et de peur de sa mort qui suivroit vos refus,
Au nom de la pitié, si vous ne l'aimez plus.

A GRIPPINE à *Flavie*.

Le verrai-je?

FLAVIE.

Du moins, c'est trop être interdite;
De l'absence du Prince il est bon qu'on profite.
Ou souffrez qu'il vous voye, ou donnez d'autres
loix.

A GRIPPINE à *Albin*.

Au moins ce sera donc pour la dernière fois.

ALBIN.

Oui, Madame.

E V

Qu'il vienne. Et si je lui fus chere,
 Que pour prix de l'effort qu'il me contraint de faire,
 Il ait soin de ma gloire, & ne l'expose pas.
 Toi, qui m'es si fidèle, accompagne les pas :
 Amene ici ce Prince ; & de peur qu'on le voye,
 Prens la plus sombre route, & la plus sûre voye.
 Un guerrier si fameux dans un lieu si suspect,
 Allarmeroit Tibere, à qui je dois respect.

S C E N E I I.

AGRIPPINE *seule.*

D'Où me vient ce désordre, & pourquoi suis-je
 émue ?

Pourquoi ? Fuis pour jamais cette fatale vîe.
 D'un amant qu'on doit perdre écouter les soupirs,
 Loin d'éteindre ses feux, c'est croître ses desirs.
 Je ne le veux point voir ; c'est en vain qu'il m'en
 presse :
 Si j'ai quelque vertu, j'ai beaucoup de tendresse ;
 Et de quoi qu'on se flate entre de vrais amans,
 La vertu la plus forte a de foibles momens.
 Je révoque mon ordre, & ne veux point qu'il vienne.
 Hola !

S C E N E I I I.

A G R I P P I N E , P I S O N .

A G R I P P I N E .

QUELLE surprise est égale à la mienne ?
C'est Pison !

P I S O N .

Où , Madame : & malgré mon adieu ,
J'interromps mon voyage , & reviens en ce lieu .
Si tantôt à vos yeux j'ai montré ma foiblesse ,
Jusqu'à faire l'aveu d'un amour qui vous blesse ,
Plus soumis à présent , j'y reviens à mon tour ,
Etaler mon respect , & non plus mon amour .
Ce n'est pas que ma flamme obscurcît votre lustre ,
Si le ciel m'eût fait naître en un rang plus illustre :
Mais des droits de l'amour aucun cœur n'est exempt ;
Et ce que sent un Prince un autre homme le sent .
Soit qu'on naisse du peuple , ou d'un sang qu'on
renomme ,
Pour aimer comme j'aime il suffit qu'on soit homme :
Ce n'est pas à son choix qu'on se laisse enflammer :
Nous naissons pour mourir , & vivons pour aimer :
Et de quoi qu'envers vous ma passion m'accuse ,

E vj

La beauté de mon crime en doit faire l'excuse.
Cet amour de mon cœur est banni pour jamais.

A G R I P P I N E.

Me le promettez-vous ?

P I S O N.

Oui, je vous le promets.

Je suis guéri, Madame ; & vous allez connoître,
Qu'il seroit mal aisé de le pouvoir mieux être.
J'ai repris sur moi-même un empire absolu.
C'est assez qu'une fois mon amour ait déplû.
Je ne vous dirai plus, puisque tout m'est contraire ;
Que mon sort est d'aimer, si le vôtre est de plaire ;
Je ne vous dirai plus, qu'affervi par vos yeux,
Je regardois mes fers comme un bien précieux :
Je ne vous dirai plus, que l'amour qui m'enchaîne,
Me fait voir un supplice à l'hymen qui vous gêne ;
Je ne vous dirai plus qu'épris de vos appas.

A G R I P P I N E.

Vous ne le direz plus ! Ne le dites-vous pas ?

P I S O N.

Dans le trouble inquiet dont mon ame est atteinte,
J'avois presque oublié que ma flamme est éteinte ;
Mon esprit dégagé reprenoit ses liens ;
Et le feu de vos yeux rallumoit tous les miens.
Suspendez leur pouvoir qui fait naître ma peine,

Pour apprendre en repos quel sujet me ramene :
 Et tandis qu'en ce lieu nous voilà sans témoins ,
 Pour juger de mon zèle apprenez tous mes soins,
 J'étois parti de Rome , & déjà l'ame émue ,
 Je voyois l'Aventin disparoître à ma vûe ,
 Lorsqu'avec ce grand air qui fait pâlir d'effroi ,
 J'ai vu Germanicus avancer près de moi.
 Malgré le désespoir où ma flamme est réduite ,
 Votre gloire en danger m'a fait blâmer ma fuite :
 Le retour de ce Prince alloit trop éclater ;
 Vous l'allez voir paroître.

A G R I P P I N E.

Et je veux l'éviter.

P I S O N.

Vous , Madame ?

A G R I P P I N E.

Oni , Pison ; c'est en vain que j'hésite :
 Pour le voir sans allarme il a trop de mérite.
 Quand de quelque vertu mon cœur seroit armé ,
 Vous sçavez qu'à le vaincre il est accoutumé.
 Ce n'est pas que ce cœur , si je l'en voulois croire ,
 Ne promette à mes vœux d'avoir soin de ma gloire :
 Quoique Germanicus ait sur lui de pouvoir ,
 De l'espoir du triomphe il flate mon devoir :
 A ce devoir crédule il fait sans cesse entendre ,

Qu'à ses loix, qu'il respecte, il est prêt de se rendre ;

Mais s'il faut tout vous dire, il est si peu constant,
Qu'à l'amour aussi-tôt il en promet autant :

Et je crois, contre un cœur qui chancelle & qui tremble,

Que l'amour & l'amant sont trop forts joints ensemble.

Par pitié pour ma gloire allez donc l'avertir,

Qu'à le voir un moment je ne puis consentir..

Mais à moins d'être prompt vous perdez votre peine :

Il m'a fait prévenir, & je crois qu'on l'amene :

Albin, son confident, vient de sortir d'ici.

Je vous l'apprens.

P I S O N.

Madame, il me l'a dit aussi.

C'est un homme discret ; mais à quoi qu'il s'engage,

Votre gloire est d'un prix qu'il est bon qu'on ménage.

Je n'ai pu, sans douleur, malgré tous vos dédains,
Voir un si grand dépôt en de si foibles mains.

Servez-vous de moi seul ; je vous fers avec joye :

Et je rends grace au ciel qui m'en offre une voye.

A fuir Germanicus votre vertu consent ;

Vous voulez qu'il l'apprenne, & votre ordre est
pressant :

J'obéis sans réplique ; & de peur qu'on l'amene. . .

A G R I P P I N E.

N'a-t-il point demandé si je le perds sans peine ?

P I S O N.

L'ame toute agitée, & le cœur plein d'ennui,

Il s'est enquis à moi si vous songiez à lui ?

Si l'époux qu'on vous donne a pour vous tant de
charmes ?

Et si vous le perdez sans verser quelques larmes ?

A G R I P P I N E.

Qu'avez-vous dit ?

P I S O N.

J'ai dit qu'il vous eût été doux,

De n'aimer que lui seul, comme il n'aime que
vous :

Que son rare mérite est gravé dans votre ame ;

Et qu'un Prince absolu vous arrache à sa flamme.

A G R I P P I N E.

Et qu'a-t-il répondu ?

P I S O N.

Ses soupirs à l'instant. . . .

Mais, Madame, il viendra si vous m'arrêtez tant.

Ne vous exposez point à ce péril extrême :

112 G E R M A N I C U S ,

Les momens durent peu quand on voit ce qu'on aime.

Si Drusus avec lui vous surprend sans témoins. . . .

A G R I P P I N E .

Ah ! Pison , je m'é gare ; & l'on s'é gare à moins.

Allez lui dire. . . . O ciel ! le voici.

P I S O N .

Je vous laisse.

A G R I P P I N E .

Demeurez. Vous présent j'aurai moins de foiblesse.

Si mon cœur se hazarde à rien faire de bas ,

Ayez soin de ma gloire , & ne le souffrez pas.

Je promets , puisqu'en vain vous m'aimez l'un & l'autre ,

De traiter son amour comme j'ai fait le vôtre :

Et m'aimant sans espoir , il vous doit être doux ,

Qu'un Héros comme lui soit traité comme vous.



SCÈNE IV.

AGRIPPINE, GERMANICUS, PISON,
ALBIN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

ENFIN, Prince, votre ame a lieu d'être contente :

Vos illustres exploits ont rempli notre attente :

Si l'on doit d'un grand cœur attendre un grand effet,

On attendoit de vous ce que vous avez fait.

Moi, qui pour vous, Seigneur, n'ai rien craint de funeste,

Apprenant vos combats, je devois le reste ;

Et souvent de ma joye étalant tout l'excès,

En voyant mon visage on lisoit vos succès,

GERMANICUS.

Si de l'Elbe & du Rhin l'audace est confondue,

C'est à vous plus qu'à moi que la gloire en est dûe.

Je dois moins les exploits que j'ai faits en tous lieux,

A l'effort de mon bras, qu'au pouvoir de vos yeux.

L'impatient desir de revoir tant de charmes,
 Animant ma valeur, favorisoit mes armes :
 Plus de mes ennemis succomboient sous mes coups,
 Plus je faisois de pas qui m'approchoient de vous :
 Dans l'esper de m'y rendre & d'avoir cette joye,
 Sur des corps expirans je frayoïis une voye ;
 Et trouvois moins de gloire à les priver du jour,
 Immolés à l'état qu'immolés à l'amour.
 Je vous aime & vous vois ; mon bonheur est ex-
 trême.

AGRIPPINE.

Adieu, Prince.

GERMANICUS.

Me fuir !

AGRIPPINE.

Vous m'aimez ?

GERMANICUS.

Je vous aime.

Aucun autre sujet ne m'amene en ce lieu ;
 Vous aimer fait ma joye ; Et vous, Madame ?

AGRIPPINE.

Adieu.

Je crains trop un combat dont l'issue est douteuse,
 Seigneur.

Et votre fuite, est-elle point honteuse ?
Après trois ans d'absence il m'eût été bien doux,
De pouvoir plus long-temps demeurer près de vous.
Je m'étois assuré d'une ardeur mutuelle :
Je croyois comme vous votre flamme immortelle ;
Et que votre beauté qu'on enlève à ma foi,
Charmeroit tout le monde, & ne seroit qu'à moi.
Cependant.

AGRIPPINE.

Ah ! Seigneur, laissez-moi l'innocence :
Epargnez à ma gloire un soupçon qui l'offense :
A mon cœur tout à vous n'imputez rien de bas,
Et si l'on vous trahit, ne m'en accusez pas.
Vous m'aimez, je vous fuis, & je le dois sans doute :
Mais vous ne sçavez pas quelle peine il m'en coûte :
Votre amour défiant en veut être éclairci :

à Flavie.

Empêchez que Drusus ne nous surprenne ici.

Vous me connoissez, Prince, ou devez me
connoître :

Quoique sente mon cœur, mon devoir est le maître.

Quand par l'ordre d'un Pere il fallut vous aimer,
J'obéis avec joye, & me laissai charmer :

Aujourd'hui qu'à mes vœux on impose silence,
 J'obéis avec peine, & me fais violence ;
 Et loin d'être insensible à de si rudes coups,
 Je m'arrache à moi-même en m'arrachant à vous.
 En faveur de l'amour tout mon cœur se déclare :
 A remplir mon devoir tout mon sang se prépare ;
 Et ces deux opposés sont d'illustres tyrans,
 Qui demandent de moi des efforts différens.
 Si j'écoute le sang que mon feu deshonne,
 Mon devoir m'est trop cher pour vous aimer encore ;
 Si j'entens de l'amour les conseils absolus,
 Je vous ai trop aimé pour ne vous aimer plus :
 Ma vertu qui chancelle en cet état réduite,
 Pour cacher sa foiblesse a recours à la fuite ;
 Et de peur que l'amour n'ébranlât le devoir,
 N'ose s'accoutumer au plaisir de vous voir.

GERMANICUS.

Et que fera, Madame, à ma douleur mortelle,
 L'inutile secours d'une pitié cruelle ?
 Ces regrets si touchans ont pour moi peu d'appas ;
 Rendez-moi votre amour, & ne me plaiguez pas.
 Me vouloir tant de bien, & ne m'en pouvoir faire,
 C'est me faire un honneur qui m'est peu nécessaire.
 Mon rival moins aimé vous épouse demain ;
 Quand j'aurois votre cœur, il aura votre main ;

Devenu par l'hymen la moitié de vous-même ,
Vous ferez juste assez pour l'aimer , s'il vous aime ;
De ce qui peut vous plaire il fera ses plaisirs ;
Il vous rendra des soins , préviendra vos desirs ;
Votre ame accoutumée à souffrir ses caresses ,
Lui rendra soins pour soins , tendresses pour tendresses ;

Et de tout son dépit votre cœur de retour ,
Vous ferez par vertu ce qu'on fait par amour.

Dans les bras d'un époux possesseur de vos charmes ,

Qui de tant de plaisirs jouira sans allarmes ,
D'un soupir favorable honorer ma douleur ,
C'est plaindre mon destin sans le rendre meilleur.
Si vous jetez les yeux sur mon affreux supplice ,
Peut-être avouerez-vous qu'on me fait injustice ,
Et me souhaiterez , comme à qui fait mes maux ,
Une épouse adorable , & des plaisirs égaux :
Mais à votre vertu quelque effort qu'il en coûte ;
Ces plaisirs souhaités valent-ils ceux qu'il goûte ?
Et de votre pitié le secours apparent ,
Rend-il mon sort moins rude , & mon malheur
moins grand ?

A G R I P P I N E.

Je vois avec douleur celle d'un si grand homme ;
Mais que puis-je ?

GERMANICUS,
PISON.

Drusus va revenir de Rome.
De peur de vous trahir , je vous le dis tout haut.

AGRIPPINE à Pison.

Croyez-vous qu'il revienne ?

PISON.

On l'attend.

AGRIPPINE.

Quoi ! si-tôt ?

GERMANICUS.

Pour calmer un transport qui me seroit funeste,
Votre bonté , Madame , aura du temps de reste.
Sauvez-moi de moi-même , & sans plus m'allar-
mer. . . .

AGRIPPINE.

Je vous l'ai déjà dit , que puis-je enfin ?

GERMANICUS.

M'aimer,

AGRIPPINE.

Vous aimer ! Ah , Seigneur , qu'osez-vous me pres-
crire ?

Songez-y ; des malheurs vous souhaitez le pire.
Vous garder ma tendresse , & l'oser mettre au jour ,
C'est blesser ma vertu , sans flater votre amour.
Car , enfin , quoiqu'aimé par l'aveu de mon Pere ,
A l'époux que j'aurai je me dois toute entière ;

Et ne présumez pas qu'en un sort si cruel,
 Il échappe à ma gloire un desir criminel.
 Par amour l'un pour l'autre, amortissons nos flam-
 mes ;

Arrachons de nos cœurs ce qui trouble nos ames ;
 Ne nous souvenons plus de ces tendres discours,
 Que nos yeux éloquens se faisoient tous les jours :
 Effaçons avec soin de notre ame obsédée,
 Tout ce qui de nos feux peut retracer l'idée ;
 Et si l'heur de m'aimer fait vos plus doux souhaits,
 Veuillez m'aimer assez pour ne m'aimer jamais.
 Plus je suis avec vous, plus j'ai l'ame attendrie :
 Ne me revoyez plus, c'est moi qui vous en prie :
 Accordez cette grâce à mes vœux empressez :
 Des maux que je vous fais, c'est me punir assez.
 Remenez-moi, Pison. Adieu, Prince.

G E R M A N I C U S.

Ah ! Madame !

A travers vos discours je pénètre en votre ame :
 Au fils de l'Empereur votre cœur fait la cour ;
 Et votre ambition va trahir mon amour.
 Mon rival près du trône où j'ai droit de prétendre,
 Fait que jusques à moi vous craignez de descendre.
 Je ne murmure point, quel que soit votre arrêt :
 Mon amour qui vous plut à présent vous déplaît.
 Hé bien, Madame, allez, perdez-en la mémoire ;

A l'appas qu'on vous offre immolez votre gloire :
 Ne vous fouvenez plus que l'amour que je plains ,
 Etant né de vos yeux va mourir par vos mains.
 Je sçai bien que mon cœur est indigne du vôtre ;
 Mais , enfin , son rebut sera bon à quelqu'autre :
 Et puisque de l'amour vous passez au mépris ,
 J'aurai soin de me rendre à qui vous m'avez pris.
 La Princesse Emilie indulgente à mon crime ,
 Apprenant mon remords me rendra son estime :
 Obligé pour vous plaire à lui manquer de foi ,
 Vous me coûtiez assez pour devoir être à moi.
 Vos appas séducteurs corrompirent mon zèle ;
 Pour me donner à vous je fus ingrat pour elle ;
 Et d'un prix assez grand c'est payer vos attraits ,
 Quand il en coute un crime à qui n'en fit jamais.

A G R I P P I N E.

Je n'attendois pas , Prince , en un sort si contraire,
 Un outrage si grand d'une bouche si chère :
 Ce reproche est sensible ; & si vous m'aimiez bien,
 A ma juste douleur vous n'ajouteriez rien.
 Vous me connoissez mal , si vous avez pû croire ,
 Qu'à l'éclat d'un haut rang j'immolasse ma gloire :
 Si le sort qui m'outrage eût voulu m'être doux ,
 Ma plus sensible joye eût été d'être à vous.
 Le bonheur qui m'échappe est un bonheur insigne,
 Dont

Dont il faut que le ciel ne me juge pas digne.
 La Princesse Emilie attentive à vos soins,
 Aura plus de mérite , & vous coûtera moins.
 A des fers qu'il fuyoit remenez un rebelle :
 Loin de faire des vœux contre vous ou contre elle,
 Je souhaite ardemment , vous ayant enflammé,
 Qu'elle vous aime autant que je vous eusse aimé.
 Et pour dernière marque , & d'amour & d'estime ,
 Si mes foibles appas vous coûtèrent un crime ,
 Pour mettre en sûreté vos sublimes vertus ,
 Déformais par respect je ne vous verrai plus,
à Pison.

Remenez-moi.

SCÈNE V.

FLAVIE, AGRIPPINE, GERMANICUS,
 PISON, ALBIN.

FLAVIE.

MADAME....

AGRIPPINE.

Ah ! Que viens-tu m'apprendre ?

FLAVIE.

Que le fils de César dans ce lieu se va rendre.

Il arrive de Rome , & s'avance à grands pas.

A GRIPPINE.

Sortez donc vite , Prince , & ne me perdez pas.
Si Drusus. . . . Ah ! Pison , il y va de ma gloire ,
Vous cherchez à me plaire , & je cherche à le
croire ;

Pour conduire en secret ce Prince en d'autres lieux ,
C'est sur vous seul enfin que je jette les yeux.

P I S O N.

Sur moi ! Madame ?

A GRIPPINE à *Germanicus*.

Et vous , dans ce moment funeste ,
Seigneur , si du passé le souvenir vous reste ,
Par bonté , par justice , ou du moins par pitié ,
De son appartement acceptez la moitié.

à *Pison*.

Pour l'en faire sortir avec pleine assurance ,
D'un moment favorable attendez la présence.
Si Drusus l'apperçoit , l'apparence me perd ;
Cependant tout mon crime est de l'avoir souffert.
Comme au meilleur ami que j'aye eu de ma vie ,
C'est mon honneur , Pison , qu'ici je vous confie :
Et si j'ose avec vous m'expliquer à mon tour ,
Vous n'êtes pas le seul que maltraite l'amour.

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAVIE, PISON.

FLAVIE.

DANS votre appartement le Prince va se rendre ;

J'ai devancé ses pas pour venir vous l'apprendre.

Du secret qu'on lui cache il semble être éclairci ;

Quelqu'un peut avoir vû Germanicus ici.

Agrippine du moins obstinée à le croire ,

A vos soins obligeans recommande sa gloire.

Si le bien de lui plaire a pour vous des appas ,

Dans un si grand péril ne l'abandonnez pas.

Quoiqu'au fils de César elle soit si fidelle ,

L'apparence d'un crime est un crime pour elle ;

Et si l'on voit ici son rival triomphant ,

Tout condamne Agrippine , & rien ne la défend ;

PISON.

Affez loin de ce lieu je viens de le conduire :

F ij

Pour la mettre en repos , retournez l'en instruire.
 Je l'aurois été voir pour lui donner avis ,
 Que le chemin de Rome est celui qu'il a pris.
 Sûr de mettre un obstacle à l'hymen qu'il redoute ;
 Je n'ai pu le contraindre à prendre une autre route.
 Dut-il rendre à jamais ses jours infortunez. . . .

FLAVIE.

La Princesse sçaura ce que vous m'apprenez ,
 Seigneur ; & de ce pas je m'en vais lui tout dire.
 Le Prince qui paroît fait que je me retire.
 Adieu. Souvenez-vous que l'on voit aujourd'hui ,
 Une fille d'Auguste implorer votre appui.

SCENE II.

DRUSUS, PISON.

DRUSUS.

SI j'en crois un grand bruit qui se vient de répandre ,

Mon rival est dans Rome ; ou du moins s'y va rendre.

Près du Mont Apennin Rufus l'a rencontré :

L'Empereur par lui-même en vient d'être assuré,

Votre rival, Seigneur ? Germanicus ?

D R U S U S.

Lui-même.

Rome de son retour montre une joye extrême :
Et déjà le Sénat qui se veut assembler ,
Des suprêmes honneurs croit le devoir combler.
D'un Consul seulement son audace est blâmée ;
Il soutient qu'à sa flamme il immole une armée ,
Que c'est insulter Rome , & braver sa grandeur ,
Et qu'à sa discipline elle doit sa splendeur :
Enfin , qu'un Général promet , jure & s'oblige
De la faire observer , s'il voit qu'on la néglige ;
Et que pour une faute utile à son pays ,
Manlius autrefois sacrifia son fils.
Mais le peuple charmé , loin de vouloir l'entendre ,
Pour servir mon rival s'offre à tout entreprendre :
Son zèle impétueux , dont j'ai vû les effets ,
Lui prodigue des noms qu'Auguste n'eut jamais.
On s'assemble par-tout , & par-tout on le nomme
Le plus grand des Césars , l'espérance de Rome ,
L'inébranlable appui de l'Empire Romain ;
Et pour dire encor plus , l'honneur du genre hu-
main,

Ce bruit qui vous allarme est-il sçû d'Agrippine ?

D R U S U S.

Ce bruit m'allarme moins qu'on ne se l'imagine.

Plût au ciel ? Vous m'aimez , & vous êtes discret :

Un secret sçû de vous n'en est pas moins secret :

Rome sçait que pour moi votre zèle est extrême :

Agrippine cent fois me l'a dit elle-même :

Que je l'épouse ou non , je suis bien informé ,

Qu'il ne tient pas à vous que je n'en sois aimé.

Quand je vous ai surpris lui parlant de ma flamme ,

Il sembloit que ses yeux en caussent dans votre ame.

Pour lui mieux exprimer ce que sentoit mon cœur ,

Votre zele obligeant empruntoit mon ardeur :

Vous me l'aviez promis , & je vous le confesse ;

Mais vous m'avez trop bien tenu votre promesse.

P I S O N.

Moi , Seigneur ?

D R U S U S.

Oui , Pison ! je dois trop à vos soins :

Je vivrois plus heureux , si je vous devois moins.

Car , enfin , c'est en vain que l'Empereur s'obstine ,

A vouloir que mon cœur soit le prix d'Agrippine :

J'admire ses appas , j'adore ses vertus ;
Je crois l'avoir aimée , & je ne l'aime plus :
Voilà le grand secret que j'avois à vous dire.
Les attraits de Livie ont sur moi trop d'empire.
Mon cœur , qui dans ses fers a si long-temps vécu .
Par ses premiers vainqueurs est de nouveau vaincu.
J'aprehendois Livie , & je l'ai tantôt vue ,
En voulant me parler son ame s'est émuë ;
Prête à me reprocher mon crime & sa bonté ,
Un retour de tendresse a trahi sa fierté.
Quoique l'emportement pour son sexe ait des char-
mes ,
Son amour à ses yeux n'a permis que des larmes ;
Et son tendre courroux , sa paisible douleur ,
Contre mon injustice ont révolté mon cœur.
Je ne vous dirai point d'un objet qui sçait plaire ,
Quel effet une larme est capable de faire :
Si vous avez aimé , Pison , vous sçavez bien ,
Qu'aux pleurs d'une Maitresse on ne refuse rien :
De ces pleurs tout-puissans le charme impercepti-
ble ,
Dans le cœur le plus dur trouve un endroit sen-
sible ;
Et je me voudrois mal , si des yeux pleins d'appas
Répandoient une larme , & ne me touchoient pas.

Ce retour vers Livie a droit de me surprendre ;
 Vous lui devez le cœur que vous lui voulez rendre ;

Mais après tout , Seigneur , à vous parler sans fard ,

Y songer à présent , est y songer trop tard.

Autant que je l'ai pû , j'ai condamné l'envie ,

Qui vous fit pour une autre abandonner Livie :

Vous passiez sous ses loix des momens assez doux :

Elle n'aimoit , Seigneur , & n'aime encor que vous.

Un amour si constant pour un amant rebelle ,

Vous prête un digne exemple à demeurer fidèle :

Tout parle en sa faveur ; mais enfin

D R U S U S.

Ah ! Pison,

Elle vient ; vos conseils ne sont plus de saison.

Laissez-nous seuls.



SCÈNE III.

LIVIE, DRUSUS.

LIVIE.

SEIGNEUR, vous auriez quelque peine,
A vous imaginer le sujet qui m'amène.
Je ne viens point ici par d'indignes soupirs,
Mandier le retour de vos ardens desirs ;
Je laisse en leur amour à d'obscures Princesses,
La honte de descendre à de telles bassesses ;
Et le fils de César seroit trop acheté,
S'il rentroit dans mes fers par une lâcheté.
Sœur de Germanicus, Veuve d'un fils d'Auguste,
La fierté que je montre est peut-être assez juste.
Toute juste qu'elle est, je confesse pourtant,
Que pour vous autrefois je n'en avois pas tant :
Pour ne pas être ingrate à l'amour le plus tendre,
Que pour une Princesse un Heros puisse prendre,
(Car il faut l'avoïer, estimé de chacun,
Il sembloit qu'à l'Etat vous en promettiez un ;)
Je vous aimai, Seigneur. Si j'osois vous le taire,
Vous pourriez m'accuser de n'être pas sincere ;

Et pour vous faire voir à quel point je la fuis ;
 Je sens que je vous hais autant que je le puis.
 Le trouble où je vous vois me découvre sans peine ;
 Que ma vûë en ce lieu vous allarme & vous gêne.
 Vous craignez qu'Agrippine adresse ici ses pas ;
 Rassurez vous , Seigneur , je n'y tarderai pas.
 Je cherchois à vous perdre , & m'étois applaudie-
 D'avoir tant de témoins de votre perfidie :
 Ces Billets d'un ingrat , dont le cœur m'étoit cher ,
 D'autant plus criminels qu'ils ont l'art de toucher ,
 Ces écrits dangereux dont j'ai fait mes délices ,
 Qui pour charmer mes sens ont été vos complices ;
 Ces imposteurs , enfin , qui m'ont osé trahir ,
 Si je les faisois voir , vous feroient trop haïr.
 Je vous les rends. Mon cœur est assez magnanime ,
 Pour se faire un plaisir de cacher votre crime :
 Et sans faire éclater un indigne courroux ,
 Je vous laisse le soin de me venger de vous.
 Le destin des ingrats d'ordinaire est funeste.
 Et si de ma bonté la mémoire vous reste ,
 Et que vous l'opposiez à votre trahison ,
 Il suffira de vous pour m'en faire raison.
 Tenez , Prince.

DRUSUS.

Madame , au nom de ce que j'aime

En croirez-vous mon cœur, s'il dit que c'est vous-même ?

L I V I E.

Moi ! Seigneur ?

D R U S U S.

Vous pouvez, pour hâter mon trépas,
Avoir la cruauté de ne me croire pas.

Vous aimer, vous le dire, après mon inconstance,
C'est vous faire, sans doute, une nouvelle offense ;
Mais dussai-je être en bute à tout votre courroux,
Il n'est rien de si vrai que je n'aime que vous.

Au nom des Dieux, témoins de cet amour extrême,
Et pour dire encor plus, au nom de ce que j'aime ;
Pour ne pas m'exposer à des maux infinis,
Oubliez le forfait qui nous a désunis.

Je sçai quand vous quittant je vous fis un outrage ;
Que pardonne avec peine un généreux courage :
A vos rares bontés mon cœur accoutumé,
Goûtoit tranquillement la douceur d'être aimé :
Je vivois dans vos fers, & fus m'offrir à d'autres,
Plus pesans mille fois que ne le sont les vôtres :
L'Empereur le voulut, & pouvoit tout oser.

Je ne le cite point pour me faire excuser.
Si j'avois eu pour vous cet amour pur & tendre ;
Que depuis mes remords vos appas m'ont fait prendre ,

Les Dieux joints à César qui m'a donné le jour ,
 Me l'auroient arraché plutôt que mon amour.
 Mon retour dans vos fers rend leur gloire plus
 grande.

Pour n'en plus échapper je vous les redemande :
 Daignez rendre le calme à mes sens agités :
 J'ai repris mon amour , reprenez vos bontés :
 Ne desesperez point un cœur qui vous adore :
 S'il eut l'heur de vous plaire il vous doit plaire en-
 core :

Epris de vos vertus , charmé de vos attraits ,
 Il est plus amoureux qu'il ne le fut jamais.
 J'en atteste des Dieux la majesté suprême ;
 J'en atteste

L I V I E .

Autrefois vous en usiez de même.
 Vos perfides sermens tant de fois redoublés ,
 Par votre ingratitude ont été violés.
 Non , non : le repentir où votre ame est forcée ,
 Ne rend pas son éclat à ma gloire offensée :
 Dans le rang où je suis , & du sang dont je fors ,
 Ce seroit me trahir qu'accepter un remords.
 Epargnez-moi , Seigneur , la honte qu'il imprime ;
 Il n'est point de remords que ne précède un crime :
 Et qui m'a fait l'affront de m'arracher sa foi ,

N'a plus rien à m'offrir qui soit digne de moi.
Vous m'avez outragée, & ce m'est une joye,
Que d'un juste remords votre cœur soit la proye.
Je voudrois que le ciel, pour combler mes sou-
hais,

Vous forçât à m'aimer autant que je vous hais.
Au moins à votre tour vous verriez par vous-mê-
me,

Combien touche un mépris qui part de ce qu'on
aime :

Quoique dans cet état la raison puisse offrir,
C'est de tous les tourmens le plus rude à souffrir.
Vous sentiriez, pour peu que vous soyez sensible,
Ce qu'a de plus affreux le sort le plus terrible :
Pour vous tyranniser tout prendroit mon parti,
Et vous ne sentiriez que ce que j'ai senti.

D R U S U S.

Hé bien, Madame, hé bien ; si pour vous satis-
faire,

Le retour de mes feux vous étoit nécessaire,
S'il faut vous adorer pour mieux sentir vos coups ;
Ne perdez point de temps, Madame, vengez-vous.
A d'éternels mépris abandonnez un traître :
J'ai pour vous un amour qui ne sçauroit plus croî-
tre ;

Et pour bien éprouver toutes vos cruautés ,
 Me voilà dans l'état où vous me souhaitez.
 Je ne m'oppose point à cette juste envie :
 A qui vit sous vos loix c'est un bien que la vie :
 Tandis que vous m'aimiez j'en avois quelque soin ;
 Si vous ne m'aimez plus , je n'en ai plus besoin :
 Je vous l'offre avec joye , & la perdrai sans peine ;
 Si je fais en mourant expirer votre haine ;
 Et qu'après mon trépas votre courroux éteint ,
 Laisse à mon triste sort la douceur d'être plaint.
 A votre amour trahi je dois ce sacrifice.
 Mon cœur qui fit le crime aura soin du supplice ;
 Et mon dernier soupir offert à vos appas ,
 Justifiera

L I V I E .

Seigneur , ne m'attendrissez pas.
 Si je m'étois rendue à vos fausses tendresses ,
 Vous me seriez garant de toutes mes foiblesses.
 Contentez-vous du trouble où vous me réduisez :
 Je vous haïrai trop si vous me séduisez :
 Cessez de m'étaler le remords qui vous gêne :
 Vous me faites douter du succès de ma haine ;
 Et prête à me venger de votre trahison :
 Vous corrompez , ingrat , jusques à ma raison :
 Elle , mon cœur & vous , tout cherche à me sur-
 prendre.

Reprenez vos écrits, si vous les voulez prendre ;
Seigneur, je risque trop à demeurer ici.

DRUSUS.

Hé bien, je les reprens ; vous le voulez ainsi.
Mais s'il vous reste encor quelque ombre de ten-
dresse,
Souffrez que de nouveau mon cœur vous les adresse,
Et que tant de sermens une fois violés,
Pour ne l'être jamais vous soient renouvelés.
Laissez-moi vous redire,

Il lit un des Billets que Livie lui a rendus.

ADORABLE Livie,

Quand je songe aux honneurs qui me sont desti-
nés,

Je crois avoir perdu les momens de ma vie,
Que je ne vous ai pas donnés.

Gloire, plaisirs, grandeurs, sans vous tout m'im-
portune ;

Je borne à vous aimer mon plaisir, ma fortune ;
J'en fais mon suprême bonheur :

Que toujours à mes vœux votre bonté réponde ;

Et je renoncerois à l'empire du monde,

Pour l'empire de votre cœur.



Laissez-moi vous redire.

Il en lit encore un autre.

IL est vrai ma Princesse ,
 César me sollicite à reprendre ma foi ;
 Il veut que j'aime ailleurs ; mais en vain il m'en
 presse ;
 L'amour plus absolu m'impose une autre loi.
 Si je m'oublie assez pour vous être infidèle ,
 Puissent les Dieux vengeurs prendre votre que-
 relle ,
 Et me faire l'objet de leur juste courroux :
 Il n'est point de tourment qui me semble assez
 rude ,

Pour punir mon ingratitude ,
 Si je puis soupirer pour une autre que vous.



Généreuse Livie en ce moment funeste ,
 Ne me condamnez pas à relire le reste :
 Ces Billets si chéris tant qu'a duré ma foi ,
 Sont autant de témoins qui parlent contre moi :
 Plus ils marquent d'amour , plus j'ai l'ame con-
 fuse ;
 Je sçai que pour mon crime il n'est guere d'excuse ;
 Et quand il en seroit , si j'en osois donner ,

Vous auriez moins de gloire à me le pardonner.
 Tandis que votre hainè est encor suspendue ,
 Je laisse à vos bontés toute leur étendue ;
 Et ne veux point , Madame , essayer par mes soins ,
 D'être plus innocent , & de vous devoir moins.
 Je ne suis pas le seul dont on blâme l'audace ,
 Ni le premier coupable à qui l'on a fait grace :
 Ne vous obstinez point à me la refuser ;
 J'ai le cœur assez grand pour n'en pas mal user :
 Et le crime fatal que j'osai me permettre ,
 M'a couté trop de maux pour jamais en commet-
 tre.

Rendez-moi votre cœur , & calmez le courroux...

L I V I E.

Quand je vous le rendrois , ingrat , qu'en feriez-
 vous ?

Vous épousez demain la Princesse Agrippine :
 On l'arrache à mon frere , & l'on vous la destine :
 Pour son intérêt seul je sçai tout sur ce point.

D R U S U S.

Non , Madame ; demain je ne l'épouse point.
 J'ai tantôt vû César. Agrippine qu'il gêne ,
 A l'hymen que je suis ne consent qu'avec peine ;
 Elle attend le Héros qui la sçut enflammer ;
 Et demande du temps pour apprendre à m'aimer.

César, qui doit l'empire à son ayeul Auguste,
N'a pû lui-refuser une grace si juste :

Le jour de notre hymen est remis à son choix ;
Et mon supplice, enfin, est différé d'un mois.

Pour m'arracher, Madame, à cet hymen funeste,
Rendez-moi votre cœur, & je répons du reste.

Avant qu'un mois s'écoule, & qu'il soit expiré,
L'Empereur est mon Pere, & je l'attendrirai.

Chaque jour à ses pieds j'irai verser des larmes,
Chaque jour à ses yeux j'irai vanter vos charmes ;

Sensible à mon amour il en fera l'appui :

Et votre seul mérite obtiendra tout de lui.

Que si tant de douleur ne peut vous satisfaire,

Au moins en m'oubliant songez à votre frere :

Il adore Agrippine, & la veut adorer ;

L'arracher à ses feux c'est le désespérer ;

De son sort, & du mien je vous rends la maîtresse.

L I V I E.

Seigneur, par trop d'endroits vous tentez ma foiblesse.

C'est après votre crime un nouvel attentat,

Que d'appeller mon frere au secours d'un ingrat.

Je me défendrai mal pour peu qu'il vous appuie :

Et de peur de me rendre il est temps que je fuye :

Ma haine en sa faveur auroit peine à durer.

DRUSUS.

Si je le rens heureux, qu'ai-je lieu d'espérer ?
 Deviendrez-vous sensible à l'ardeur qui m'anime ?
 En faveur de ce frere oublierez-vous mon crime ?
 Vous contenterez-vous des maux que j'ai soufferts ?
 Me fera-t-il permis de rentrer dans vos fers ?

LIVIE.

Rendez mon frere heureux, si vous pouvez le faire ;
 Une belle action n'attend point de salaire :
 Ets'il vous en faut un.

DRUSUS.

Hé bien, Madame ?

LIVIE.

Adieu.

La Princesse Agrippine arrive dans ce lieu.
 Servez Germanicus, l'occasion est belle.

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, DRUSUS, FLAVIE.

AGRIPPINE.

SEIGNEUR, je vous apporte une grande nouvelle.

Je perds Germanicus, & le perds à regret ;

Je vous honore trop pour en faire un secret.

Je l'aimois tendrement. N'en prenez point d'allarmes :

Puisqu'il faut pour jamais oublier tant de charmes,
Pour m'en faire un devoir je suis prête demain,
En présence des Dieux de vous donner la main.

D R U S U S .

Ô Ciel !

A G R I P P I N E .

D'aucun soupçon n'ayez l'ame blessée,
Si je n'ai pas d'abord cette ardeur empressée,
Ces desirs violens, & ces transports si doux,
Qui deviennent permis en faveur d'un époux :
Votre bonté, Seigneur, à qui tout est possible,
Avec un peu de temps me rendra plus sensible.
Jusques-là, s'il se peut, souffrez que chaque jour,
Un austere devoir vous tienne lieu d'amour.
Je n'abuserai point d'une bonté si rare :
Et par la complaisance où mon cœur se prépare,
Vous aurez de la peine à vous appercevoir,
Si j'agis par amour, ou si c'est par devoir.

D R U S U S .

Non, c'est trop vous gêner : l'Empereur pour vous
plaître,

Consent que pour un mois notre hymen se diffère.
Je l'ai vû par votre ordre, & sans être en courroux,
Il m'a promis.....

A G R I P P I N E.

Seigneur, je l'ai vû depuis vous,

Je viens de le quitter. Et pour ne vous rien taire,
L'effort qu'en ma faveur vous avez daigné faire,
Ce que sur vos desirs vous avez de pouvoir,
Suffit pour m'enseigner à faire mon devoir.

Je suis prête à demain pour le grand hyménée,
Qui doit à votre sort unir ma destinée :

Je l'ai dit à César ; & viens vous assurer,

Qu'il n'est plus à mon choix de pouvoir différer :
Demain aux yeux de Rome il faut qu'il s'accom-
plisse.

Et quoique cet hymen me doive être un supplice,
J'imposerai silence à ma juste douleur :

Mes yeux ne diront rien du trouble de mon cœur :

En vous donnant ma foi j'oublierai que j'immole,

Un Héros presque égal aux Dieux du Capitole :

J'oublierai que ma main étoit dûe à ses soins ;

Et si je ne vous aime, on le croira du moins.

Pour prix d'un tel effort, & d'un tel sacrifice,

Du reste de ce jour souffrez que je jouisse ;

Et que si près, Seigneur, de vivre sous vos loix,

Je fois en liberté pour la dernière fois.

DRUSUS.

Madame, j'obéis. Ce que je viens d'entendre,
Me surprend d'autant plus que je n'osois l'attendre.
Votre bonté m'accable ; & je jure à vos yeux. . . .
Quand j'aurai vû César, je m'expliquerai mieux.

S C E N E V.

AGRIPPINE, FLAVIE.

AGRIPPINE.

HE bien, Flavie, hé bien ! seras-tu satisfaite ?
Trouves-tu maintenant ma victoire imparfaite ?
Ai-je assez bien rempli mon sévère devoir ?
A mes sens interdits reste-t-il quelque espoir ?

FLAVIE.

Madame, je comprends quel chagrin vous dévore,
Si pour Germanicus vous soupirez encore :
Mais vouloir que Drusus vous épouse demain ;
Avec tranquillité lui donner votre main ;
Vous ranger sous ses loix avant qu'on vous en presse ;
Prévenir ses soupçons ; ménager sa tendresse ;
Dérober tout espoir au grand Germanicus ;

Tout cela dit assez que vous ne l'aimez plus.

A G R I P P I N E.

Attens , attens , Flavie , à tenir ce langage ,
Que le fort inflexible ait épuisé sa rage ;
Et qu'aux yeux du Sénat , comme je l'ai promis ,
D'un tyran odieux j'aye épousé le fils.
Dès qu'il aura ma main , dût ce fils de Tibère ,
Se montrer envers moi plus cruel que son pere ,
J'oublierai le Héros dont mon cœur est charmé ;
Et je le haïrai de l'avoir trop aimé.
Jusques-là je veux bien t'avouer ma foiblesse ;
Il a tous mes desirs , & toute ma tendresse :
Dans le cœur qu'on lui vole il a fait des progrès ,
Qu'on ne détruira point tant qu'il en sera près.
Avant qu'à le revoir je sois accoutumée ,
Je veux que mon hymen le renvoye à l'armée.
L'amour que j'ai pour lui me deviendroit fatal ,
Si je ne me hâtois d'épouser son rival.
Depuis que je l'ai vû , la douleur qui l'accable ,
M'a causé pour Drusus une haine implacable ,
Et si durant un mois je le vois tous les jours ,
Mon amour & ma haine augmenteront toujours.
Je ne veux point aimer quand l'amour est un cri-
me ;
Je ne veux point haïr ce qu'il faut que j'estime ;

Et puisque malgré moi l'on m'enchaîne à Drusus,
Il est de mon devoir de fuir Germanicus.
Pour sauver ma vertu dans ce désordre extrême,
Je fais ce que je puis, je m'immole moi-même:
Je me perds. Mais, Flavie, un cœur comme le
mien,
Quand la gloire a parlé ne consulte plus rien.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

 ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, PISON.

PISON.

MADAME, pardonnez à mon impatience ;
 J'ai besoin en secret d'un moment d'audience :
 Ce que je dois vous dire est assez délicat ;
 Pour éviter la foule , & pour craindre l'éclat.
 Mes jours sont en danger , & ce mot doit suffire ,
 Si quelqu'autre que vous sçait ce que je vais dire :
 Mais dussai-je périr , tout me semblera doux ,
 Quand j'aurai signalé l'amour que j'ai pour vous.
 Je mourrai sans regret si l'objet que j'adore

AGRIPPINE.

Teméraire Pison , qu'allez-vous dire encore ?
 Ma coupable indulgence entretient votre erreur :
 Mais si vous n'étouffez cette imprudente ardeur ;
 Si jamais vous osez par un pareil hommage ,
 Faire au sang des Césars un si cruel outrage ;

Si vous ne respectez le peu que j'ai d'appas ;
 Si vous vous oubliez , je ne m'oublierai pas.
 Etouffez cette ardeur dont ma gloire murmure.
 Vous ne pouvez m'aimer sans me faire une injure.
 Car pour oser prétendre à vous voir mon époux ,
 Le ciel met trop d'espace entre Agrippine & vous.
 Rentrez donc en vous-même , & voyez qui vous
 êtes.

Drusus ne sçaura point l'affront que vous lui faites :
 Quelque pitié qu'excite un si foible rival ,
 Il trahiroit son rang à vous en vouloir mal.
 Je lui veux épargner cette indigne vengeance.
 Mais par votre respect méritez mon silence.
 A de moindres objets accoutumez vos vœux ,
 Et ne me forcez point à plus que je ne veux.
 Après un tel avis je suis prête d'apprendre ,
 Ce que vous témoignez me vouloir faire entendre ;
 Sûre qu'à votre orgueil que je viens d'abaïsser ;
 Il n'échappera rien qui me puisse offenser.

P I S O N.

Malgré ce fier mépris , je ne perds pas l'envie ,
 De vous être fidèle aux dépens de ma vie.
 Quoique sous votre empire un cœur puisse en-
 durer ,
 A toutes vos rigueurs j'ai sçû me préparer.

Mon sort, que vos bontés pouvoient rendre moins rude ,

Est d'avoir plus d'amour que vous d'ingratitude ;

Et vous condamnerez votre injuste courroux ,

Quand vous aurez appris ce que je fais pour vous.

Quoique Germanicus soit la gloire de Rome ,

Et que le monde entier n'ait pas un plus grand homme ;

Quoique de sa défaite il ait vengé Varus ,

Affujetti le Rhin , soumis Arminius ;

Quoiqu'il ait des vertus dignes qu'on le révère

Le bruit de ses exploits est suspect à Tibere :

Et pour le Consulat il me fait désigner,

Si je veux cette nuit l'aller assassiner.

A G R I P P I N E.

L'assassiner , Pison !

P I S O N.

Je l'ai promis , Madame.

A G R I P P I N E.

Tu l'as promis ! Sçais-tu que c'est m'arracher l'ame ?

Pourras-tu sans remords te noircir à ce point ?

P I S O N.

Madame , au nom des Dieux , ne vous emportez point.

C'est me perdre.

Est-ce à tort, cruel, que je m'emporte ?
Que je te perde ou non, malheureux, que m'im-
porte ?

Si tu perds un Heros qu'adore l'univers,
Ce qui peut y rester vaut-il ce que tu perds ?
Pour transférer à ta race une gloire infinie,
Le premier des Césars épousa Calphurnie :
La vertu des Pisons qu'on te voit dédaigner,
Eut le bien de lui plaire, & l'honneur de régner :
Et pour le Consulat qu'on te vient de promettre,
Le plus noir des forfaits t'est facile à commettre !
Et tu vas acquérir par un crime odieux,
Ce que par leurs vertus ont acquis tes ayeux.

P I S O N.

Ce que j'ai fait pour vous vous permet-il de croire,
Que je trahisse ensemble & ma flamme & ma gloire ;
Et qu'osant violer les droits les plus sacrés,
J'immole insolemment ce que vous adorez ?
Ne vous allarmez point, Quoiqu'on m'ait fait pro-
mettre,
Ce forfait par un autre auroit pu se commettre :
Et tandis que César s'en remet à mes soins,
Un plus méchant que moi n'entreprend rien au
moins.

Si mon zèle apparent n'eût abusé Tibere ,
 Peut-être pour ce crime eût-il choisi mon frere :
 J'ai honte de le dire , ennemi des vertus ,
 Pour complaire à Plancine il hait Germanicus.
 Appuyé de Tibere il le perdra fans doute ,
 Si de la Germanie il ne reprend la route.
 Pour le chasser de Rome , employez aujourd'hui ,
 Le pouvoir absolu que vous avez sur lui.
 Depuis l'ordre cruel que César m'a fait prendre ,
 J'ai vû Germanicus , mais sans lui rien apprendre :
 Je me suis contenté de lui faire sçavoir ,
 Qu'avec empressement vous cherchiez à le voir.
 L'Empereur qui lui parle, & qui sçait l'art de feindre,
 Par de fausses bontés-veut l'empêcher de craindre ;
 Et pour mieux déguiser ce qu'il a résolu ,
 Pour demain avec lui votre hymen est conclu.
 Quelque espoir qui le flate ordonnez qu'il s'ab-
 sente :
 C'est un apas mortel que César lui présente :
 Cette fatale nuit finiroit son destin ;
 Et Rome sous Tibere a plus d'un assassin.
 Voilà ce qu'en secret je voulois vous apprendre.
 Germanicus , Madame , en ce lieu se va rendre :
 C'est à vous qui l'aimez à faire un digne effort ,

Pour dérober ce Prince à son malheureux sort,
 Ce que je vous demande, en faveur de mon zèle,
 Est de m'aider vous-même à vous être fidèle;
 Et de taire un secret qui pourroit me ravir
 L'honneur que je reçois quand je puis vous servir.

A G R I P P I N E.

Pardonnez, cher Pison, si l'horreur d'un tel crime,
 Vous a pour un moment dérobé mon estime:
 Dans les premiers transports d'un si juste courroux,
 J'aurois fait même injure à tout autre que vous.
 Drusus d'un si grand crime est sans doute complice,
 Pison ?

P I S O N.

L'en soupçonner, c'est lui faire injustice.
 Pour son propre intérêt, le sensible Drusus,
 Voudroit vous voir unie avec Germanicus.
 De l'état de son ame il m'a fait confidence;
 Et je sçai Mais adieu, Germanicus s'avance:
 Parlez-lui, le temps presse; & sans faire aucun
 bruit,
 Empêchez que dans Rome il ne passe la nuit.



SCÈNE II.

GERMANICUS, AGRIPPINE.

GERMANICUS.

JE ne sçai de quel œil vous verrez un coupable,
Dont l'amour violent rend le crime excusable :
J'ai tantôt, je l'avoue, avec un peu d'aigreur,
D'un injuste reproche accablé votre cœur :
Vous en avez pleuré ; je l'ai vû : mais, Madame,
La douleur de vous perdre interdit bien une ame ;
Et dans un tel malheur un modeste courroux,
Auroit mal exprimé ce que je sens pour vous.
Quand on aime ardemment, & qu'on perd ce qu'on
aime,
On se fait un plaisir de se perdre soi-même ;
Et si par votre hymen on m'eût désespéré,
A de plus grands efforts je m'étois préparé.
Mais César que j'ai vû, loin de m'être contraire,
M'a reçu comme un fils attendu de son pere :
J'ai quitté son armée ; & ce crime est de ceux,
Dont en un Général l'exemple est dangereux.
Cependant sa tendresse excusant mon audace,

G iiij

Il ne m'en a parlé que pour me faire grace ;
 Et dans le Capitole il consent que demain ,
 Vous me combliez de gloire en me donnant la main.
 Que vois-je ? Me trompai-je ? Ou pleurez-vous en-
 core ,

Ma Princesse ?

A G R I P P I N E.

Seigneur , si je ne vous adore ,
 Si vous n'êtes vous seul l'objet de tout mon soin ,
 Me punissent les Dieux que j'en prends à témoin.
 Vous avez cru tantôt ma constance affoiblie :
 Cet outrage est cruel ; mais , Seigneur , je l'oublie :
 C'est un crime forcé dont mon cœur vous absout :
 L'amour qu'on désespère est capable de tout.
 O ciel ! qui tant de fois a pris soin de sa gloire ,
 Permits que ce Heros m'aime assez pour me croire :
 Sauve l'appui de Rome , & mets dans mes discours ,
 Un charme assez puissant pour conserver ses jours.
 Je vous aime , Seigneur , nul Romain ne l'ignore :
 Je l'ai dit en tous lieux , & veux le dire encore :
 César , Drusus , Livie & Pison sçavent tous ,
 Si j'ai d'ambition que celle d'être à vous.
 Mon cœur qui de vos vœux s'est attiré l'hommage ,
 Voudroit même pouvoir vous aimer d'avantage ;
 Et si quelque douleur rend mes sens agitez ,

C'est d'avoir moins d'amour que vous n'en méritez.
 Vous en allez douter : le malheur qui m'accable,
 M'ôte jusqu'au plaisir de me rendre croyable ;
 Et d'infidélité vous m'allez soupçonner,
 Quand je vous aurai dit qu'il faut m'abandonner.

GERMANICUS.

Moi, Madame ?

AGRIPPINE.

Seigneur, je souffre par avance,
 Tout ce qu'a de cruel cette fatale absence :
 Je prévois tous les maux qui me vont accabler ;
 Et je ne puis enfin les prévoir sans trembler.
 Ma fortune demain ne sera plus douteuse ;
 J'épouserai Drusus ; je serai malheureuse :
 Mais n'importe ; partez, pour ne plus me revoir :
 Laissez en me quittant l'amour au désespoir ;
 Je vous l'ordonne même avec un cœur tranquille.
 Il y va de vos jours, tout doit m'être facile ;
 Et pour tromper le sort qu'il vous faut redouter,
 Je n'examine point ce qui m'en doit coûter.

GERMANICUS.

Et qui peut mettre obstacle au succès de ma flamme ?
 Excepté vos rigueurs, qu'ai-je à craindre, Madame ?
 Que pourra de Drusus l'inutile courroux ?
 Les bontés de César me répondent de vous.

Vous le verrez demain , pour consacrer ma gloire ,
 D'un triomphe superbe honorer ma victoire ,
 Je m'y suis opposé , mais sans rien obtenir ;
 Et je viens de sa part vous en entretenir.
 Demain César & moi

A G R I P P I N E .

Point de demain , de grace.

D'un péril trop certain cette nuit vous menace ;
 Seigneur , il faut sur l'heure abandonner ce lieu.
 Dût m'en coûter la vie en vous disant adieu.
 Il m'est trop important que votre gloire éclate ,
 Pour voir d'un œil jaloux l'honneur dont on vous
 flatte :

Avoir mis sous le joug tant de fiers ennemis ,
 Les Ubiens défaits , les Bataves soumis ,
 Et les peuples fameux de ces plaines fécondes ,
 Que l'Elbe & le Danube arrosent de leurs ondes ;
 Les avoir tous , Seigneur , attaqués & vaincus ,
 C'est ce qu'on attendoit du grand Germanicus .
 Après de tels exploits le triomphe est bien juste ;
 Mais nous ne sommes plus sous le règne d'Auguste ;
 Satisfait des lauriers moissonnés par son bras ,
 Ceux qu'un autre cuëilloit ne le chagrinoient pas.
 Mais depuis que des Dieux il augmente le nombre ,
 Rome de sa splendeur ne conserve que l'ombre ;

Et sous un Empereur qui ternit son éclat ,
S'être acquis tant de gloire est un crime d'Etat.
Partez , vous dis-je.

G E R M A N I C U S.

Hé , quoi ! voulez-vous que je croye ,
Que l'espoir de me perdre est ce qui fait sa joye ?
Et que de mon retour il feint d'être charmé ,
Pour m'ôter tout sujet de paroître allarmé ?
Quoi qu'on vous en ait dit , jugez mieux de Tibère :
Adopté pour son fils il me tient lieu de pere :
Des volontés d'Auguste , il se fait une loi ;
Et Drusus pour sa gloire est moins son fils que moi.
De quelque œil qu'il le voye en cette conjoncture ,
Drusus n'est qu'un présent que lui fit la nature ;
Un fruit qu'il attendoit du conjugal lien ,
Et dont pour s'agrandir il ne pretendoit rien ;
Mais suivant ce qu'Auguste eut le soin de prescrire ,
Le don qu'il fit de moi fut suivi de l'Empire ;
Et pour tout dire enfin , l'univers est le prix
Des bontés qu'eut César de m'accepter pour fils.
Il est vrai que ce Prince , au moins en ma présence,
Entre Drusus & moi met de la difference :
De mes foibles exploits il parle avec chaleur ,
Approuve ma conduite , élève ma valeur ;
En un mot je crois être estimé de Tibere ,

Comme l'étoit d'Auguste Agrippa votre pere :

Il m'aime ; il m'en assure avec sincérité ;

Et je serois ingrat si j'en avois douté.

Plût au Ciel que vous-même eussiez vu ses caresses,

Et ce qu'un si grand Prince a montré de tendresses !

Vous en feriez touchée , & loin de le haïr

A G R I P P I N E.

Ah ! Seigneur , qu'un Heros est facile à trahir !

Et que lorsqu'on possède une vertu sublime ;

On se livre aisément aux embûches du crime !

En faveur de César foyez moins prévenu ,

Seigneur , depuis qu'il régne il vous est inconnu.

Je vous l'ai déjà dit ; Rome changea de face ,

Aussi-tôt que d'Auguste il occupa la place ,

Et que son artifice , après de vains refus ,

Hérita de son rang & non de ses vertus.

Ne vous proposez point l'exemple de ce pere ;

Auguste étoit son maître , & le vôtre est Tibere :

L'un , malgré les périls dont il fut menacé ,

N'a jamais fait de crime où l'on ne l'ait forcé ;

Et qu'on retranche un an de son illustre vie ,

J'abandonne le reste à la plus noire envie.

Tant que du monde entier il fut seul possesseur ,

Ses secrets ennemis admiroient sa douceur :

Et quand des plus méchans il résolut la perte ,

Loin d'affecter la fraude, il leur fit guerre ouverte.

L'autre, dont l'univers aujourd'hui prend la loi,
En montant sur le trône en a banni la foi :

A sa cour, où l'usage a permis les adresses,
On endort ce qu'on hait par de fausses caresses ;
A des maux que l'on cause on feint de prendre
part ;

Et ce que l'on veut perdre, on le perd avec art.
Seigneur, si vous m'aimez, faites-le moi paroître ;

Usez bien des momens dont vous êtes le maître ;
De vos fiers ennemis trompez l'indigne espoir ;
On en veut à vos jours ; la foudre est prête à
choir ;

A l'abri des lauriers laissez passer l'orage.

Il ne m'est pas permis d'en dire davantage :

Je vous en dis assez pour vous chasser d'ici.

Que perdez-vous en moi pour balancer ainsi,

Seigneur ?

GERMANICUS.

Ce que je perds ! L'ignorez-vous, Madame !

Si le fils de César vous arrache à ma flamme,

S'il faut qu'à cet affront le ciel m'ait réservé ;

Je perds ce que le monde a de plus achevé.

Je perds , si la fortune à ce point m'est cruelle ,
 Des plus hautes vertus le plus digne modèle ;
 Et pour dire encor plus , je perds , enfin , je
 perds ,

Ce que du sang d'Auguste il reste à l'univers.

Non , Madame ; mon cœur plein de votre
 mérite ,

Condamne votre amour s'il veut que je vous
 quitte :

Mon trépas est douteux , & ne le fera plus ,

Si je vous abandonne au pouvoir de Drusus.

Rome , quoi qu'on m'apprête , est mon plus sûr
 asyle ;

Tout autre en vous quittant me seroit inutile :

Mes jours , que vos bontés ont soin de ménager ,

Eloigné de vos yeux font-ils hors de danger ?

Mais c'est trop se livrer à de vaines allarmes :

Rassurez votre esprit , & retenez vos larmes.

Drusus , que mon bonheur a dû rendre jaloux ,

Cherche par cette ruse à m'éloigner de vous :

Je ne sçai que lui seul qui m'ose être contraire ;

Et pour craindre le fils , je suis trop cher au pere.

Mon cœur reconnoissant ne peut trop l'avouer ;

Des bontés de César j'ai lieu de me louer :

Il vous rend à mes feux , & je ne puis sans crime ,

Souppçonner d'artifice un cœur si magnanime.

A G R I P P I N E.

Seigneur , à quelle honte allez-vous m'exposer ?

Il va m'en couter un pour vous défabufer.

D'un ami généreux je vais trahir le zèle :

Pour vous prouver ma foi , je vais être infidelle.

Mais quel que soit le crime où je dois recourir ,

C'en seroit un plus grand de vous laisser périr.

Dissipez votre erreur , & connoissez Tibere.

Ce Maître si chéri qui vous tient lieu de pere ,

Qui semble à votre gloire appliquer tous ses soins ,

Et qui , s'il vous aimoit , vous caresseroit moins ;

Ce tyran ; car , Seigneur , quoiqu'il ait votre
estime ,

Pour ce Prince cruel ce titre est légitime.

Et s'il ne l'avoit pas , il faudroit lui donner ,

Puisqu'il veut cette nuit vous faire assassiner.

G E R M A N I C U S.

Me faire assassiner ! Lui, Madame ! On vous trompe.
Célar.

A G R I P P I N E.

Hé bien ! cruel , souffrez qu'il vous corrompe :
Où la mort vous attend précipitez vos pas :
Croyez qui vous veut perdre , & ne me croyez
pas.

Je me flatois pourtant de cette triste gloire ,
 Que loin d'avoir , Seigneur , tant de peine à me
 croire ,

Un Heros tel que vous , assuré de ma foi ,
 Ne balanceroit pas entre Tibere & moi.

Seigneur , quoique pour moi vous soyez tout de
 flamme ,

Souffrez que de Drusus je devienne la femme :
 Laissez-moi le punir d'avoir troublé vos feux.

Il me rend malheureuse , & fera malheureux.

Non que de ma vertu je ne sois assurée :

Mais ma vie & sa joye auront peu de durée ;

Et quoique je lui doive en qualité d'époux ,

Je mourrai de regret de n'être pas à vous.

Voilà de ma tendresse une preuve assez ample.

Pour signaler la vôtre imitez mon exemple :

D'un cœur né pour la gloire effacez tous mes traits,

Et ne m'accablez point d'inutiles regrets.

Après avoir aimé , devenir insensible ,

Si c'est pour un Heros un effort si pénible ;

Si vous en frémissez ; quel seroit votre effroi ,

Si vous aviez le cœur aussi tendre que moi ?

G E R M A N I C U S .

Et que m'importe , hélas ! quand tout me déses-
 pèrè ,

Qui m'arrache le jour de vous , ou de Tibere ?
Si j'échappe à sa haine , expirer de douleur ,
Vous perdre , enfin , Madame , est-ce un moindre malheur ?

Ne craignez pourtant rien de mon amour extrême :

L'ordre que je reçois m'est une loi suprême :
J'ai peur , si je restois plus long-temps en ces lieux ,

Que mon sort envers vous ne fût contagieux.

Pour ne pas à l'orage exposer votre tête ,

Je vais par mon exil écarter la tempête ;

Et laisser au rival que vous me préférez ,

Les appas dangereux que j'ai trop adorez.

Si vous m'aimez encor , j'en attens une preuve.

Vous avez assez mis ma constance à l'épreuve ,

Madame ; à ma douleur n'offrez aucun secours ;

Il suffit de mes maux pour terminer mes jours :

Ne pleurez point : mon cœur prêt à quitter vos charmes ,

Ne peut s'accoutumer à voir couler vos larmes ;

Je ne partirai point si vous en soupirez ;

Promettez-moi.

A G R I P P I N E.

Seigneur , vous me désesperez.

Dans l'état déplorable où mon ame est réduite ,
Je crains votre présence , & je crains votre fuite.
Cher Prince , que je perds , & que j'aime toujours ,

Pour la gloire de Rome ayez soin de vos jours :
Et quel que soit l'asyle où vous alliez vous rendre ,

Contraignez votre amour à venir me l'apprendre.
De peur d'être écouté ne m'opposez plus rien.

Je vous rends votre cœur , & vous laisse le mien :
Je ne puis vous l'ôter , quelque effort que je fasse.
Venez , qu'en vous quittant , Prince , je vous embrasse ;

Et que dans ce moment tous mes sens interdits.

Partez , je ne sçai plus , Seigneur , ce que je dis.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, FLAVIAN.

AGRIPPINE.

VIENT-elle ? l'as-tu vûë ? & puis-je me
promettre,

Qu'au généreux Pison elle ait rendu ma lettre ?
Si du trouble où je suis il peut être averti,
S'il peut. . . Germanicus ne sera point parti ;
Quoique d'une imposture il ne soit point capable,
Un peu de défiance eût été pardonnable.

Mon cœur en le quittant ne se possédoit pas.

Quelque Romain fidèle auroit suivi ses pas :

Dès hier j'aurois appris s'il s'éloigna de Rome,

Et ne douterois plus du sort d'un si grand hom-
me.

Juste ciel ! à sa perte aurois-tu consenti ?

Ton soin. . . Non, ce Heros, ne sera point parti.

Quand il me le promet , il me trompoit sans
doute ;

Je l'ai quitté , je sçai quels efforts il m'en coûte ;
Et s'il est vrai qu'il m'aime autant qu'il est aimé ,
Un départ si cruel l'auroit plus allarmé.

à Flavian.

Tu ne m'as point appris si tu voyois Flavie :
Pour hâter son retour que ne l'as-tu suivie ?
Je sçaurois maintenant ce que je veux sçavoir :
Je n'aurois plus de crainte , ou n'aurois plus d'e-
s-poir ;

Et tout autre destin me sembleroit moins rude ,
Que l'affreuse rigueur de mon incertitude.

De contenter mes vœux Flavie a peu de soin :
Pour tarder si long-temps Rome n'est pas si loin :
Elle n'ignore pas quelle nuit j'ai passée ;
Elle a sçû quels objets occupoient ma pensée.
J'ai cru voir sur un char Drusus victorieux :
Un spectre encor sanglant s'est offert à mes yeux :
» Si j'osai vous aimer , il m'en coûte la vie ,
Ma-t-il dit ; j'en ai fait confidence à Flavie ;
Et si Germanicus voyoit encor le jour ,
Elle seroit. . . Flavie est enfin de retour.



SCÈNE II.

AGRIPPINE, FLAVIE,
FLAVIAN.

AGRIPPINE.

HELAS ! Flavie , hélas ! que tu m'as mise en
peine ;

Des malheurs que je crains viens me rendre cer-
taine.

Di-moi ce qu'on a fait , & ce que l'on résout.

Pison vient-il ? Enfin , éclaircis-moi de tout.

Désespère mon cœur, qu'il le rend plus tranquille.

Parle.

FLAVIE.

J'ai fait à Rome un voyage inutile ,

Madame ; & tous mes soins ont été superflus.

On ne m'a rien appris du grand Germanicus.

Pour remplir mon devoir , & pour vous satis-
faire ,

Je n'ai rien oublié de ce que j'ai pû faire :

Mais que pouvoit mon zèle en cette occasion ?

Rome n'est que désordre & que confusion.

On y trouve par-tout des espions infâmes,
 Dont l'art abominable est de fonder les ames ;
 Et d'arracher des cœurs, par un subtil détour,
 Ce qu'on sent pour Tibere, ou de haine, ou d'a-
 mour.

Ces méchans en faveur, par de lâches maximes,
 D'un aussi méchant qu'eux applaudissent les cri-
 mes ;

Servent sa tyrannie, & croiroient aujourd'hui,
 Ne pas faire leur cour s'ils valaient mieux que
 lui.

Que vous dirai-je ? On tremble, & loin qu'on se
 hazarde

A vouloir.....

A GRIPPINE.

Parle-moi de ce qui me regarde.
 Parle-moi du Heros pour qui j'eus tant d'amour,
 Flavie ; & laisse-là l'Empereur & la Cour.
 Du secours de Pison que dois-je me promettre ?
 L'as-tu vû ? Viendra-t-il ? A-t-il reçû ma Lettre ?
 S'il sçavoit ma douleur il seroit arrivé.

FLAVIE.

Je l'ai cherché, Madame, & ne l'ai point trouvé.
 Je m'en suis informée avec un soin extrême ;
 J'ai vû tous ses amis, j'ai vû son pere même :

On ne sçait à la Cour ce qu'il est devenu.

On croyoit qu'en ce lieu vous l'auriez retenu.

Drusus en est lui-même en des peines cruelles.

Il ne peut, quoi qu'il fasse, en avoir de nouvelles.

Pour le pompeux hymen qu'on célèbre aujourd'hui ,

On m'a dit que ce Prince avoit besoin de lui.

En quelque lieu qu'il soit aucun n'en peut rien dire.

On ignore.....

A GRIPPINE.

Il suffit ; souffre que je respire.

Ce que je desirois , Flavie , est arrivé ;

Mes souhaits sont remplis : mon amant est sauvé.

Ciel , qui m'as écoutée , & qui loin de l'orage ,

As mis en sûreté ton plus parfait ouvrage ,

Aux dépens de ma vie acheve son bonheur .

Ainsi que de ses yeux bannis-moi de son cœur.

Helas ! si sa tendresse est égale à la mienne ,

Suivi de son amour , que crois-tu qu'il devienne ?

Par les maux que je sens je comprends ses douleurs.

Il en mourra. Qu'il vive , & qu'il s'engage ailleurs.

Que d'un plus digne objet son ame possédée ,

De mes foibles appas lui dérobe l'idée :

Voilà quels font mes vœux : & pour être exau-
cez ,

Dieux ! à qui je les fais , ils me coûtent assez.

Tout grand qu'est mon malheur , il n'est pas sans
remède ,

Flavie ; un peu de joye à ma douleur succède :

Tu n'as point vû Pison ; mon cœur est rassuré :

Avec Germanicus Pison s'est retiré.

Soit qu'il ait redouté la fureur de Tibere ,

Soit que son zèle ardent n'ait songé qu'à me
plaire ,

De ce Prince sans doute il a suivi les pas.

FLAVIE.

Je voudrois qu'il fût vrai , mais je ne le crois pas.

Si j'ose m'expliquer , mon erreur est extrême ,

Ou bien Germanicus n'est point parti lui-même.

Le soupçonner de fuir , c'étoit lui faire tort.

Madame , il vous adore , & ne craint point la
mort.

S'il vous eût obéie , il eût trahi sa flamme.

AGRIPPINE.

Ne me déguise rien. L'as-tu vû ?

FLAVIE.

Non , Madame ?

Mais

Mais Albin est à Rome , & je l'ai rencontré.
 Aussi-tôt qu'à mes yeux le hazard l'a montré ,
 De l'ordre que j'avois je me suis souvenue.
 Il s'en est peu fallu qu'il ne m'ait méconnue :
 A la fin l'ame émue , & le cœur interdit ,
 J'irai voir la Princesse . est tout ce qu'il m'a dit.
 J'ai vû dans ses regards un désordre funesté ;
 Et je doute. . . . Je crains de vous dire le reste.

A G R I P P I N E.

Parle , je te l'ordonne , ou cesse de me voir.
 Je crains plus de malheurs , que je n'en puis sçavoir.

Ne me dérobe pas la douceur de me plaindre.
 C'est croître ma douleur que la vouloir contraindre.

Finis l'incertitude où flottent mes esprits.
 Germanicus est mort ?

F L A V I E.

Je n'en ai rien appris ,
 Madame. Mais enfin s'il faut parler sans feindre ,
 Pour un Prince si cher vous avez lieu de craindre.
 On a fait en tumulte assembler le Senat :
 On parle sourdement de quelque assassinat.

A G R I P P I N E.

Ah , Dieux !

170 G E R M A N I C U S ,
F L A V I E .

On ne dit point , tant on craint sa colere ;
A quelle illustre vie en a voulu Tibere ;
Car à chaque forfait dont il s'ose flétrir ,
Ce que Rome a de grand est ce qu'il fait périr.
Jamais sous un tyran les coupables ne tremblent ;
Ils ne s'attaquent point à ceux qui les ressem-
blent ;

Mais près d'un Empereur sous le vice abbatu ,
C'est un crime à punir qu'avoir trop de vertu.
Si pour Germanicus Rome craint quelque chose ,
Ce qu'il a de mérite en est la seule cause.
Jusqu'ici cependant on ignore son sort.

A G R I P P I N E .

On l'ignore ! Di tout. Germanicus est mort.
C'est me nier en vain ce qu'il faut que je sça-
che :

Jamais de ses pareils le trepas ne se cache :
L'univers , dont leur bras fut toujours le soutien ,
Pour douter de leur sort les observe trop bien :
Par-tout où les conduit l'ardeur qui les seconde ,
Ils attachent sur eux les yeux de tout le monde ;
Et bientôt dans ce lieu le Senat désolé ,
M'apprendra par ses pleurs si l'on s'est immolé
Un Heros , qui naguere idolâtré dans Rome ,

Entre les Dieux & lui ne voyoit aucun homme.
Me l'apprendra ! que dis-je ? en doutai-je ? non ,
non ;

Les crimes de Tibere ont fait tout son renom.
Depuis qu'à ses desirs les destins sont propices ,
Il ne s'est signalé que par des injustices.
Le lâche aura dans l'ombre , au gré de ses sou-
haits ,

Par le plus noir de tous couronné ses forfaits.
Il aura. . . . Quel soupçon dans mon cœur vient
de naître ?

Seroit-il vrai , grands Dieux ! que Pison fût un
traître ?

Lui de qui tant de fois le zèle peu commun. . . .
Il m'aime , il l'a fait voir ; n'importe , c'en est un.
Pour venger son amour que sa rage surmonte ,
Il a fait ce grand crime & se cache de honte :
Aux fureurs d'un tyran son désespoir s'est joint.
Je ne m'étonne plus s'il ne se montre point :
Il me craint. Va , méchant , ta crainte est inutile :
A qui veut l'imiter César offre un asyle ;
Et tu peux hautement prétendre au Consulat,
Après l'heureux succès d'un si noir attentat.
Flavie , as-tu compris la grandeur de ma peine ?

Albin de votre sort va vous rendre certaine ;
Il vient.

SCENE III.

AGRIPPINE, ALBIN, FLAVIE,
FLAVIAN.

AGRIPPINE.

HE bien ! Albin, ce que j'aimois
est mort ?

Germanicus.....

ALBIN.

Pison a terminé son sort,
Madame.

AGRIPPINE.

Le perfide ! Et tu ne peux me dire
En quel endroit fatal l'assassin se retire ?
J'irois malgré César qui se fait son appui,
Exprimer dans son sang l'horreur que j'ai pour lui.
Après tous ses exploits quel opprobre pour Ro-
me,
De voir sous de tels coups expirer un tel homme !

Ce trépas vû des Dieux ayant dû les toucher,
 Que ne le vengent-ils, s'ils n'ont pû l'empêcher ?
 Albin pour m'accabler satisfais mon envie ;
 Comment Germanicus a-t-il perdu la vie ?
 Le perfide Pison osa-t-il l'attaquer ?
 De peur de m'attendrir tu n'oses t'expliquer.
 Parle ; je sçai sa mort, je puis sçavoir le reste.

A L B I N.

Me préservent les Dieux d'un emploi si funeste !
 Donnez moins de créance à des rapports confus.
 Germanicus respire, & Pison ne vit plus.

A G R I P P I N E.

Et Pison ne vit plus !

A L B I N.

Non, Madame.

A G R I P P I N E.

Qu'entens-je ?

A L B I N.

Germanicus le pleure, & peut-être le venge.
 Pison en le servant a fini son destin.
 Je ne puis sans frémir en nommer l'assassin.
 Pour jeter dans votre ame une horreur légitime,
 Je vais vous étaler la noirceur de son crime ;
 Et de Pison mourant vous tracer un portrait,
 Qui vous fasse oublier l'affront qu'il vous a fait.

Quoique Germanicus crût sa mort assurée,
 Et qu'en le caressant l'Empereur l'eût jurée,
 Ne pouvant l'éviter s'il quittoit vos appas,
 Il la voyoit venir, & ne la fuyoit pas.
 Si de quelque douleur son ame étoit frappée,
 C'étoit du seul regret de vous avoir trompée;
 Et de s'être attiré de si tendres adieux,
 Sans avoir eu dessein d'abandonner ces lieux.
 Mais ce Prince, sensible à vos justes allarmes,
 Vouloit en vous trompant vous épargner des lar-
 mes;

Et par le feint départ que son cœur projettoit,
 Calmer l'inquiétude où son sort vous jettoit.
 En sortant d'avec vous il fut revoir Tibere;
 Qui profanant toujours le sacré nom de pere,
 D'abord qu'il l'apperçoit lui présente la main:
 Et pour hâter l'effet de son lâche dessein,
 Dans un appartement où la richesse abonde,
 Marqué dans le Palais pour l'heritier du monde,
 Le conduit avec pompe, & veut que son aspect,
 Aux premiers de sa cour imprime du respect.
 Il le quitte: & soudain à force d'artifices,
 Contre un fils si fameux anime ses complices.
 De crainte d'éclairer le plus noir des forfaits,
 On diroit que le jour disparoit tout exprès:

Il fait place à la nuit , qu'une main criminelle ,
 Au premier des humains alloit rendre éternelle ,
 Si Pison , toujours prêt à faire son devoir ,
 De la part de Drusus ne l'étoit venu voir ;
 Pour lui dire en secret que César par envie ,
 Armoit des assassins pour attaquer sa vie :
 Et pour tout rendre aisé dans l'horreur de la
 nuit ,

Qu'il devoit le mander sans escorte & sans bruit.
 De peur d'être accusé d'avoir trahi Tibere ,
 Il se retire ensuite , & défend qu'on l'éclaire.
 A peine est-il parti qu'un grand bruit nous sur-
 prend :

Sans en être effrayé Germanicus l'entend :
 Sensible à ma priere , avant que de paroître ,
 Il me permet de voir quel sujet le fait naître ;
 Et Pison , dont le sang crioit vengeance aux
 Dieux ,
 Est le premier objet qui m'a frappé les yeux.

A G R I P P I N E.

Que je le plains , Albin , & que son sort me
 touche !

A L B I N.

Je me suis à l'instant approché de sa bouche.
 Son cœur prêt d'expirer luttoit contre la mort :

Cependant à ma voix il m'a connu d'abord.
 Si pour Germanicus ta passion est forte,
 De son appartement empêche qu'il ne sorte,
 M'a-t-il dit. C'est à lui qu'en vouloit l'assassin,
 Qui par un crime horrible a fini mon destin.
 De la main de mon frere... A ce mot il soupire ;
 Et durant quelque temps demeure sans rien dire.
 A la fin, quoique foible, il élève sa voix ;
 Et faisant un effort pour la dernière fois :
 Mon frere, poursuit-il, à la gloire insensible,
 A pour Germanicus une haine invincible :
 Et m'ayant vû sortir de son appartement,
 Après m'avoir dans l'ombre atteint mortelle-
 ment,
 Reconnois, m'a-t-il dit, la main qui t'assassine :
 C'est celle de Pison, du mari de Plancine ;
 Et si dans ce moment je ne t'eusse attaqué,
 Mon frere te cherchoit qui ne t'eût pas manqué.
 De César qui te hait devenu le complice,
 Je lui fais avec joye un si grand sacrifice.
 Meurs. A ces mots le lâche, assisté de Rufus,
 Croyant au lieu de moi perdre Germanicus,
 Me relève de terre ; & de l'indigne épée,
 Que d'un sang plus illustre il vouloit voir trem-
 pée,

Résolu d'assouvir sa coupable fureur ,
Me perce en tant d'endroits , sans toucher à mon
cœur ,

Qu'il semble que le sort en souffrant ma ruine ,
Ait voulu respecter l'image d'Agrippine ;
Et me donner le temps d'implorer sa bonté ,
Pour avoir le pardon de ma témérité.

Apprens lui , cher Albin , qu'il m'eût été facile ,
De prolonger le cours d'une vie inutile ,
Et de me garantir d'un si funeste sort ;
Si l'aveu de mes feux n'eût mérité la mort.
De ses justes mépris me voyant la victime ,
Un trépas immortel éternisoit mon crime :
Ne pouvant de ma flamme interrompre le cours ,
Je mourois à toute heure , & l'adorois toujours.
Puisqu'à Germanicus j'ai conservé la vie ,
D'un bonheur assez grand ma disgrâce est suivie :
Ils sont nés l'un pour l'autre , & mes sinceres
vœux.....

Adieu. Le juste ciel puisse les rendre heureux !
Ce souhait achevé d'un soupir tout de flamme ,
Il prépare avec joye un passage à son ame ;
Et sûr qu'en vous servant il va perdre le jour ,
Prend les traits de la mort pour les traits de l'a-
mour.

Cher Pison, qui m'aimois d'une amitié si pure,
Pardonne à mon orgueil ce qu'il t'a fait d'injure ;
Et pour prix de tes soins dignes d'un autre sort,
Daigne accepter les pleurs que je donne à ta
mort.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, GERMANICUS,
DRUSUS, LIVIE, ALBIN,
FLAVIAN, FLAVIE.

AGRIPPINE.

OU venez-vous, Seigneur, & quelle est vo-
tre envie ?

L'infortuné Pison vient de perdre la vie :
Des desseins de César sa mort vous éclairet.
Fuyez, Seigneur.

GERMANICUS.

Albin m'en a fait le récit,
Madame ; & le Senat par un ordre équitable,
Pour venger ce trépas fait chercher le coupable.

César qui de ce crime a lieu d'être surpris....

A G R I P P I N E.

César , Seigneur ? Albin vous a-t-il tout appris ?
 Vous a-t-il dit ? ... César est surpris de ce crime !
 Que je vous plains , Seigneur , d'être si magna-
 nime !

Tout ce que dit César vous doit être suspect.

à Drusus.

Prince , il est votre Pere ; & je perds le respect ;
 Mais de sa cruauté vous avez connoissance.

D R U S U S.

Epargnez-le , Madame , au moins en ma présence ;
 Et si quelque forfait vous le rend odieux ,
 Souffrez que mon devoir en détourne mes yeux.
 L'assassin de Pison , puisqu'il s'est fait connoître ,
 A l'aspect des tourmens se dédira peut-être :
 Suspendez jusques-là votre ressentiment ;
 Et des mains de César recevez votre amant.
 Pour nous faire paroître une bonté de pere ,
 Il me rend ma Princesse , & vous donne à mon
 frere :

Pour vous en assurer il nous envoie ici.

A G R I P P I N E.

Il nous veut perdre tous , puisqu'il en use ainsi.

H vj

Je le connois , Seigneur ; ses bontés sont à craindre.

L I V I E.

Ne craignez rien ; César s'est expliqué sans feindre.

Nous sortons du Palais , où le peuple irrité
Redemandoit mon frere , & s'étoit révolté :

Il alloit s'échaper à quelque violence ,

S'il ne l'eût apaisé par sa seule présence.

César , qui de ce trouble a craint l'événement ,

S'est résolu sans peine à ce grand changement :

Et ce qu'a fait Drusus en faveur de mon frere ,

A réparé sa faute , & calmé ma colere.

GERMANICUS à *Agrippine*.

Je n'ai plus , ma Princesse , à combattre que vous.

César s'est déclaré ; j'ai vaincu son courroux :

Vous seule à mon bonheur pouvez être contraire ;

Vous seule.....

A G R I P P I N E.

Non , Seigneur , j'ai le cœur trop sincere :

Je vous aime : ce mot vous répond de ma foi ;

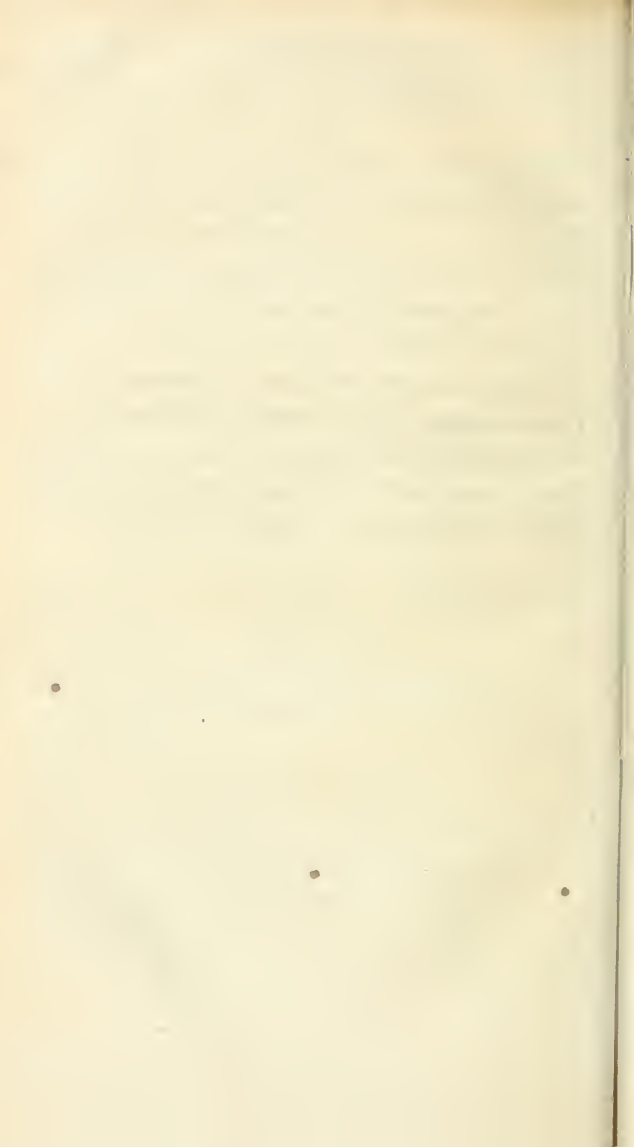
Et je me dois à vous si l'on me rend à moi.

Mais l'Empereur.....

Madame, il est au Capitole;

C'est dans ce lieu si saint qu'il veut tenir parole:
Le Senat l'accompagne; & voici le grand jour,
Qu'avec impatience attendoit notre amour.
Puisqu'à nous rendre heureux la fortune conspire,
Ne donnons pas au fort le temps de la dédire:
Allons au Capitole où César nous attend;
Et craignons les retours de son esprit flottant.
Vous cependant, Albin, qui m'êtes si fidèle,
Au pere de Pison allez offrir mon zèle;
Parlez-lui de son fils, & faites un effort,
Pour marquer la douleur que me cause sa mort.

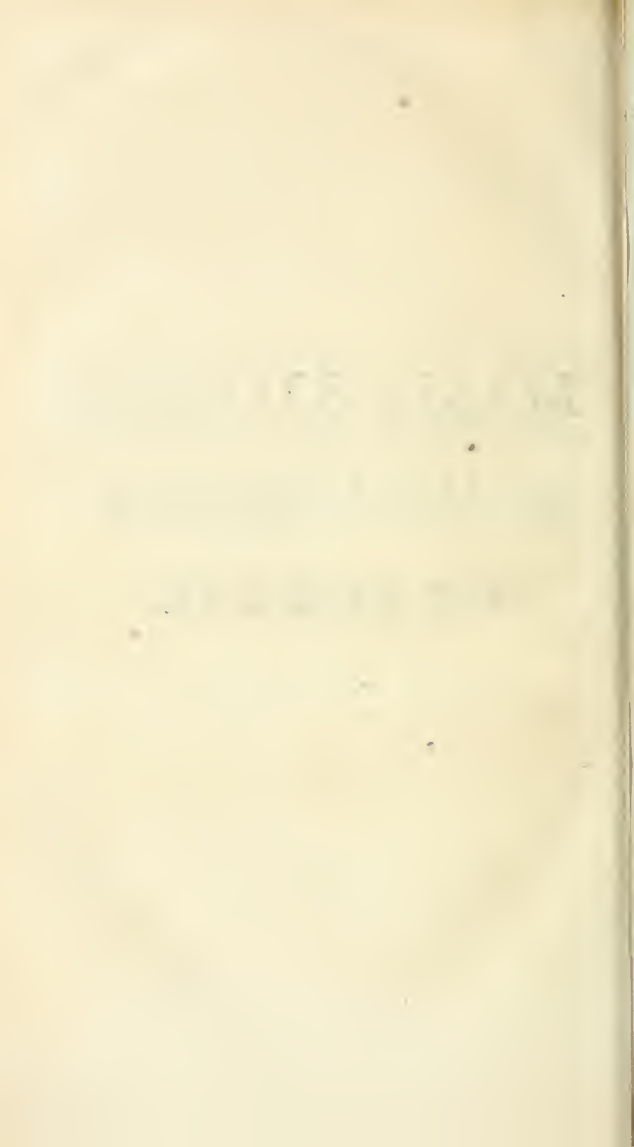
F I N.



MARIE STUARD,

REINE D'ECOSSE.

TRAGÉDIE.





A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE S^T AIGNAN,

PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roy, Premier
Gentilhomme de sa Chambre, Gouver-
neur & Lieutenant Général pour Sa
Majesté de la Ville, Citadelle & Pro-
vince du Haye.

MONSEIGNEUR,

*Je ne sçai point imiter ces Ecri-
vains, qui par d'ingenieux menson-*

ges accablent de louanges des personnes qui ne les méritent pas. Je ne dirai rien ici à votre gloire, que ce que la vérité a pris soin de m'en apprendre : mais les vertus qu'on ne peut vous contester vaudront bien aux yeux éclairés celles qu'on invente pour les autres. Se fasse qui voudra des Heros de ces favoris de la fortune, qui élevés par son caprice ne manquent jamais de tomber par ses révolutions. Je sçai **MONSEIGNEUR**, ce que vous êtes par le sang dont vous sortez : comme il en est peu de plus illustre, il en est peu aussi qui soit dans une plus grande élévation ; mais dans quelque rang que vous soyez, vous n'en êtes point redevable à la fortune ; & s'il n'étoit attaché à votre naissance, l'équité en auroit fait le prix de votre mérite. La distinction dont vous honore un Monarque, qui par ses vertus se fait distinguer de tous les autres Rois de la terre, dit bien mieux que je ne le pourrois faire quelles qualités vous devez

avoir pour la mériter : il y a peu de personnes à sa Cour pour qui son estime se soit plus hautement déclarée ; & si elle peut s'acquérir par le zèle le plus pur, & par la fidélité la plus inviolable, il n'y en a point dans tous ses Etats à qui elle soit mieux due qu'à Vous. Toujours infatigable pour le service de sa Majesté, votre vigilance vous fait trouver par-tout, & ne rencontre aucun obstacle qu'elle n'applanisse. Faut-il faire succéder les vertueux plaisirs à ses occupations héroïques, votre esprit, dont les lumières sont si étendues, ajoute des beautés à ce que font de plus achevé les plus sçavans Maîtres. Faut-il travailler pour sa gloire, votre valeur ne peut souffrir que vous vous reposiez sur les lauriers que vous avez cueillis, tant que vous trouvez à en cueillir de nouveaux ; & jamais homme n'a mieux justifié que vous que le grand génie & le grand courage ne sont pas incompatibles. Que la médisance & l'envie exami-

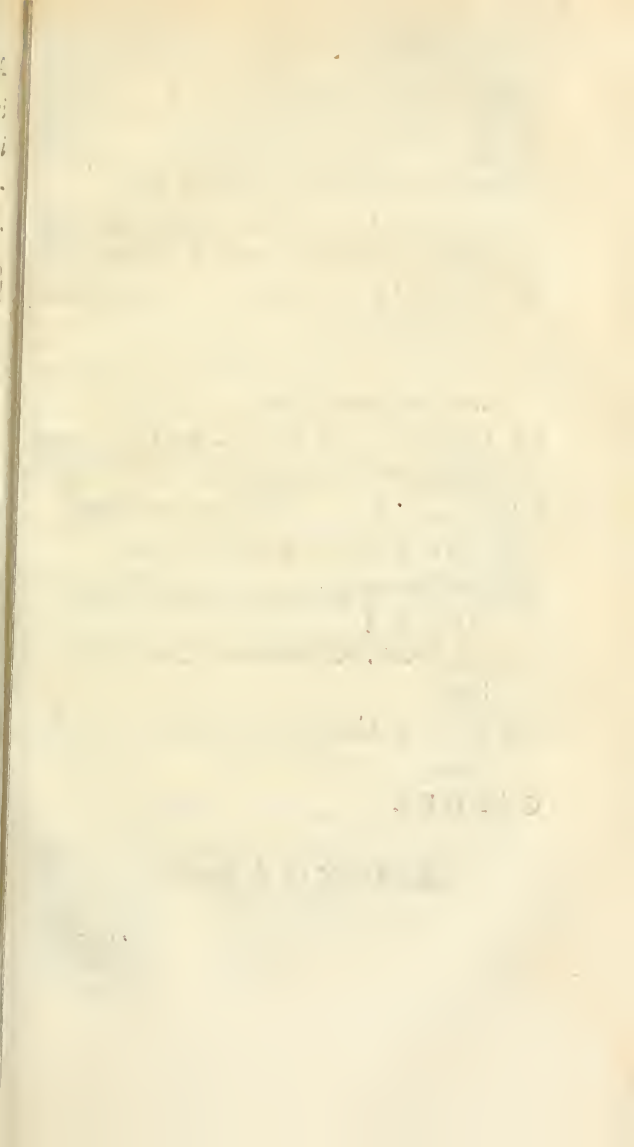
nent avec tant de sévérité qu'il leur plaira ce que je prends la liberté de dire de Vous, & qu'elles m'accusent de flatterie si elles l'osent. A quelque insolence que leur inclination les porte, il est des vérités qu'elles sont contraintes de respecter; & votre nom prononcé doit suffire pour leur imposer silence. C'est en vain, MONSEIGNEUR, qu'elles se sont déchaînées avec tant d'impetuosité contre la Tragédie que je vous présente: les témoignages que vous avez eu la bonté de rendre en sa faveur, lui ont acquis une réputation à l'épreuve de leurs traits les plus empoisonnés; & s'il m'est permis de rappeler le plaisir le plus sensible que j'aye eu de ma vie, les larmes que vous ne pûtes vous empêcher de répandre à la première lecture que j'en fis, m'étoient d'illustres garans du succès qu'elle devoit avoir à la seconde. J'aurois assez de modestie pour ne pas vous faire ressouvenir que vous fûtes témoin des applaudisse-

mens que je reçus , si le respect & la reconnoissance ne m'obligeoient à défendre les suffrages de tant de personnes de la plus haute qualité , & du plus sublime mérite , qui ayant écouté mon ouvrage sans prévention , en dirent leur sentiment sans injustice. Il est vrai , MONSEIGNEUR , que ce n'est pas d'aujourd'hui que les plus honnêtes gens de l'Europe se sont déclarés pour Marie Stuard contre l'oppression & la calomnie : ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle a été persecutée par l'erreur & par l'ignorance : son sort est d'être éternellement condamnée par des Juges corrompus , & de conserver éternellement sa gloire malgré les efforts qu'on a toujours faits pour la détruire. Après tous les avantages que vous lui avez procurés , la générosité qui vous est si naturelle vous sollicite à lui donner un asyle , plus sacré & plus inviolable que celui qu'elle reçut autrefois d'une tête couronnée. L'Histoire remarque que la

Reine Elizabeth en lui envoyant offrir une retraite dans ses Etats , lui fit présenter un cœur de diamans , qui fut moins une marque de son amitié qu'un présage de la dureté du sien. Ce n'est point , MONSEIGNEUR , un cœur de diamant que Marie Stuard vous demande : c'est ce cœur sensible , ce cœur bienfaisant , ce cœur qui en captive tant d'autres par sa bonté , qu'elle veut s'efforcer de mériter par un respect aussi profond que celui avec lequel je suis ,

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble , &
obéissant serviteur ,
BOURSAULT.





A C T E U R S.

MARIE STUARD , Reine d'Ecoffe.

ELISABETH , Reine d'Angleterre fille
de Henry VIII. & d'Anne de Boulen.

LE DUC DE NORFOLC , autrefois fa-
vori d'Elifabeth.

LE COMTE DE MORRAY , frere na-
turel de Marie Stuard.

LE COMTE DE NEUCASTEL , ami
du Comte de Morray.

LANCASTRE , Confidente d'Elifabeth.

MELVIN , Ecuyer de Marie Stuard.

KENEDE , }
ALBIONE , } Suivantes de Marie Stuard.

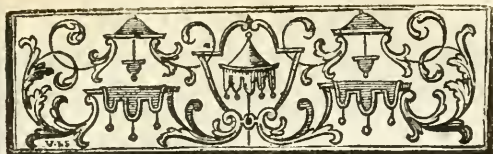
KILLEGRE , Capitaine des Gardes d'Elifa-
beth.

EURIC , Lieutenant des Gardes d'Elifa-
beth.

GARDES.

La Scène est à Londres.

MARIE



MARIE STUARD,

REINE D'ECOSSE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE NEUCASTEL;
EURIC.

LE COMTE DE NEUCASTEL.



EURIC , dans ce Palais ne m'ac-
compagnez pas.

Un ordre exprès du Duc conduit ici
mes pas.

194 MARIE STUARD ,
Son cœur brûle en secret d'une nouvelle flamme ;
Ou quelque grand dessein doit rouler dans son
 ame.

Pour me le confier il m'a mandé trois fois :
Mais toujours quelque obstacle a retenu sa voix.
Quoique l'ambition ou l'amour entreprenne ,
Ce secret de son cœur n'échape qu'avec peine.
Il me rappelle encor avec empressement ;
Et je veux profiter de cet heureux moment.
S'il me parle en ce lieu , quoiqu'il puisse m'ap-
 prendre ,

Le Comte de Morray peut aisément l'entendre :
Dans l'endroit concerté j'ai déjà pris le soin ,
De conduire moi-même un fidèle témoin.
Pour le bien de l'Etat le Comte y devrait être.

 E U R I C .

Seigneur , en ce moment il nous entend peut-
 être.

Je viens vous répéter les sermens qu'il a faits ,
De porter votre sort plus loin que vos souhaits.
Si jusqu'à son hymen Elifabeth l'éleve ,
Si par la mort du Duc cette action s'acheve ,
Sans cesse de son trône infatigable appui ,
Vous douterez qui régne ou de vous ou de lui.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je me fie à sa foi. Qu'il se fie à mon zèle.
 Vaincu par ses raisons je lui serai fidèle.
 Un serment solennel après de grands combats,
 Vient de m'associer à tous ses attentats.
 Je vous l'ai déjà dit ; c'est avec violence
 Que j'embrasse le crime & quitte l'innocence :
 Mais en vain ma vertu révolte ma raison ;
 Les remords désormais ne sont plus de saison.
 Le Duc dont la conduite est suspecte à la Reine ,
 Se creuse un précipice où j'ai peur qu'il m'en-
 traîne :
 Quoique de ma fortune il ait été l'appui ,
 J'aime mieux l'y pousser qu'y tomber avec lui.
 Pour essai d'injustice , insensible à la gloire ,
 Déjà de cent bienfaits j'ai perdu la mémoire ;
 Et lorsqu'on est ingrat , ne sçavez-vous pas bien ,
 Que les autres forfaits ne coûtent presque rien ?
 Quelqu'un vient : C'est le Duc. Soit qu'il aime
 ou conspire ,
 Allez prêter l'oreille à ce qu'il va me dire.



SCENE II.

LE DUC DE NORFOLC, LE
COMTE DE NEUCASTEL.

LE DUC DE NORFOLC.

COMTE.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur ?

LE DUC DE NORFOLC.

De grace , employez tous vos soins ,
A voir si dans ce lieu nous sommes sans témoins.
Häi d'Elisabeth , je ne fais point de doute ,
Que je ne sois perdu si quelqu'un nous écoute.
Déja depuis long-temps ce Palais malheureux ,
Pour les gens de ma sorte est un lieu dangereux.
Il faut près de la Reine être flatteur & traître :
Jusqu'ici tout mon crime est de n'avoir pü l'être ;
Mais puisque de mon zèle on s'ose défier ,
Il faut l'être une fois pour me justifier.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur , nous sommes seuls. Tout paroît favo-
rable.....

L E D U C D E N O R F O L C.

D'un effort généreux vous sentez-vous capable ?
Avant que de répondre interrogez-vous bien,
Et si vous hésitez ne me promettez rien.

Pour peu que la fortune à mes vœux soit con-
traire ,

Vos jours sont en danger , je ne puis vous le
taire :

Et pour tout privilège, en un degré si haut ,

Je vous traîne avec moi sur un même échafaut.

Un cœur tel que le mien n'a point l'art de sur-
prendre.

L E C O M T E D E N E U C A S T E L.

Seigneur , me voilà prêt. Que faut-il entrepren-
dre ?

Quel que soit le péril où je dois m'exposer ,

Mon zèle & vos bienfaits me le font mépriser ,

Que le sort à son gré vous flate ou vous outrage ,

Je n'oublierai jamais que je suis votre ouvrage ;

Et que par vos bontés je me vois dans un rang ,

Digne d'un plus grand homme , & d'un plus
noble sang.

Je n'examine point quelle main vous opprime :

Pour défendre vos droits je crois tout légitime :

Rien ne m'est plus sacré que ce que je vous doi ;

Et la reconnoissance est ma premiere loi.

Ainsi que vos bontés mon zèle est sans limites.

LE DUC DE NORFOLC.

Puis-je me reposer sur ce que vous me dites ?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oui , Seigneur ; Et bientôt par mes soins empressez,

Vous connoîtrez vous-même à quel point.....

LE DUC DE NORFOLC.

C'est assez.

Comte de Neucastel , je vous ouvre mon ame.

Je suis las d'obéir aux ordres d'une femme.

Depuis qu'E'lisabeth régne sur les Anglois ,

L'injustice triomphe , & fait taire les Loix.

Pembroc , qui le premier la fit proclamer Reine ,

Ne fut pas à couvert de son injuste haine :

Dès qu'il l'eut affermie en cet auguste rang ,

Pour le prix de son zèle elle eut soif de son sang ;

Et d'un si ferme appui priva son diadème ,

Si-tôt que sur sa tête il l'eut posé lui-même.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur , des maux passés perdons le souvenir ;

Il en est de présens , & qu'il faut prévenir.

Depuis combien de temps une Reine innocente ,

Dans les fers , dans l'opprobre est-elle gémissante ?

Verrons-nous sans horreur un ouvrage si beau,
 Achever ses destins par la main d'un Bourreau ?
 La fiere Elisabeth, Princesse illegitime,
 Qui n'eut point vû le jour sans le secours d'un
 crime ,

Peut-elle assujettir la Majesté des Rois ,
 A l'indigne rigueur de ses injustes loix ?
 Que dira l'avenir d'une audace si grande ?
 Donnons à la vertu l'appui qu'elle demande ;
 Des maux dont on l'accable interrompons le
 cours.

C'est de notre valeur qu'elle attend du secours.

LE DUC DE NORFOLC.

J'aurois moins tardé , Comte, à lui montrer mon
 zèle ,

Si j'avois cru trouver un ami si fidèle :
 Mais dans une occurrence où tout doit m'effrayer ,
 A quel homme à la Cour pouvois-je me fier ?
 Pour m'y rendre coupable on met tout en usage :
 Il n'est point là d'ami qui n'ait plus d'un visage :
 Tel qui m'offroit son sang me refuse son bras ;
 Et mes plus grands bienfaits n'ont fait que des in-
 grats.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Suivons les mouvemens que le ciel nous inspire.

D'une Reine odieuse il veut finir l'empire.
 Injuste aux étrangers, cruelle à ses sujets,
 Elle est d'intelligence à remplir nos projets:
 Et pour nous dérober au joug qui nous opprime,
 S'il faut que malgré nous il nous échape un cri-
 me,

De quoi que notre esprit puisse être combattu,
 C'est un crime forcé qu'approuve la vertu.
 S'il vous manque, Seigneur, un bras pour le
 commettre,

Pour le bien de l'Etat je puis tout me permettre:
 Ne laissez point languir mon zèle impatient.
 L'esprit d'Elisabeth inquiet, défiant,
 Tend des pièges secrets que jamais on n'évite,
 A moins qu'on n'entreprenne aussi-tôt qu'on mé-
 dite.

En de plus dignes mains transmettons son pou-
 voir,

Avant qu'elle ait le temps de s'en appercevoir.
 Enfin prescrivez-moi ce qu'il faut que je fasse.

LE DUC DE NORFOLC.

Non, non, je ne veux point mériter ma dis-
 grace.

Les plus heureux forfaits ne sçauroient me ten-
 ter.

Si de votre secours j'ose ici me flater ,
Dans l'auguste Stuard j'aime la vertu même ,
Et tout semble d'accord pour perdre ce que j'aime.
Son frere (si ce nom lui doit être permis)
Est le plus dangereux de tous ses ennemis,
Pour ne pas offenser la beauté que j'adore ,
Mon cœur n'exhale point le feu qui le dévore :
Quoiqu'il porte en tous lieux les traits qui l'ont
frapé ,
Jamais de mon amour rien ne m'est échapé :
Entre une Reine & moi le ciel met tant d'espace ,
Que je n'ose à ses yeux étaler mon audace ;
Et n'étoit le secours que j'attens de vos soins ,
Jamais un feu si pur n'auroit eu de témoins.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Vous ne pouviez, Seigneur, dans un sein plus
fidèle ,
Déposer le secret d'une flamme si belle.
Tout mon sang répandu pour vous prouver ma
foi ,
Ne m'acquitteroit pas de ce que je vous doi.
Offrez-moi le moyen de vous faire paroître.....

LE DUC DE NORFOLC.

Gouverneur des Cinq-Ports , vous en êtes le
maître.

202 MARIE STUARD,
LE COMTE DE NEUCASTEL.

Oui , Seigneur , je le suis : Et c'est par votre
choix.

Que puis-je ? Commandez. Et quoique je hazar-
de. . . .

LE DUC DE NORFOLC.

De l'illustre Stuard j'ai corrompu la garde.
Et sûr du prompt secours que vous m'avez offert ,
J'attens que pour sa fuite un Port me soit ouvert.
Ma vie est enchaînée à cette confiance :
Mais avec tant de zèle & de reconnoissance ,
Avec tant de bonté , tant d'ardeur , tant de foi ,
Mes déplorables jours vous sont plus cher qu'à
moi.

Je ne les risque point quand je vous les confie.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je ne puis condamner une si noble envie :
Mais de ce grand dessein l'événement douteux ,
Expose votre tête au sort le plus honteux.
Souvent de tels projets ont des suites cruelles ;
Des soldats corrompus sont rarement fidèles ;
Et vous n'ignorez pas , Seigneur , que sur ce
point

La Reine est inflexible , & ne pardonne point
A la Cour , où la foi n'ose presque paroître ,

L'espoir de s'agrandir fait aisément un traître.

Si vous êtes surpris , vous vous perdez.

LE DUC DE NORFOLC.

Helas !

Tout est perdu pour moi si je ne me perds pas.

Des Juges dévoués , sans honneur , sans naissance ,

D'une Reine adorable ont proscrit l'innocence :

L'injuste Elisabeth , maitresse de son sort ,

Dans ses cruelles mains tient l'arrêt de sa mort.

Dès demain le clarté lui peut être ravie :

Le temps presse. Un moment décide de sa vie.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur , à ces raisons je n'ose m'opposer :

La grandeur du péril les doit autoriser.

Pour dérober sa vie au sort qui la menace ,

Dites-moi quel effort vous voulez que je fasse.

Encore un coup , Seigneur , je suis prêt.

LE DUC DE NORFOLC.

Qu'il m'est doux.

D'avoir dans mon malheur un ami tel que vous !

Comte , puisque pour moi votre ardeur est si grande ,

L'effort dont j'ai besoin , & que je vous demande ,

C'est d'aider à mon zèle à mettre en liberté ,

La plus haute vertu qui jamais ait été :

C'est d'aider à mon zèle à sauver une Reine,

Qui par les droits du sang est votre Souveraine.

Celle qui sur son trône ose imposer des loix,

A la force pour titre, & ses crimes pour droits.

Si je fors d'Angleterre, & qu'on vous y retienne,

Je sçai que votre tête y répond de la mienne ;

Mais sous un ciel plus doux accompagnez nos-
pas :

Suivez notre fortune en de meilleurs climats :

Vous ne laissez ici ni Maitresse ni Femme ;

Et si l'ambition est sensible à votre ame,

Quel rang n'aurez-vous point dans la paisible
Cour,

De l'adorable objet qui vous devra le jour ?

A la sombre clarté qui tombe des étoiles,

De ce Port cette nuit doivent fortir vingt voiles ;

Et sans doute le ciel nous offre ce secours,

Pour mettre en sûreté de si précieux jours.

Pendant l'obscurité, le calme & le silence,

Du Comte de Morray trompons la vigilance :

Pour être de l'Écosse injuste possesseur,

A son ambition il immole sa sœur.

Le criminel amour dont il a reçu l'être,

Le condamne.....

TRAGÉDIE. 205
LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, je crois le voir paroître :
Laissez-moi de son cœur pénétrer les secrets.
Pour remplir vos desirs je vous suivrai de près.

SCÈNE III.

LE COMTE DE MORRAY, LE
COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

HE bien ! Seigneur.....

LE COMTE DE MORRAY.

Souffrez que mon cœur se déploie ,
Et que j'étale ici la grandeur de ma joye.
Rien ne s'oppose plus au succès de mes feux :
Mon plus grand ennemi met le comble à mes
vœux.

A l'hymen où j'aspire une voye est ouverte :
Et mon rival lui-même aide à hâter sa perte.
Un sincere témoin de tout ce qu'il a dit ,
En va faire à la Reine un fidèle récit.
Nous triomphons.

Seigneur, j'ai toujours même zèle :
 Mais prêtez de la force à mon cœur qui chancelle ,
 Et puisque le silence est encore à mon choix ,
 Laissez-moi vous parler pour la dernière fois.
 J'entreprends une route où j'ai peu d'habitude :
 J'y marcherai , Seigneur , avec incertitude.
 Au milieu du chemin que vous m'avez tracé ,
 Je puis me repentir de l'avoir commencé.
 Quand je songe à l'horreur qui suit le nom de
 traître ,
 Des retours de vertu me font craindre de l'être.
 Quoique par vos conseils vous m'ayez inspiré ,
 J'ai peur d'avoir promis plus que je ne ferai.
 Mon ame chancelante , incertaine , confuse ,
 Tantôt s'offre à la honte , & tantôt s'y refuse ;
 Et je vois trop de risque à vous y confier ,
 Si je n'ai votre appui pour me fortifier.
 Avez-vous vers le crime un penchant si rapide ,
 Que rien ne vous arrête ou ne vous intimide ?
 Votre sœur immolée , il ne fera plus temps
 D'honorer sa vertu de regrets impuissans.
 Quoique de sa rigueur Elisabeth l'accable ,
 Nous sçavons vous & moi qu'elle n'est point cou-
 pable ;

Et si quelque tendresse excitoit vos remords ,
 Jugez en quel péril je me verrois alors.
 Il faudroit que mon sang.

LE COMTE DE MORRAY.

Moi, des remords ! moi, Comte !
 D'un soupçon qui m'outrage épargnez-moi la
 . honte.

Quelle peur vous allarme ? Et par quel sort fatal
 Ai-je pû mériter qu'on me traite si mal ?
 Depuis qu'à mes desseins j'ai vû le crime utile ,
 J'ai secoué le joug de la vertu stérile.
 Pour acquérir un trône il n'est point de forfaits ,
 Qui ne changent de nom quand ils ont du succès.
 Tant qu'un lâche devoir a réglé ma conduite ,
 En quel rang ma fortune a-t-elle été réduite ?
 Et lorsque sans effroi je me suis écarté ,
 A quel degré d'honneur suis-je d'abord monté ?
 Pour m'exclure à jamais de la Toute-puissance ,
 Ma sœur m'oppose en vain les droits de sa naissance.

L'Angleterre exceptée , en tous les autres lieux ,
 Le règne d'une femme est un règne odieux :
 La plus ferme couronne un moment sur sa tête ,
 Dans l'Etat le plus calme excite une tempête :

Un sceptre ne sied bien que dans la main des
Rois ;

Et le trône chancelle à moins qu'il n'ait son poids.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur, d'elle & de vous la naissance inégale,
Décide en sa faveur de la grandeur royale :

Et si j'ose, entre nous, vous le dire tout bas,

La vôtre a des défauts que la sienne n'a pas.

LE COMTE DE MORRAY.

Et quels défauts ? Allez, ce n'est qu'une manie.

Il y manque, il est vrai, quelque cérémonie ;

Mais un Roy m'a fait naître ; & pour l'être aujourd'hui,

Il suffit que je sois, & que je sois de lui.

De quelque doux espoir dont ma sœur s'entretienne,

S'il épousa sa mere, il adoroit la mienne ;

Et par l'ordre du ciel il nous donna le jour,

A l'une par devoir, à l'autre par amour.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Il est vrai : Mais, Seigneur, par une loi sévère,
Aucun de vos pareils ne succede à son pere.

Et d'ailleurs, le feu Roy, quoiqu'on ait entrepris,
N'a jamais avoué que vous fussiez son fils.

Qui justifiera

TRAGÉDIE. 209
LE COMTE DE MORRAY.

Qui ? Ma valeur , mon audace :
Mon ardeur de régner , & de remplir sa place :
Si le ciel m'eût fait naître en un degré plus bas ,
De si beaux mouvemens ne me dureroient pas.
Pour m'en convaincre mieux , s'il faut encor plus
faire ,

J'en crois jusqu'à l'amour que je n'ai pû vous
taire.

Si j'étois né d'un sang qui fût moins glorieux ,
Aurois-je sur la Reine osé porter les yeux ?
Non que vers ses appas un fol amour m'entraîne ;
Ce qui m'est plus sensible Elisabeth est Reine ;
A tous le Rois voisins elle impose des loix ;
Etonne l'univers du bruit de ses exploits ;
L'Ecosse où je commande , unie à l'Angleterre ,
Je ne craindrois au plus qu'un éclat du tonnerre ,
Et lorsque sur le trône on se trouve monté ,
Qui ne craint que la foudre est bien en sûreté.
Vos fidèles conseils à qui je m'abandonne ,
Ne peuvent balancer l'amour qu'elle me donne :
Et je ne repons pas qu'avant la fin du jour ,
Je ne trouve le temps d'expliquer mon amour.
Ne m'en détournez point si vous me voulez
plaire.

Et concevez-vous bien ce que vous allez faire ?
D'un amour qui lui plut son cœur frappé,
Pour écouter le vôtre est trop préoccupé.
Pour faire de son trône une heureuse conquête,
Attendez que du Duc elle ait pros crit la tête ;
Et gardez-vous , Seigneur , de laisser entre-
voir. . . .

LE COMTE DE MORRAY.

Et pourquoi plus long-temps differer mon espoir ?
Si l'union des cœurs naît de la ressemblance ,
Quel parti sous le ciel a moins de difference ?
Elle n'épargna rien dans l'espoir de régner ;
Et qu'est-ce qu'à mon tour on me voit épargner ?
Pour affermir son trône , & lui donner du lustre ,
Elle le ciment a du sang le plus illustre ;
Moi du sceptre d'Ecosse avide ravisseur ,
Je cherche à l'acquérir par la mort de ma sœur.
Outre l'appas flatteur de cette ressemblance ,
Pour rendre nécessaire une telle alliance ,
Le sort d'intelligence avec nos attentats ,
A déjà pris le soin de joindre nos Etats.
Quel Prince dans l'Europe a le même avantage ?

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Mais l'Ecosse , Seigneur , n'est pas votre héritage.

Le Roy votre neveu , quoique jeune & soû-
mis.

LE COMTE DE MORRAY.

Et si je perds la mere aurai-je soin du fils ?
Je lui laisse le jour tant qu'il m'est nécessaire ;
Mais , enfin , ce fut moi qui m'immolai son pere :
Et lorsqu'au premier crime on s'est autorisé ,
Un second à commettre est beaucoup plus aisé.
On va plus hardiment affronter l'infamie :
La main déjà coupable en est plus affermie ;
Et je n'ignore pas ce précepte si beau ,
Que l'asyle d'un crime est un crime nouveau.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur , c'en est assez. Surpris de vous entendre ,
Je ne consulte plus quel parti je dois prendre.
Quoi que fasse le sang , il faudra peu d'efforts
Pour mettre un si grand cœur au-dessus des re-
mords.

Je vais trouver le Duc , & servir votre haine.
Vous , pour hâter sa perte allez trouver la Reine :
Et faites avec art entrer dans vos discours ,
Que de ses jours sacrés il veut borner le cours.
Enfin , pour la contraindre à la reconnoissance ,
Du zèle le plus pur empruntez l'apparence.
Accoutumez son cœur.

SCENE IV.

LANCASTRE, LE COMTE DE
MORRAY, LE COMTE DE
NEUCASTEL.

LANCASTRE.

AH ! Seigneur, hâtez-vous,
Et venez de la Reine appaiser le courroux.
Je ne puis deviner qui conspire contr'elle ;
Mais elle est résolue à punir un rebelle,
Un perfide , un ingrat digne de sa fureur ,
Et pour qui son estime est changée en horreur.
Venez par vos conseils dissiper les allarmes ,
Qui d'un si beau destin empoisonnent les charmes ;
Pour détourner l'orage , ou pour le prévenir ,
Elle vous fait chercher pour vous entretenir.
Dans cette occasion montrez-lui votre zèle.

LE COMTE DE MORRAY.

Et quelle ame assez basse ose être encor rebelle ?
Vous a-t-on dit le nom du coupable ?

Seigneur,

Je n'ose en soupçonner la Reine votre Sœur.
Mais un des Officiers qui doit répondre d'elle ,
A sans doute à la Reine appris quelque nouvelle.
Il l'a vûë en secret ; & même en ce moment
Elle lui parle encor en son appartement.
Votre avis est le seul que la Reine veut suivre.

LE COMTE DE MORRAY.

Qui trouble son repos est indigne de vivre.
Voilà mon sentiment que rien ne peut changer.
De quelque part qu'il vienne écartons le danger ;
Allons trouver la Reine , & lui faisons entendre
Qu'il faut executer l'Arrêt qu'elle a fait rendre.
La nature outragée a beau s'en émouvoir ,
Sa voix est impuissante où parle mon devoir.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, LE COMTE DE
MORRAY, LANCASTRE,
GARDES.

ELISABETH.

AURIEZ-VOUS jamais cru qu'insensible à mes
graces,
De tant de conjurés il eût suivi les traces ?
Lui, que j'ai tant de fois comblé d'honneurs, de
biens,
Prodigue de ses jours attente sur les miens !
En quelque rang qu'il soit je lui ferai connoître,
Que je sçai de plus haut précipiter un traître ;
Que jamais un sujet qui viole sa foi,
Ne dérobe sa vie aux rigueurs de la loi ;
Que plus à mes bontés il étoit redevable ,
Plus son crime est énorme & ma haine équitable.

Et qu'après l'injustice où l'ingrat se résout,
Ma tendresse irritée est capable de tout.

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, quelque horreur que le Duc vous im-
prime,

Elle n'égale pas la grandeur de son crime.

Il vouloit, le perfide, attenter à vos jours,

Pour faire réussir ses nouvelles amours.

ELISABETH.

Ses amours ! Juste ciel, que m'apprend-on en-
core ?

Et pour qui ?

LE COMTE DE MORRAY.

Pour ma Sœur.

ELISABETH.

L'aime-t-il ?

LE COMTE DE MORRAY.

Il l'adore.

ELISABETH.

Il l'adore ! Qu'entens-je ?

LE COMTE DE MORRAY.

Et quel autre motif

D'un Ministre d'Etat feroit un fugitif ?

ELISABETH.

Quoi ! pour mon Ennemie il a l'ame obsédée !

Eh ! faut-il que si tard j'en sois persuadée !

Depuis plus de six mois confus , sombre , interdit ,

Son infidèle cœur m'en avoit assez dit :

Mais le mien trop facile à se laisser surprendre ,
A ce langage obscur ne vouloit rien comprendre.

Enfin , voyant l'ingrat m'éviter tous le jours ,
De ma faveur pour lui j'interrompis le cours.

Si d'un coup si cruel il eût senti l'atteinte ,
Il l'auroit recouvrée à sa première plainte.

A ceux qui la briguoient ne pouvant l'accorder ,
Je lui laissois le temps de la redemander.

Dans la crainte où j'étois de le trouver coupable ,
Tout ce qui l'excusoit me sembloit véritable ;

Et mon cœur de concert avec sa trahison ,
Du parti de mes sens avoit mis ma raison.

A moins que cette nuit sa fureur me prévienne ,
Je jure que sa mort devancera la mienne ;

Et que pour lui porter de plus sensibles coups ,
Mes yeux se repaîtront d'un spectacle si doux.

J'aurai plus de rigueur qu'il n'eut d'ingratitude.

LE COMTE DE MORRAY.

On ne peut lui trouver un supplice trop rude.

Par un crime si grand il viole à la fois ,

Tout ce qu'ont de plus saint les plus augustes loix.

Il trahit son devoir , vos bienfaits , sa naissance ;
 Il est sans foi , sans zèle & sans reconnoissance :
 Et l'on ne peut , Madame , en cette occasion ,
 Prendre contre un ingrat trop de précaution.
 Ne souffrez près de vous que ceux dont le pur
 zèle.....

ELISABETH.

Et les Rois sçavent-ils quand on leur est fidèle ?
 Environnés par-tout de gens intéressés ,
 Ils n'ont point de défauts qui ne soient encensés ;
 A tous leurs mouvemens une foule importune ,
 D'un pas précipité court après la fortune ;
 Et ceux qui-devant eux se présentent le plus ,
 Le font moins pour les voir que pour en être vûs.
 Si je choisis quelqu'un , j'éprouverai peut-être ,
 Qu'au lieu du plus zèle , ce sera le plus traître.
 De ce devoir vous-même acquittez-vous si bien ,
 Que de la part du Duc il ne m'arrive rien.
 Je vous en donne l'ordre , & ce soin vous re-
 garde.

Hola!

EURIC.

Madame ?

ELISABETH.

Euric , pour commander ma Garde ,

Du Comte de Morray je viens de faire choix :
 Ayez soin cette nuit d'obéir à sa voix,
 Je l'ordonne.

LE COMTE DE MORRAY.

Charmé de cette confiance,
 Je jure que vos jours sont en pleine assurance,
 Et que vos ennemis n'iront point jusqu'à vous,
 Qu'on ne m'ait vû, Madame, expirer sous leurs
 coups.
 Si l'on ne m'a trompé, nous touchons presque à
 l'heure,
 Que pour sa trahison le Duc croit la meilleure.
 Pour flater ses desirs Newcastle est d'accord,
 De lui faire en secret ouvrir le premier Port ;
 Et moi, pour découvrir ses injustes pratiques,
 Je me dois assûrer de tous ses domestiques.
 Je vais pourvoir à tout. Pour vous, qui tant de
 fois
 Parûtes consommée en l'étude des Rois ;
 Qui dès vos jeunes ans réduite à vous contrain-
 dre,
 Avec tant de succès apprîtes l'art de feindre ;
 Jusqu'à ce que du Duc le sort soit éclairci,
 Songez que le silence est nécessaire ici.

Il sort.

ELISABETH *le rappellant.*

Comte , pour cet ingrat la mort aura des charmes.

Des yeux qui l'ont séduit il obtiendra des larmes.

Pour lui faire un destin qui soit plus rigoureux ,
Ne donnons le trépas qu'à l'objet de ses feux.

Ce sera pour ce traître une douleur mortelle ,
D'adorer votre Soeur , & de vivre sans elle :

Et ce qu'aura d'horrible un si funeste sort ,

Lui seul de ce qu'il aime aura hâté la mort.

Ainsi ma cruauté , sans permettre qu'il meure ,

Forcera le perfide à mourir à toute heure.

Et je l'accablerai par l'horreur de me voir

Jourir de ma vengeance & de son desespoir.

LE COMTE DE MORRAY.

A languir dans la honte on pourroit le contraindre ,

Si de sa perfidie on n'avoit rien à craindre.

Pour nous rendre le joug & le culte Romain ,

La Flandre est toute prête à lui tendre la main.

Peut-être est-ce pour lui que le Prince de Parme ,

Aux rivages d'Ostende a cent voiles qu'on arme :

Et vous n'ignorez pas que pendant une nuit ,

Un peu de vent en poupe en ce lieu les conduit,
 Pour éteindre en son sang la fureur qui l'anime,
 Laissez-moi le surprendre en commettant son
 crime :

Vous n'hésitez plus à vouloir son trépas,
 Quand de sa trahison vous ne douterez pas.

SCENE II.

ELISABETH , LANCASTRE ,

ELISABETH.

HE bien ! Lancastre, hé bien ! tu vois ce
 qui se passe :

Diroit-on que le Duc eût une ame si basse ?
 Parle sans me flater ; je te fais le témoin,
 Si mes bontés pour lui pouvoient aller plus loin.
 Je croyois sur son cœur ma puissance absolue.
 Le traître !

LANCASTRE.

A quoi, Madame, êtes-vous résolue ?

ELISABETH.

A quoi, Lancastre ? Apprens que plus j'eus de
 bonté,

Plus je lui dois de haine & de sévérité,
 Je ne lui devois pas tant de marques d'estime,
 Qui sans doute en secret lui reprochent son crime;
 Et plus de mes bienfaits il fut favorisé,
 Plus il est criminel d'en avoir abusé.
 Je sçai quelle justice à ses forfaits est due;
 Je la lui rendrai mieux qu'il ne me l'a rendue;
 Et doublement coupable il me fera raison,
 De son ingratitude & de sa trahison.

L A N C A S T R E.

Croyez-vous de votre ame être assez la maîtresse,
 Pour en bannir d'abord ce qu'elle eut de tendresse ?

Et pour peu qu'il en reste à vous parler pour lui,
 Pour fléchir votre cœur est-ce un trop foible appui ?

Quand vous la sentirez vous demander sa grace,
 Prompte à le garantir du sort qui le menace,
 La main qui l'éleva le soutiendra toujours :
 Il vous doit sa fortune, & vous devra ses jours.

E L I S A B E T H.

Non, Lancastre; ma haine est due à son outrage.
 Il fait de ma tendresse un trop mauvais usage.
 Plus je lui fais de bien, plus je m'en fais haïr;
 Et ce qu'il tient de moi lui sert à me trahir.

Te représentes-tu combien de fois le traître ,
 Que de mon lâche cœur j'avois rendu le maître ,
 S'est avec ma rivale insolemment joué ,
 De l'indiscret amour que j'avois avoué ?
 Combien d'heureux momens , dont je leur tien-
 drai compte ,

Ont-ils passé tous deux à jouir de ma honte ?
 Et tous deux de concert abusant de ma foi ,
 Combien de fois le jour triomphoient-ils de
 moi ?

Mais je mérite assez le tourment qui me gêne :
 J'ai moi seule en ces lieux attiré cette Reine ;
 Chacun pour la sauver faisant des vœux secrets ,
 Je la voulus moi-même observer de plus près :
 Je la fis amener , sûre d'en mieux répondre ,
 Plutôt dans ce Palais que dans la Tour de Lon-
 dre ;

Et c'est là que le Duc la voyant chaque jour ,
 Pour ses yeux criminels a concû tant d'amour.
 Prisonniere , c'est peu : coupable , condamnée ,
 Qui croiroit que pour elle on m'eût abandonnée ?
 Et qui , Lancastre , & qui ? Tu le sçais , un in-
 grat ,

Préférée par moi-même à plus d'un Potentat ,

Si le Duc de Norfolc , que peut-être on opprime,
N'est coupable envers vous que de ce dernier
crime ,

Jâmais aucune loi n'a fixé de tourmens ,
Dont on ait vû punir les crimes des amans.
Cependant pour sa mort j'apperçois qu'on affecte ,
Une si grande ardeur qu'elle est un peu suspecte.
Quand d'un crime d'Etat on se croit assuré ,
On a fait son devoir dès qu'on l'a déclaré :
Empêcher qu'au coupable on ne laisse la vie ,
C'est trop montrer , Madame , ou de haine ou d'en-
vie ;

Et pour sauver le Duc si les remords sont vains ,
Vous verrez que le Comte a de plus hauts des-
seins.

Il est jeune & sensible : & vos charmes.....

E L I S A B E T H.

Arrête.

Mes charmes ne font point de honteuse con-
quête.

S'il oïoit me tenir les discours que tu tiens ,
Je lui vendrois bien cher de pareils entretiens.
Ton soupçon est injuste , & cela ne peut être.
Il sçait trop quel il est pour s'oser méconnoître.

Madame , pardonnez si j'ai cru que sa foi. . . .

E L I S A B E T H .

Voici le Duc. Euric , demeurez avec moi.

Ma vie aux mains d'un traître est trop mal assurée.

S C E N E III.

LE DUC DE NORFOLC, ELISABETH,
EURIC, LANCASTRE,
GARDES.

LE DUC DE NORFOLC.

QUoi ! Madame , si tard n'être pas retirée ?

Pendant qu'un plein repos régné dans vos Etats ,
Vous qui le procurez , vous n'en jouissez pas !
Donnez quelque relâche au soin qui vous dévore.
Vous exposez des jours que l'univers adore.

E L I S A B E T H .

L'intérêt de l'Etat m'impose cette loi.

Je me dois toute à lui puisqu'il est tout à moi.

Quelque soin que je prenne , il est toujours des
traîtres

Qui suivent à grands pas leurs coupables ancêtres.

Vous qui ne craignez point qu'on vous manque de foi,

Sans avoir mes raisons, vous veillez comme moi.

Avez-vous eu du ciel un plus grand privilège ?

LE DUC DE NORFOLC.

Aux rigueurs du destin quelle vie exposai-je,

Madame ? Et que m'importe, enfin, par quel secours,

Du malheur qui me suit je termine le cours ?

A qui depuis six mois mes jours sont-ils utiles ?

Jè ne donne à l'Etat que des desirs stériles.

Depuis que ma conduite est suspecte à vos yeux,

Par-tout où je me vois je me trouve odieux ;

Et poursuivi par-tout du remords qui me gêne,

De ne plus mériter les bontés de ma Reine,

On doit peu s'étonner, quand tout m'ose trahir,

S'il n'est point de repos dont je puisse jouir.

Pour vous, de qui les jours tout rayonnans de gloire,

De tant d'heureux succès embelliront l'Histoire,

Vous ne pouvez, Madame, en avoir trop de soin ;

Conservez-les long-temps, le trône en a besoin.

Plus un règne si doux nous étale de charmes,
 Plus à notre tendresse il en coute d'allarmes.
 Le mal le plus leger que vous puissiez avoir,
 Sur nos fronts défolés peint notre desespoir,
 Préférez le repos à vos soins politiques.
 Demain vous vous rendez aux affaires publiques.
 Demain,

E L I S A B E T H .

C'est assez, Duc. Votre zèle est si grand,
 Qu'on ne peut résister à ce qu'il entreprend.
 Je viens de reconnoître à ce conseil sincere,
 Que malgré mes soupçons je vous suis toujours
 chere :

Et que je ne pouvois pour mon propre bonheur,
 En de plus dignes mains déposer ma faveur.
 Je vous la rends. Demain, pour jouir de ma
 grace,
 Reprenez au Conseil la principale place.
 Je vous fais après moi le premier en tout lieu.
 Méritez mes bienfaits par votre zèle. Adieu.

En sortant.

Le perfide est contraint, ma présence le gêne.

S C È N E I V.

LE DUC DE NORFOLC *seul.*

ME trompez-vous mes sens ! Ai-je enten-
du la Reine !

Quelle profusion fait-elle en ma faveur !

Et que lui reste-t-il à m'offrir que son cœur ?

Pour prix de ses bienfaits faut-il être infi-
dèle ?

Pardon, belle Stuard, si mon ame chancelle :

Et si pour un moment ébloui d'un faux jour,

Le devoir dans mon cœur a fait taire l'amour.

Eh ! n'ai-je pas juré que je perdrois la vie,

Avant que de souffrir qu'elle vous fût ravie ?

Je vous tiendrai parole ; ou mon sang répandu

Aura fait pour le moins tout ce qu'il aura dû.

Heureux si par ma mort la vôtre différée. . . .



S C E N E V.

LE DUC DE NORFOLC,
EURIC.

E U R I C.

DANS son appartement la Reine est retirée,
Seigneur ; & tout conspire à remplir vos souhaits.

Nous sommes assurés des portes du Palais.
D'Ecoslois généreux une troupe intrépide,
Doit servir à sa Reine , & d'escorte & de guide.

Ces momens fortunés ne se retrouvent pas.

LE DUC DE NORFOLC.

De la Reine captive allez hâter les pas,
Je vous attens.



SCÈNE VI.

LE DUC DE NORFOLC *seul.*

O CIEL ! voi pour qui je t'implore,
 Avant que de ce lieu tu ramenes l'aurore,
 Attens qu'un long espace entre la Reine & nous,
 Ait mis ce que j'adore à couvert de ses coups.
 Sauve de sa fureur une Reine si belle. . . .
 Je suis trahi sans doute, Euric revient sans elle.

SCÈNE VII.

LE DUC DE NORFOLC, EURIC.

LE DUC DE NORFOLC.

A LA Reine d'Ecosse a-t-on manqué de foi ?
 Parlez, Euric.

EURIC.

Seigneur, elle vient après moi.

230 MARIE STUARD,
Touché de la frayeur dont son ame est atteinte ;
Je devance ses pas pour dissiper sa crainte,
Un peu d'émotion mêlée à ses attraits,
Vous la va faire voir plus belle que jamais.

SCENE VIII.

LE DUC DE NORFOLC, MARIE
STUARD, EURIC,
GARDES.

LE DUC DE NORFOLC.

VENEZ, venez, Madame....

MARIE STUARD.

Ah ! Duc, que j'appréhende
De vous rendre funeste une bonté si grande !
Si la Reine en secret fait observer nos pas,
En voulant me sauver ne vous perdez-vous pas ?

LE DUC DE NORFOLC.

Vos jours en sûreté, quoique je puisse craindre,
Mon sort sera trop beau pour chercher à m'en
plaindre.

Profitons du secours que nous offre la nuit.

Sortons , Madame O Ciel ! d'où vient un si grand bruit ?

MARIE STUARD :

Quelle disgrâce ! Ah ! Duc , votre perte est certaine .

S C E N E I X.

KILLEGRE, MARIE STUARD,
LE DUC DE NORFOLC,
EURIC, GARDES.

KILLEGRE.

HOLA , Gardes ? A moi : l'on veut trahir la Reine.

LE DUC DE NORFOLC.

Ouvre les yeux , de grace , & voi ce que tu fais .
Le bras que tu faisais t'a comblé de bienfaits .
C'est le Duc de Norfolc , qui cent fois . . .

KILLEGRE.

Il n'importe .

Je suis sujet , Seigneur , & ce devoir l'emporte .

S C E N E X.

ELISABETH, MARIE STUARD,
LE DUC DE NORFOLC,
LANCASTRE, KILLEGRE,
EURIC, GARDES.

ELISABETH.

QUEL désordre, si tard, ose-t-on faire-
ici?
C'est vous, Duc! Juste ciel! mon ennemie-
aussi!

MARIE STUARD.

Qui? moi, votre ennemie? Eh! Madame....

ELISABETH.

Ah! le traître!

Enfin, ingrat, enfin, tu t'es donc fait connoître?

A démentir mes yeux ose appliquer tes soins.
Ce sont, pour ton malheur, de fidèles témoins.
Ils ont vu ton faux zèle; & combien ma pré-
sence

Coûtoit d'inquiétude à ton impatience;

Ces yeux qui pour les tiens n'ont jamais eu
d'appas ,

Ont vû ta perfidie, & verront ton trépas.

Je t'avois averti que je sçavois des traîtres ,

Qui suivoient à grands pas leurs coupables ancê-
tres :

Et c'en étoit assez pour te faire sentir ,

Que je voulois ta mort moins que ton repentir.

Gardes , sans balancer , entraînez ce perfide.

Il faut que de son sort ma vengeance décide.

M A R I E S T U A R D.

Songez-vous aux remords que vous vous pré-
parez ?

E L I S A B E T H.

Qu'on les mette tous deux en des lieux séparez..

Ces coupables amans trouveroient trop de char-
mes ,

A pouvoir l'un de l'autre adoucir les allarmes :

Jusqu'au moment fatal où l'on doit les punir ,

Laiſſons au deſeſpoir à les entretenir..

A Euric.

Vous , dont le zèle ardent vient ici de paroître ,

Qui pour m'être fidèle avez trahi ce traître ,

Ayez ſoin d'aſſembler demain à mon réveil ,

Les Pairs accoutumés à tenir mon Conſeil.

Fin du ſecond Acte.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, LANCASTRE.

LANCASTRE.

NON, Madame, les Pairs ne viennent point encore.

Vous vous êtes levée aussi-tôt que l'aurore.

Tant qu'a duré la nuit votre esprit agité,

N'a laissé nul repos à votre Majesté.

ELISABETH.

A-t-on donné mon ordre? Amene-t-on le traître?

LANCASTRE.

Oui, Madame; à l'instant vous l'allez voir paroître.

ELISABETH.

Et les Comtes?

LANCASTRE.

Madame, ils vont entrer tous deux.

Pour immoler le Duc je veux m'assurer d'eux.
 Ils ont pour ce perfide une haine mortelle.

SCÈNE II.

ELISABETH, LE COMTE DE
 MORRAY, LE COMTE DE
 NEUCASTEL, LANCASTRE.

ELISABETH.

COMTES, depuis long-temps je connois votre zèle.

Vos vœux les plus ardens vont au bien de l'Etat;
 Et d'un ingrat sujet vous sçavez l'attentat.

Contente de vos soins, & Princesse équitable,
 Je vous fais tous deux Pairs, & Juges du coupable.

Il vient. Souvenez-vous que ce Billet fatal
 L'accuse, le convainc d'un crime capital:
 Et que traître une fois, il est de la justice
 D'empêcher désormais que l'ingrat me trahisse.
 Allez.

SCENE. III.

ELISABETH, LE DUC DE
NORFOLC.

ELISABETH.

Elle fait signe aux Gardes de se retirer.

A PPROCHEZ, Duc. Si le ciel l'eût
permis,
Vous alliez contre nous servir nos ennemis.
Si le Duc de Norfolk nous déclaroit la guerre,
Contre un Heros si grand que feroit l'Angleterre ?
Qui prendroit son parti dans un pareil malheur,
La voyant attaquée avec tant de valeur ?
Le ciel, qui des Etats prend toujours la con-
duite,
A vû trop de péril à souffrir votre fuite.
Il a mis un obstacle avec juste raison. . . .

LE DUC DE NORFOLC.

Madame, un tel discours n'est guere de faison.
Cette foible valeur dont je vois qu'on se joue,

N'a rien fait jusqu'ici que la gloire n'avoue ;
 Et pour nous épargner des discours superflus ,
 Votre Etat chanceloit , & ne chancele plus.
 La mort qu'on me prépare est le digne salaire. . . .

E L I S A B E T H.

Et qu'as-tu fait , ingrat , qu'un autre n'eût pu
 faire ?

Quel autre encor plus loin n'eût porté ses ex-
 ploits ,

Si je l'eusse honoré de tes mêmes emplois ?

Ne me reproche point quelque foible victoire ,

Dont je faisois du bruit pour te combler de
 gloire :

Tant je goûtois de joye à trouver un moyen

De t'acquérir un nom qui fût digne du mien.

Tout autre que toi , lâche , auroit plus fait peut-
 être ,

Et n'auroit pas acquis l'infâme nom de traître.

L E D U C D E N O R F O L C.

Au gré de votre haine avancez mon trépas ;

Mais de noms odieux ne me noircissez pas.

En quelque lieu du monde où l'on m'ait vû pa-
 roître ,

Jamais à mon devoir on ne m'a trouvé traître :

C'est un crime trop bas au rang où je me voi ,

Pour tenter la vertu d'un homme tel que moi.

ELISABETH.

Et quand d'une Princesse odieuse, coupable,
 Je te nommai le Juge, & te crus équitable,
 Séduit par le pouvoir de ses honteux appas,
 Pour lui sauver le jour ne me trahis-tu pas ?
 Les Pairs qui depuis toi l'ont mieux examinée,
 D'une commune voix l'ont d'abord condamnée.
 En donnant cet Arrêt n'ont-ils pas consulté ? ...

LE DUC DE NORFOLC.

Oui, Madame, vos vœux ; & non pas l'équité.
 Pour moi, qui ne cherchois qu'à vous montrer
 mon zèle

Dans le funeste emploi que je reçus contr'elle,
 Et qui par vos discours instruit de sa fureur,
 Avois conçu pour elle une invincible horreur ;
 Contre tous ses appas m'étant mis en défense,
 Sa beauté sur mon cœur n'eut aucune puissance ;
 Et ma sévérité repoussant tous ses traits,
 Envisageoit son crime & non pas ses attraits.
 Pour le mieux découvrir, vous le sçavez, Ma-
 dame,

Je voulus pénétrer dans le fond de son ame :
 Mes souhaits sur ce point furent tous accomplis,
 Et j'en développai jusqu'aux moindres replis.

Qu'y trouvai-je ? Parlons : la vérité l'ordonne.
Loin d'aucun attentat contre votre Couronne ;
Loin d'une avidité de verser votre sang
Pour s'ouvrir une voie à votre auguste rang ;
Je trouvai dans l'opprobre une Reine incapable
De former un desir qui pût être coupable.
Je trouvai la Vertu que l'on tyrannisoit ,
Sans se plaindre un moment des maux qu'on lui
faisoit.

Je vis la cruauté , le mensonge , la haine
Poursuivre le trépas d'une innocente Reine ,
Qui préférant la gloire à de fragiles biens ,
Pour conserver vos jours eut donné tous les siens.
Enfin , je fus surpris dans cette conjoncture ,
De voir tant d'injustice , & si peu de murmure ;
Et mon cœur de retour de sa prévention ,
Ne put se refuser à la compassion.

Je ne présuמוis pas qu'une Princesse illustre
M'eût confié son nom pour en ternir le lustre.
Et par quelle raison l'aurois-je présumé ?
A flater l'injustice étois-je accoutumé ?
J'ai tâché , les effets ont dû vous en instruire ,
D'augmenter votre gloire , & non de la dé-
truire.

Mon corps percé de coups vous est un sûr garant

Qu'entre vos Pairs & moi le zèle est différent.

Ces Pairs , qui vers le crime ont des pentes rapides ,

De votre sang peut-être un jour seront avides.

Quel exemple , Madame , allez-vous essayer ?

Et quel affreux chemin leur faites-vous frayer ?

Affassins d'une Reine , à la moindre querelle ,

Ils feront contre vous ce qu'ils ont fait contre elle :

Et ce crime impuni va suffire aux Anglois

Pour les autoriser à proscrire leurs Rois.

E L I S A B E T H.

Va , tu noircis en vain des Juges équitables.

Jamais de perfidie ils n'ont été coupables.

Animés d'un pur zèle ils périssoient pour moi

Si j'avois fait pour eux ce que j'ai fait pour toi.

Est-il quelque grandeur que je t'aye interdite ?

Jusques dans tes défauts je trouvois du mérite.

Si le trône à tes yeux eût offert des appas ,

Pour t'y faire monter je te tendois les bras.

Mon cœur que tu charmois , avide de te plaire ,

Te montrait le chemin qui te restoit à faire.

Je t'aimai : Je fis plus , je t'en fis un aveu

Qui me coûta beaucoup , & qui te toucha peu.

Voi

Voi maintenant , voi , lâche , où tu te précipites :

Voi quel étoit ton choix, & voi ce que tu quittes :
 Envisage de près , pour t'accabler d'ennuis ,
 L'échafaud qui t'attend & le trône où je suis.
 Quelle indigne beauté vient de te rendre traître !
 Proscrite , abandonnée. . . .

LE DUC DE NORFOLC.

Et devoit-elle l'être ?

Quel spectacle à nos yeux allez-vous étaler ,
 Madame ? Et que de droits faites-vous violer ?
 De quelles nations obtiendrez-vous l'estime ?
 On opprime une Reine , & vous souffrez ce crime !

D'une injuste poursuite on n'est pas à couvert
 Dans l'asyle sacré que vous avez offert !
 Lors qu'à quitter son trône elle se vit réduite ,
 Etoit-ce en Angleterre où l'adressoit sa fuite ?
 Pour l'attirer à vous ne jurâtes-vous pas
 De la rendre paisible au sein de ses Etats ;
 Et de faire à l'Ecosse une guerre immortelle
 Si jamais à sa Reine elle étoit infidelle ?
 Qui de votre injustice auroit eû du soupçon ?
 Vous avez oublié cette auguste leçon ,
 Que si la vérité si souvent violée ,

Pour le malheur du monde en étoit exilée,
 Il faudroit qu'en tout temps par un glorieux
 choix

Elle se retrouvât dans la bouche des Rois.

E L I S A B E T H.

Laisse-là mon devoir, & songe au tien, perfide.
 Ton trépas. . . .

L E D U C D E N O R F O L C.

Son aspect n'a rien qui m'intimide ;
 Souvent pour votre gloire ou pour vos intérêts,
 Contre vos ennemis je l'ai vû d'assez près ;
 Et pour la vérité, qui m'est cent fois plus chere,
 Quelque honteux qu'il soit il ne m'allarme guère.
 C'est elle qui m'oblige à jurer à vos yeux
 Que sans trahir l'Etat j'abandonnois ces lieux.
 Arracher au supplice un Reine innocente,
 Ce n'est pas un forfait dont mon cœur se repente.
 Je jure que tranquille en son funeste sort
 Sans se plaindre de vous elle attendoit la mort :
 Que touché du malheur où vous l'avez réduite,
 Sans avoir son aveu je ménageai sa fuite ;
 Qu'à ce dessein fatal, que le ciel a rompu,
 Elle s'est opposée autant qu'elle l'a pû :
 Que jamais de mon cœur un desir téméraire

N'a fait connoître au sien qu'il cherchât à lui
plaire :

Que mon respect pour elle égale ses appas ;
Et qu'enfin si je l'aime , elle ne le sçait pas.

E L I S A B E T H.

Du plus énorme crime avoir été capable ,
C'est donc envers l'Etat ne pas être coupable ?
Et de mon cœur tranquille avoir troublé la paix ,
Ce n'est pas à ton gré le plus noir des forfaits ?
De ton sang odieux tu me vois plus avide
Que tu ne fus ingrat , que tu ne fus perfide ;
Deux fois digne de mort , que n'est-il à mon
choix

De te faire à mes yeux mourir autant de fois ?
Au moins ma volonté , qu'il faut qu'on accom-
plisse ,
Est que pour chaque crime on invente un sup-
plice ;

Et que par des tourmens dont tu n'expies pas ,
Tu sentes à loisir les horreurs du trépas.

L E D U C D E N O R F O L C.

Hé bien , assouvissez votre cruelle envie.
Au milieu des tourmens laissez durer ma vie.
Par l'espoir du salaire animez vos bourreaux
A me faire éprouver des supplices nouveaux.

Je n'ai pas attendu que ma mort fût si proche ,
 Pour m'avouer ingrat & m'en faire un reproche :
 Mais né votre sujet , nourri dans votre cour ,
 Mon respect , malgré moi , m'interdisoit l'amour.
 Tandis que de mon sang j'ai pû payer vos graces ,
 Par-tout où l'on m'a vû j'en ai laissé des traces :
 Et ma reconnoissance écrite en tant de lieux ,
 Assûre à ma mémoire un destin glorieux.
 Si mon cœur qu'avec soin vous cherchez à con-
 fondre ,

A vos tendres bontés n'a pû si bien répondre ;
 Si par d'autres attraits il s'est laissé toucher ,
 C'est tout ce qu'à ma foi vous pouvez reprocher.

E L I S A B E T H.

C'est tout ce qu'à ta foi je puis reprocher , traî-
 tre !

Voi cette Lettre , voi. Peux-tu méconnoître ?

Elle lit.

SAUVEZ le sang de tant de Rois
 Que s'apprête à répandre une main odieuse :
 Pour s'immortaliser on ne peut faire choix
 D'une action plus glorieuse.
 Résolus de prêter la main

A votre généreux dessein ,
De nos meilleurs vaisseaux la mer sera couverte ;
Et s'il faut dans la suite un plus puissant secours ,
Nous finirons la paix , & ferons guerre ouverte ,
Pour assurer de si beaux jours.

Elle continue.

Tu palis , malheureux ; & ton crime t'allarme.
Cette coupable Lettre est du Prince de Parme.
Ridolf , ce confident par toi-même choisi ,
Arrêté de ma part s'en est trouvé saisi.
Que peux-tu m'opposer pour détruire ce crime ?

LE DUC DE NORFOLC.

Rien. Ce Billet surpris rend ma mort légitime.
Non que prêt à mourir en victime d'Etat ,
Je puisse être accusé d'aucun autre attentat ,
Que d'avoir essayé d'obtenir un asyle ,
Où la Reine d'Ecosse eût un abri tranquille.
Examinez l'écrit qui paroît à vos yeux ;
Examinez. . . .

E L I S A B E T H.

Les Pairs l'examineront mieux.
Ils doivent s'assembler dans la salle prochaine.
Comme ta trahison ma vengeance est certaine.

L iij

246 MARIE STUARD,
Pour en jouir plutôt je veux dès ce moment,
Exposer ma rivale au plus cruel tourment.

Aux Gardes.

Hola ? Faites venir la Reine prisonniere.
Ma joye en t'accablant ne seroit pas entiere,
Si le même courroux qui termine ton sort
Lui laissoit ignorer ma vengeance & ta mort.
C'est un plaisir pour moi qu'aucun autre n'égale,
De trouver cette voye à punir ma rivale ;
Et puisqu'on ne peut rompre un si honteux lien,
De te percer le cœur pour mieux trouver le sien.
Je sçai que ton malheur lui va coûter des larmes ;
Que c'est à ton amour offrir de nouveaux char-
mes ;

Mais de ma cruauté ce sont les derniers traits :
Plus tu seras sensible à ce qu'elle a d'attraits ,
Plus au gré de mes vœux la mort qui t'en sépare ,
A ton cœur attendri va paroître barbare.
Voici cette beauté si digne de ton choix :
Montre-lui ton amour pour la dernière fois.
Gardes , laissez-les seuls ; & maîtres de la porte,
Empêchez seulement qu'aucun n'entre ou ne
forte ;

Il y va de vos jours à répondre des leurs.

SCÈNE IV.

MARIE STUARD, LE DUC
DE NORFOLC.

MARIE STUARD.

HE bien, Duc ! vos bontés augmentent
mes malheurs.

Quelle fatalité vous inspira l'envie,
De prodiguer vos jours pour conserver ma vie ?
J'ai fait ce que j'ai pû pour vous en empêcher ;
Et tout ce que j'ai fait ne vous a pû toucher.

LE DUC DE NORFOLC.

J'attendrois le trépas l'ame ferme & tranquille,
Si mon sang répandu vous devenoit utile ;
Mais tel est de mon sort l'inflexible courroux,
Que je me sacrifie, & ne fais rien pour vous.
Que dis-je ? c'est moi seul dont le secours fu-
neſte

Fait que dans ce moment nul espoir ne vous
reſte :

Si jamais de vos jours je n'avois pris le ſoin,
Peut-être votre mort ſeroit-elle encor loin.

L. iiij

Le ciel qui dans nos cœurs voit tout ce qui se
passe ,

Du zèle qui m'anime a condamné l'audace ;
Et n'a pû consentir que vous dussiez vos jours
Aux efforts impuissans d'un si foible secours.

MARIE STUARD.

Si le ciel équitable à ma fuite s'oppose ,
De son juste courroux je suis la seule cause :
Innocente à vos yeux de meurtres , d'attentats ,
Il est d'autres forfaits dont je ne le suis pas.
Pour vous , qui renoncez au rang le plus auguste ,
Lorsqu'il faut y monter par une voye injuste ;
Vous , qui de la faveur si long-temps revêtu ,
N'eûtes pour ennemis que ceux de la vertu ;
Qui de tous les bienfaits dispensateur fidèle ,
Des Ministres d'Etat devîntes le modèle ;
Et laissâtes à tous l'exemple généreux ,
De répandre les dons qu'ils retiennent pour eux ;
Vous , enfin , qui sans fraude ayant été mon
Juge ,

Vouliez à l'innocence assûrer un refuge ,
Quel crime avez-vous fait pour souffrir le trepas ?

LE DUC DE NORFOLC.

Madame , j'en sçais un que je ne vous dis pas.
Si vous aviez appris ce crime qui vous touche ,

Il feroit condamné de votre propre bouche :
Et j'ai peur qu'avec moi vous ne fussiez d'accord ,
Que l'on me rend justice en me donnant la mort.
Tant que votre bonté présume qu'on m'opprime ,
Je me flate en mourant d'emporter votre estime ;
Et si j'avois parlé , vos mépris éclatans ,
Joindroient trop d'amertume au trépas que j'at-
tens.

M A R I E S T U A R D.

Moi , des mépris ! Ah ! Duc , qu'un tel soupçon
m'offense !

Je puis manquer de tout , hors de reconnoissance.
C'est moi qui vous expose aux mouvemens ja-
loux. . . .

L E D U C D E N O R F O L C.

Et qu'est-il de plus beau que de mourir pour
vous ,

Madame ? A quelque affront qu'Elisabeth me li-
vre ,

Pour un plus grand sujet puis-je cesser de vivre ?
Des peuples à venir votre nom respecté
Va mettre pour jamais le mien en sûreté.
Heureux si le destin qu'il faut que je subisse ,
Quand de mes tristes jours je fais un sacrifice ,
Me peut faire expier par un trépas si doux ,

250 MARIE STUARD ,
Le crime que j'ai fait de soupirer pour vous !
MARIE STUARD.

O ciel !

LE DUC DE NORFOLC.

Vous jugez bien qu'il m'eût été facile ,
De supprimer l'aveu d'une ardeur inutile ,
Si je n'eusse espéré que d'un crime si grand ,
J'obtiendrois le pardon , au moins en expirant.
Le temps que je choisis pour parler de ma flamme ,

Montre qu'aucun dessein n'est entré dans mon
ame ;

Et que de vos appas le pouvoir absolu ,
A fait aller mon cœur plus loin qu'il n'a voulu.
J'ai brûlé , j'ai languï , j'ai plus fait , j'ai scû
taire

Cet amour malheureux , ce crime involontaire :
Et j'attens par respect à vous le faire voir ,
Qu'un trépas assuré m'interdise l'espoir.

MARIE STUARD.

A quelque ignominie où l'on m'ait condamnée ,
Je n'ai point oublié de quel sang je suis née :
Pour en trouver la source en mes premiers ayeux ,
Il faudroit remonter jusqu'au temps des faux
Dieux.

Et le reste d'un sang dont la source féconde ,
 A depuis deux mille ans donné des Rois au monde ,

Au rang le plus sublime a d'assez justes droits ,
 Pour devoir n'écouter que les soupirs des Rois.
 Je ne m'attendois pas , pour surcroît de misere ,
 Au surprenant aveu que vous venez de faire :
 Pour effuyer du sort les plus rigoureux coups ,
 Il ne me restoit plus qu'à me plaindre de vous.
 Si votre cœur sensible au malheur qui m'opprime ,
 A pris en ma faveur des sentimens d'estime :
 Si des attraits proscrits vous ont fait soupirer ,
 Quel moment prenez-vous pour me le déclarer !
 Si d'un feu qui me perd j'eusse été mieux instruite ,

Me serois-je avec vous exposée à la fuite ?
 Ce que la médifance osera publier ,
 Chez tous les Rois voisins va me calomnier.
 On dira que le juge épris de la coupable ,
 A l'objet de ses feux s'est montré favorable ;
 Et que dans un Arrêt qu'un tel juge a dicté ,
 L'amour eut plus de part que n'en eut l'équité.
 Ah ! Duc , qui dans mes maux avez vû ma confiance ,

Quel indice cruel contre mon innocence !

Quelque juste envers moi qu'ait été votre Arrêt ,
L'amour auprès d'un juge est un grand intérêt.
Que ne chassiez-vous , Duc , cet amour de votre
ame ?

Que ne bannissiez-vous. . . .

LE DUC DE NORFOLC

Et l'ai-je pû , Madame ?

Si les hautes vertus ont droit de tout charmer ,
Etoit-il à mon choix de ne pas vous aimer ?
Tant que j'ai de la Reine ignoré l'injustice ,
De sa haine pour vous on m'a vû le complice ;
Ennemi des forfaits qu'on vous ose imputer ,
Je trouvois de la gloire à vous persecuter.
Enfin , Madame , enfin , s'il faut parler sans feindre ,

D'un juge prévenu vous aviez tout à craindre ;
Et pour être innocente à des yeux corrompus ,
Il ne falloit pas moins que toutes vos vertus.
D'abord que leur éclat eut désillé ma vûe ,
D'une secresse horreur j'eus long - temps l'ame
émûe ;

Et contre Elisabeth un violent courroux ,
Me déguisa l'ardeur que je sentoís pour vous.
Plus entre vous & moi le ciel mit de distance ,
Moins à vous offenser je voyois d'apparence :

Sur la foi d'un respect qui ne me quittoit pas,
 J'adorois vos vertus, j'admirois vos appas:
 Si j'eusse osé prévoir qu'ils pouvoient me surpren-
 dre,

En fuyant le péril j'aurois sçû m'en défendre;
 Mais votre auguste rang, & mon cruel devoir,
 Sembloient me dispenser de craindre & de pré-
 voir.

Je croyois être sûr en cherchant à vous plaire,
 Que mon zèle tout seul m'obligeoit à le faire;
 Et j'ignorois, Madame, en prenant ce parti,
 L'amour le plus puissant qu'on ait jamais senti.
 Tout pur qu'est cet amour mes desirs ne préten-
 dent....

S C E N E V.

KILLEGRE, MARIE STUARD,
 LE DUC DE NORFOLC.

KILLEGRE,

LEs Pairs sont assemblés, Seigneur, & vous
 attendent.

On me vient d'ordonner dans le même moment,

De vous faire rentrer dans votre appartement ,
Madame.

LE DUC DE NORFOLC.

Adieu , Madame. Une autre destinée
Termine de vos jours la course infortunée.
Quels que soient les tourmens qui me font pré-
parez ,
Mes maux les plus cruels font ceux que vous
aurez.
Que la mort qui m'attend seroit digne d'envie ,
Si le jour que je perds vous conservoit la vie !
Mais du fort le plus rude éprouvant le courroux ,
Pour tout fruit de mes soins je meurs haï de vous.
Ne me condamnez pas au plus grand des sup-
plices :
Vos vertus de mon crime ont été les complices :
En vain à mon respect je m'étois confié ,
Séduit par leur pouvoir je me suis oublié.
Peut-être que la Reine après mon sort funeste ,
De vos jours précieux épargnera le reste.
Puisse le juste ciel en finissant les miens ,
Vous affranchir de maux , & vous combler de
biens !

MARIE STUARD.

Puisse du juste ciel la sagesse profonde ,

Qui vous ôte avant moi des misères du monde,
 Pour remplir mon attente & mes vœux les plus
 doux,
 M'appeller à la mort un moment après vous!

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE NORFOLC, LE
 COMTE DE NEUCASTEL,
 GARDES.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

OUI, Seigneur, je vous plains; une chute si
 prompte. . . .

LE DUC DE NORFOLC.

D'un homme tel que toi la pitié me fait honte.
 Retire-toi.

La Reine attend l'Ordre sacré

Dont sa main autrefois vous avoit honoré.

Cette pompeuse marque en ce lieu si chérie,
Sous le fer d'un bourreau lui sembleroit flétrie.
Elle m'envoie exprès pour vous la demander.

LE DUC DE NORFOLC.

Mon sort est d'obéir, le sien de commander.
Pour en faire un présent que l'avenir abhorre,
De cette illustre marque il faut qu'elle t'honore.
Ton zèle pour l'Etat la rend digne de toi :
Tu lui viens d'immoler ton honneur & ta foi :
Après ce coup d'essai, ton penchant vers le
crime,

Te peut faire prétendre au rang le plus sublime ;
Toi, qui né dans la boue y serois demeuré,
Si ma compassion ne t'en eût retiré.

Tien, reporte à la Reine un présent, qui sans
doute

Devoit m'appartenir par le sang qu'il me coûte ;
Et pour jouir en paix de ton malheureux sort,
Hâte, si tu le peux, les momens de ma mort.
Tout méchant que tu sois, quelque effort que
tu fasses,

Tu ne peux en un jour oublier tant de graces :

De mes bienfaits passés le souvenir présent,
 Est un bourreau secret dont tu n'es pas exempt.
 Encore un coup, croi-moi, fais hâter mon sup-
 plice.

Je t'en cause un trop grand si tu te rends justice.
 Des crimes de ta vie acheve le plus noir ;
 Et ne m'expose plus à l'horreur de te voir.

Gardes, je voudrois bien dans mon malheur ex-
 trême,

Pouvoir quelques momens réfléchir sur moi-mê-
 me.

Dans un lieu plus tranquille accompagnez mes
 pas.

Sa présence est pour moi pire que le trépas.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

O ciel ! à quelle honte aujourd'hui je m'ex-
 pose !



SCÈNE II.

LE COMTE DE MORRAY, LE
COMTE DE NEUCASTEL.

LE COMTE DE MORRAY.

A PREVENIR nos vœux la Reine se dispose,
Tantôt dans la chaleur d'un aveugle cour-
roux,

Pour condamner le Duc elle a fait choix de nous :

Sûre que notre voix à ses desirs propice ,

Suivroit sa passion plutôt que la justice.

Quatre austères Vieillards , consommés dans les
loix ,

Dont jamais la faveur n'a corrompu la voix ,

Auroient pû le soustraire à ce destin funeste ,

Si je n'avois eu l'art de séduire le reste ;

Et de leur arracher leurs suffrages douteux ,

Par de legers bienfaits que j'ai versés sur eux.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Je ne puis plus , Seigneur , faire un pas en ar-
rière ;

Il faut que malgré moi j'acheve ma carrière.

Après mille bienfaits honteusement déçûs ,
 J'affassine un Heros dont je les ai reçûs.
 Avant que de vous voir je détestois le crime ;
 Vous m'avez fait braver le honte qu'il imprime ;
 Un appas de grandeur a corrompu ma foi :
 Et si vous l'oubliez lorsque vous serez Roi ,
 De méchant à méchant , quoique l'on se pro-
 mette ,

L'union la plus forte est toujours imparfaite ;
 Et jusques sur le trône où vous serez assis ,
 Vous me feriez raison de mes forfaits trahis.
 Une belle action offre au moins pour salaire ,
 A celui qui la fait , le plaisir de la faire :
 Mais des crimes perdus ne laissent après eux ,
 A qui les a commis qu'un désespoir affreux.

LE COMTE DE MORRAY.

Quelle indigne pitié vous émeut , vous allarme ?
 Quoi ! dès le premier crime un remords vous dé-
 farme !

Est-ce un prix trop abject pour vous encourager ,
 Que l'espoir glorieux d'un trône à partager ?
 Ne donnons pas le temps à l'amour de la Reine ,
 D'examiner l'arrêt qu'a fait rendre sa haine.
 Pendant que son courroux l'aveugle & la séduit ,
 Assûrons notre crime , & cueillons-en le fruit.

Pour immoler le Duc la hache est déjà prête.

Allez secrettement faire tomber sa tête ;

Pendant que de ma sœur sujette aux mêmes loix,

J'irai sonder l'esprit pour la dernière fois.

Quand je perds mon rival , une fureur égale

Semble animer la Reine à perdre sa rivale ;

Et peut-être ce jour ne se passera pas ,

Sans être signalé par un double trépas,

J'ai déjà fait. . . .

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Seigneur , je vois venir la Reine.

SCENE III.

ELISABETH, LE COMTE DE
MORRAY, LE COMTE DE
NEUCASTEL, GARDES.

ELISABETH.

NE vous opposez pas au penchant qui m'en-
traîne ,

Comtes. Quelque fierté que m'inspire mon sang ,

Le repos de mon cœur m'est plus cher que mon
rang.

Pour éteindre une ardeur que j'ai laissé trop croître ,

A de nouveaux mépris je veux forcer un traître.
Faites venir le Duc , Gardes.

LE COMTE DE MORRAY

Que faites-vous ,

Madame ?

ELISABETH *aux Gardes.*

Obéissez , ou craignez mon courroux.

LE COMTE DE MORRAY.

Vous frémissez pour lui du sort qui le menace :
Et s'il pousse un soupir il obtiendra sa grace ,
Madame.

ELISABETH.

S'il l'obtient , vous sçaurez à quel prix ;
Et peut-être tous deux en serez-vous surpris.
Jamais contre l'ingrat je ne fus plus émue.
Je demande à le voir , & j'abhorre sa vûe.
Tantôt à ma douleur ne pouvant résister ,
De son coupable amour je cherchois à douter :
Je l'ai joint à l'objet pour qui son cœur soupire ,
Dans l'espoir que la mort l'alloit faire dédire ;
Ou que dans un Palais plein d'un nom redouté ,

L'infidèle du moins craindroit d'être écouté.
Mais méprisant la mort , & bravant ma puissance ,
Rien n'a pû le contraindre à garder le silence.
De l'air tendre & touchant dont il s'est exprimé ,
Jamais de plus d'amour on ne fut enflammé.
L'ingrat , qui me préfère une indigne rivale ,
Trouvoit-il dans ses fers une fortune égale ?
Elle le fait mourir : & je l'aurois fait Roi ,
Si ce qu'il sent pour elle il l'eût senti pour moi.
Le voici. Demeurez. Quoique son air menace ,
Je veux de ce perfide humilier l'audace :
Et pour peu qu'il s'échappe à braver mon cour-
roux ,
Pour me venger de lui j'aurai besoin de vous.



S C E N E I V.

ELISABETH, LE DUC DE
NORFOLC, LE COMTE DE
MORRAY, LE COMTE DE
NEUCASTEL, GARDES.

ELISABETH.

UN reste de bonté dont s'indigne mon
ame,

Me fait faire des pas que j'ai peur qu'on ne blâ-
me.

Ceux que noircit le crime, & qu'ont proscrit les
loix,

Souillent de leur aspect la Majesté des Rois.

Je passe en ta faveur par dessus ces maximes,

Quelque horreur que pour toi m'ayent inspiré tes
crimes :

Et pour récompenser d'assez foibles exploits,

Je veux fermer les yeux sur ce que je me dois.

Conçois-tu, malheureux, une infamie égale

A l'ardeur criminelle où ton cœur se ravale ?

Comblé par mes bontés & de gloire & de biens,

Pouvois-tu te choisir de plus honteux liens ?

Depuis deux mois entiers que des loix légitimes,

Dans la Reine d'Ecosse ont puni tant de crimes,

Qu'offroit-elle à tes yeux que d'indignes attraits ?

Le jour qu'elle respire est un de mes bienfaits.

J'ai pû deux mois plutôt trancher sa destinée ;

Et tu n'ignores pas qu'elle étoit condamnée.

LE DUC DE NORFOLC.

Condamnée ! Eh ! Madame , ayez soin de vos
droits ;

Ce mot injurieux n'est point fait pour les Rois.

Dans la gloire suprême où le ciel les fait naître ,

Maîtres de tout le monde, ils n'ont que Dieu pour

Maître,

La Reine qu'on opprime , & dont il est l'appui ,

De tout ce qu'elle a fait n'est comptable qu'à lui.

Mais fût-elle Sujette , & non Reine absolue ,

De quels crimes , Madame , est-elle convaincue ?

Pour noircir sa mémoire apprenez-les moi tous.

ELISABETH.

D'avoir fait lâchement massacrer son Epoux.

D'avoir dans mes Etats , où tout étoit tranquille ,

Attenté sur mes jours , violé son asyle ,

Attiré l'étranger , corrompu mes sujets ;

Voilà

Voilà quelle est ma plainte , & quels sont ses for-
faits.

LE DUC DE NORFOLC.

On vous trompe , Madame ; elle a l'ame trop-
belle :

Son plus austere juge est plus coupable qu'elle.
Vous souffrez cependant qu'on l'envoie au trépas
Pour des crimes forgés , que vous ne croyez pas.
A des Pairs corrompus dont la vûe épouvante ,
Vous livrez sans scrupule une Reine innocente.
Votre haine obstinée à finir ses destins ,
Erige un tribunal d'un amas d'assassins.
Il en est un , Madame , où règne un autre Juge ,
Qui donne à l'innocence un éternel refuge :
Le plus grand Roy du monde y paroît sans appui ;
Et s'il n'a des vertus rien n'y parle pour lui.
Comme il est de son Dieu la plus parfaite image ,
Dans ce degré sublime il lui doit davantage ;
Et devient responsable après tant de bienfaits ,
Et des crimes qu'il souffre , & de ceux qu'il a
faits.

Si vous pouviez , Madame , oublier votre haine ,
Et voir sans passion une adorable Reine ,
A de lâches sujets sous le vice abbatu ,
Devenue odieuse à force de vertus :

Si par vos propres yeux vous vouliez la connoître ,

Et non sur le rapport que vous en fait un traître ,
Qui pour essai de crime a conçu sans effroi
L'exécrable dessein d'affassiner son Roi. . . .

LE COMTE DE MORRAY.

Imposteur ! Le respect qu'ici vous devez rendre. . . .

ELISABETH.

C'est un désespéré qui ne sçait où se prendre.
Pour se venger de vous qui l'avez condamné ,
Il voudroit avec lui vous avoir entraîné.
Effrayé du péril que son crime lui montre ,
Il s'attache en coupable à tout ce qu'il rencontre ;
Et loin que le perfide implore ma pitié ,
Il croit par un mensonge être justifié.

LE DUC DE NORFOLC.

Et de quelle pitié vous croirai-je capable ,
En faveur d'un sujet que vous trouvez coupable ,
Si d'une Reine auguste , à qui le sang vous joint ,
L'innocence est connue & ne vous touche point ?
Prêt à perdre le jour , si je parle pour elle ,
Ce n'est point en amant , c'est en sujet fidèle ,
Qui voudroit en mourant vous pouvoir dérober

Au crime où malgré vous on vous force à tomber.

Jusqu'ici votre règne heureux à l'Angleterre,
A porté votre nom aux deux bouts de la terre ;
De l'aurore au couchant les plus augustes Rois
Briguent votre alliance, on craignent vos exploits :

Pour rendre désormais votre gloire immortelle,
D'une Reine opprimée embrassez la querelle :
Elle est de même rang, de même autorité,
Enfin, de même sang que votre Majesté.

De vos sacrés ayeux laissez en paix la cendre :
C'est leur sang le plus pur qu'on s'apprête à répandre :

Du fond de leur cercueil ils empruntent ma voix ,

Pour vous représenter qu'on viole leurs droits.
Méprisez les conseils de ces petites ames ,
Que le courroux du ciel a voulu rendre infames :
Le soin de s'aggrandir par d'injustes moyens. . . .

ELISABETH.

Je les veux suivre , traître , & mépriser les tiens.
Si je prends leur conseil , j'en connois la justice.
Ils m'animent tous deux à hâter ton supplice :
Leur zèle impatient en presse l'appareil ;

Et je n'hésite point à suivre ce conseil.

Va , lâche , va périr par une main infâme :

Va prouver ta constance à l'objet qui t'enflamme ;

Et te précipitant du degré le plus haut ,

Va de ton sang impur rougir un échafaud.

Ce sang qu'en divers temps ont noirci tant de crimes ,

Ce sang toujours rebelle à ses Rois légitimes ,

S'est vû pour ses forfaits par l'acier d'un bourreau,

Privé plus d'une fois des honneurs du tombeau.

Tu serois le premier de ta race odieuse ,

Qu'eût rendu mémorable une mort glorieuse :

Ton pere & ton ayeul , dont tu sçais le destin ,

De la honte où tu cours t'ont frayé le chemin :

C'est sur un échafaud qu'ils ont cessé de vivre ,

Tu dégènererois en manquant à les suivre ;

Et le remords vengeur qui suit la trahison ,

Fut toujours insensible à ceux de ta Maison.

LE DUC DE NORFOLC.

Madame , je ne puis , à ce torrent d'injures ,

De mon cœur qu'on déchire étouffer les murmures :

Tant que votre courroux m'a pris seul pour objet ,

Je ne suis point sorti du devoir d'un sujet :

Mais quand de mes ayeux on ternit la mémoire ;
 Quand de leur destinée on déguise la gloire ;
 Leur sang qui sans opprobre est venu jusqu'à moi ,
 Me défend de manquer à ce que je leur doi.

Mon pere & mon ayeul , dont vous taifez les cri-
 mès ,

De leur Religion volontaires victimes ,
 Préférent les fers , la torture , la mort
 Aux appas séducteurs dont on flatoit leur fort.
 Voilà les grands forfaits dont ils furent coupables.

Voilà les trahisons dont nous sommes capables.
 Voilà pour quel sujet le glaive d'un bourreau ,
 A privé mes ayeux des honneurs du tombeau.
 Qui voudroit d'aussi près examiner les choses ,
 Trouveroit des proscrits pour de plus justes causes.

Vous m'entendez.

ELISABETH,

Oui , traître : Et tu ne peux jamais
 Faire aller plus avant ma haine & tes forfaits.
 Je ne sçai rien en moi susceptible d'outrage ,
 Qui de ton lâche cœur n'ait éprouvé la rage.
 Quand j'aurois oublié tes autres attentats ,
 Ta dernière insolence est digne du trépas :

270 M A R I E S T U A R D ,
Mais, perfide, ta Reine est assez magnanime,
Pour porter sa clémence aussi loin que ton crime ?
T'en laisser malgré toi le honteux souvenir,
C'est le tourment affreux dont je veux te punir.
Ma bonté fatiguée autant qu'elle doit l'être,
Pour la dernière fois va parler, va paroître ;
Si tu peux concevoir quel effort je me fais,
Par un effort pareil mérite mes bienfaits.
Prêt à voir par ta mort me vengeance assouvie,
Veux-tu ta grace ?

LE COMTE DE MORRAY.

O ciel !

LE DUC DE NORFOLC.

Je ne hais point la vie.

Si vous me la laissez il me fera bien doux,
De pouvoir de nouveau la prodiguer pour vous.
D'un fidèle sujet l'infatigable zèle. . . .

E L I S A B E T H.

Et qui me répondra que tu me sois fidèle ?
Pour me justifier que ton zèle soit grand,
Une foi violée est un mauvais garant.
C'est par un grand effort qu'un grand crime s'ef-
face ;
Et j'en veux un de toi qui mérite ta grace.
Je ne te la promets qu'à ce prix.

Commandez,

Je puis faire encor plus que vous ne demandez.
Rien ne m'est impossible où je vois de la gloire.
(Car par respect pour vous j'ai de la peine à
croire ,

Que vous me commandiez pour éprouver ma foi,
Rien d'indigne de vous , ni d'indigne de moi.)

ELISABETH.

Les Pairs , dont l'équité s'est acquis tant d'estime ,
Eux , qui dans aucun rang n'autorisent le crime ,
Pour rendre à l'Angleterre un plus tranquille sort,
De la Reine d'Ecosse ont tous signé la mort.

Ton nom manque à l'Arrêt qu'on a donné con-
tr'elle :

Et je ne croirai point que tu me sois fidèle ,
Qu'en qualité de Pair zélé pour mes Etats ,
Tu ne signes comme eux l'Arrêt de son trépas ,
Un refus échapé rend ta perte certaine.

Répons sans balancer.

LE DUC DE NORFOLC.

Gardes , qu'on me remène.

C'est ma réponse.

SCENE V.

ELISABETH, LE COMTE DE
MORRAY, LE COMTE DE
NEUCASTEL, SUITE.

ELISABETH.

AH ciel ! l'ingrat n'hésite pas !
Ma rivale à la mort va devancer tes pas ,
Traître. Dès ce moment pour contenter ma
haine ,
Allez y préparer cette coupable Reine.
Tant que ma lâcheté lui laissera le jour ,
L'ingrat qu'elle a charmé gardera son amour.
Dût sa tête en tombant armer toute la terre ,
Pour venir à grands pas fondre sur l'Angleterre ,
Comte de Newcastle , ne me revoyez pas
Que vous n'ayez été témoin de son trépas.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE MORRAY,
LE COMTE DE
NEUCASTEL.

LE COMTE DE MORRAY.

Ses ordres sont précis pour perdre sa ri-
vale,

Mais sa haine pour l'autre en paroles s'exhale :

Elle veut faire grace à l'objet de ses feux ;

Et s'il rentre en faveur il nous perdra tous deux.

Un amour sans espoir dure peu dans une ame :

Sa maîtresse en mourant fera mourir sa flamme ;

Et l'ayant condamné, s'il échape au trépas

A son ressentiment nous n'échaperons pas.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

'Ainsi, Seigneur, ainsi pour toute récompense,

Nous aurons la douleur d'opprimer l'innocence.

Ne vaudroit-il pas mieux faire un plus noble
effort,

Et chercher des moyens pour détourner leur
mort ?

274 MARIE STUARD,
Le Duc avec plaisir épouferoit la Reine,
S'il voyoit votre ſœur à couvert de ſa haine :
Et dans leurs intérêts les nôtres confondus. . . .

LE COMTE DE MORRAY.

Ah ! perdons-les , vous dis-je , ou nous ſommes
perdus.

Après de tels affronts , quelque effort qu'on ſe
faſſe ,

Il en reſte une horreur qui jamais ne s'efface :
C'eſt par des flots de ſang que l'on doit s'en la-
ver ;

Et nous avons trop fait pour ne pas achever.
Puiſqu'au trône où j'aspire une voye eſt ouverte ,
De la Reine d'Ecoſſe allez hâter la perte ;
Et laiſſez-moi le ſoin , dût-il m'être fatal ,
D'aller ſecretement immoler mon rival.
Que la Reine en courroux tonne , éclate , fou-
droye ,

Il faut que de ma haine il devienne la proye ;
Et dut-elle ſur moi le venger aujourd'hui ,
Je mourrai ſans regret ſi je meurs après lui.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

MARIE STUARD KILLEGRE,
MELVIN, KENEDE,
ALBIONE, GARDES.

MARIE STUARD *à Killegre.*

QUAND il faudra partir je n'ai rien qui
m'arrête ,
Allez dire à vos Pairs que leur victime est prête ,
Et qu'à leur premier ordre ils seront obéis ;
Quoique par mon trépas tous les droits soient
trahis.

Killegre sort.

A Melvin.

Le Comte de Morray viendra-t-il ?

MELVIN.

Oui, Madame.

M vj

Votre zèle , Melvin , est gravé dans mon ame ;
 Vous avez de mon fort partagé le courroux ,
 Et je vais au trépas sans rien faire pour vous.
 Je meurs , vous le sçavez , Femme , Sœur , Filie
 & Mere

Des plus augustes Rois que l'Europe révere :
 Et dans ce rang suprême il ne m'est pas resté ,
 De quoi récompenser votre fidélité.
 Victime d'un arrêt qu'a dicté l'injustice ,
 L'état où je vous laisse augmente mon supplice :
 Après un sort si rude il m'eût été bien doux ,
 De combler de bienfaits. . . . Et quoi ! vous pleu-
 rez tous !

Témoins infortunés des malheurs de ma vie ,
 En voyez-vous la fin avec un œil d'envie ?
 Dans un si long orage ai-je trop peu souffert ?
 Faut-il verser des pleurs quand un port m'est
 offert ?

Si vous aimez ma gloire épargnez ma foiblesse ;
 Et ne m'accablez point à force de tendresse.

M E L V I N.

Madame , vos bontés , mon devoir , votre sang
 Ne demandent ici que des larmes de sang.

Plût au Ciel que le mien plus ardent que tout
autre ,

A vos persecuteurs pût arracher le vôtre ?

Que votre injuste mort nous va couter de
pleurs !

Et qu'un jour. . . .

M A R I E S T U A R D.

Quelqu'un vient. Contraignez vos douleurs;

S C E N E I I.

M A R I E S T U A R D, L E C O M T E
D E M O R R A Y, M E L V I N,
K E N E D E, A L B I O N E.

M A R I E S T U A R D.

A P P R O C H E , ingrât sujet , dont la haine
m'accable ,

Viens me dire du moins de quoi je suis coupable.
Apprens-moi quel outrage & quels maux je t'ai
faits.

Cruel , mon souvenir n'est plein que de bienfaits.
Quoique l'on doute encor de qui tu reçûs l'être,

Pour enfant du feu Roy je t'ai fait reconnoître ;
 Et sans approfondir si tu sors de son sang ,
 Je t'ai fait dans ma Cour tenir le premier rang.
 Tu ne fais que trop voir que tu n'es pas mon
 frere ,

Par les soins que tu prends à m'être si contraire.
 Si le sang qui t'anime étoit le sang d'un Roi ,
 Serois-tu sans honneur , sans tendresse , sans foi ?
 Elevé dans ma Cour , ta criminelle audace ,
 Entre le trône & toi ne put souffrir d'espace :
 Pour m'en faire tomber par de sanglans effets ,
 La mort de mon époux fut un de tes forfaits :
 Mais ce qui de l'enfer est le plus noir ouvrage ,
 Tu me fis imputer ce qu'avoit fait ta rage ;
 Et par des trahisons conduites avec art ,
 J'expire pour un crime où je n'ai point de part.
 Tu sçais , toi qui l'as fait , que j'en suis inno-
 cente.

LE COMTE DE MORRAY.

Un trône prêt à choir n'offre rien qui me tente.
 Du ciel qui le foudroye appuyant le courroux ,
 C'est son intérêt seul que je prends contre vous.
 Pour détruire une erreur dont j'abhorre le culte ,
 Les liens les plus doux n'ont rien que je consulte ;
 Et ce que votre haine appelle ambition ,

Est un zèle épuré pour ma Religion.

M A R I E S T U A R D.

Si ta Religion t'acquiert le privilege
D'être envers une sœur perfide & sacrilege ,
La mienne , si contraire à celle où tu t'es mis ,
M'apprend à pardonner à tous mes ennemis.

Killegre revient.

On me vient avertir qu'il faut quitter la vie.
Séparons - nous en paix , c'est moi qui t'en con-
vie.

Insensible aux affronts où l'on m'expose ici ,
Je pardonne à la Reine , & te pardonne aussi.
Puisse mon sang versé par vos brigues secret-
tes ,

Vous retirer bientôt de l'erreur où vous êtes !
Si par le juste Ciel mes vœux son écoutez ,
J'en vais faire pour vous qui me persecutez.
Adieu.



S C E N E III.

LE COMTE DE MORRAY *seul.*

JE sens mon cœur qui s'émeut , qui chan-
cele.

La voix de la nature au repentir m'appelle.

Silence , indigne voix , qui me veux attendre ;

Qu'importe pour régner qui je fasse périr ;

Un Prince ambitieux que la raison éclaire ,

Doit faire une vertu d'un crime nécessaire ;

Et préférer toujours , sans en être confus ,

Les utiles forfaits aux ingrates vertus.



SCÈNE IV.

ELISABETH, LE COMTE DE
MORRAY, LANCASTRE,
GARDES.

ELISABETH.

COMTE, j'allois vous voir. Malgré toute
ma haine,

Je ne puis résister au remords qui me gêne.

En vain ma politique en veut rompre le cours :

Quelque effort que je fasse il me revient toujours.

Je crois de toutes parts entendre le tonnerre :

Je crois voir contre moi tous les Rois de la terre

De qui la Majesté violée à mes yeux ,

Rendrait mon nom infame, & mon règne odieux.

Quoi qu'ait fait votre sœur je lui donne sa grace.

LE COMTE DE MORRAY.

La clémence sied bien à qui tient votre place.

Cette grande vertu , la plus digne des Rois ,

Est le plus glorieux , le plus saint de leurs droits.

Mais je doute , Madame, & ne puis vous le taire ,

Qu'on approuve jamais ce que vous allez faire.

ELISABETH.

Et peut-on approuver l'implacable fureur,
 Qui vous fait avec joye immoler votre sœur ?
 Est-ce l'injuste espoir de régner après elle,
 Qui vous rend frere ingrat & sujet infidèle ?
 Quand j'impose silence à mon juste courroux,
 Si je suis à blâmer, devoit-ce être par vous ?

LE COMTE DE MORRAY.

Pour peu qu'à mon devoir je demeure fidèle,
 Quels sacrileges vœux puis-je faire pour elle ?
 C'est ma sœur, il est vrai ; mais périsse ma sœur
 Si sa vie en ces lieux fait revivre l'erreur.
 Si de vos jours sacrés le ciel bernoit la course,
 D'un déluge de maux elle ouvreroit la source ;
 Vos sujets qu'elle hait devenus ses sujets,
 Seroient de sa fureur les funestes objets.
 Ce trône qu'avec soin vos vertus affermissent,
 Où vous donnez des loix dont les méchans fré-
 missent,
 Deviendroit par son ordre un lieu d'impunité,
 Où l'erreur pour jamais seroit en sûreté.
 On verroit sous ses loix par des mains étrange-
 res,
 Arracher les enfans du tendre sein des meres,

Pour leur faire succer , éloignés de ces murs ,
Avec un lait moins cher des préceptes moins
purs.

En vous parlant ainsi je trahis la nature ;
Mon sang qui se révolte en soupire , en mur-
mure ;

Je me sens comme vous accablé de remords ;
Et pour les étouffer je fais de vains efforts.
A lui sauver le jour je trouverois des charmes.
Sa mort que je poursuis me coutera des larmes :
Mais si de ses desseins elle venoit à bout ,
Le carnage & l'horreur triompheroient par-tout.
Je prévois des malheurs qui seroient sans limites.

ELISABETH.

Comte , je me suis dit tout ce que vous me dites.
Si ma main secourable ose briser ses fers ,
Sa haine pour me perdre armera l'univers :
Mais pour venger sa mort honteuse aux diadèmes ,
Tous les Rois offensés m'accableront eux-mêmes ;

Et pour le bien commun oubliant leurs débats ,
Viendront d'intelligence envahir mes Etats.

LE COMTE DE MORRAY.

Ma crainte sur ce point égaleroit la vôtre ,
Si les Princes voisins se fioient l'un à l'autre.

Un Roy qui s'affoiblit offre une occasion,
 Qui de ses ennemis rente l'ambition.
 De peur de la flater par de telles amorces ,
 Pour ses propres Etats chacun garde ses forces ;
 Et vous verrez de loin leur impuissant courroux ,
 Borner sa violence à se plaindre de vous.
 Quoiqu'il en soit , Madame , il est temps de ré-
 foudre ,

Si vous voulez lancer ou retenir la foudre.

Ma sœur touche à son terme , & dans quelques
 instans

On voudroit la sauver qu'il ne seroit plus temps.
 Suivez votre penchant sans aucune contrainte.

E L I S A B E T H .

Vos dernières raisons ont dissipé ma crainte.

Qu'elle meure. Et pourquoi me ferois-je un ef-
 fort ,

Pour conserver la vie à qui cherche ma mort ?
 Qu'elle meure. Le Duc , qui me fut si fidèle ,
 Si je lui rends le jour me rendra tout son zèle.

L E C O M T E D E M O R R A Y .

Le Duc , Madame ? O ciel ?

E L I S A B E T H .

Tout coupable qu'il est ,
 Il est assez puni de sçavoir son arrêt :

Et s'il faut m'expliquer , quoi qu'ait fait son au-
dace ,

Ce qu'a fait sa valeur sollicite sa grace.

Un pardon généreux me l'acquiert pour jamais.

LE COMTE DE MORRAY.

Madame , croyez-moi , placez mieux vos bien-
faits.

Plus fidèle que lui , s'il faut prendre les armes ,
Je mettrai votre thrône à l'abri des allarmes.

Le Duc dont vos bontés ont voulu faire un Roi ,
Ingrat à votre amour vous a manqué de foi.

Que tout autre que lui vous eût montré de zèle !
Aimé comme il l'étoit , que j'eusse été fidèle !

ELISABETH.

Insolent ! Vous sçauriez jusqu'où va mon cour-
roux ,

Si je pouvois sans honte éclater contre vous.

Si je laisse impuni l'affront que vous me faites ,

Comte , remerciez la bassesse où vous êtes :

L'intervalle est plus grand , quoiqu'il manque de
foi ,

Entre vous & le Duc , qu'entre le Duc & moi.

Pour joindre à ce mépris de plus sensibles peines ,

D'un criminel si cher allez rompre les chaînes :

Je lui cause des maux où je prens trop de part.

286 MARIE STUARD,

Portez-lui le pardon. . . .

LE COMTE DE MORRAY.

Madame, il est trop tard.

Il est mort.

ELISABETH.

Il est mort ! Ah ! perfide, qu'entens-je !

LE COMTE DE MORRAY.

Un si juste trépas le punit & vous venge.

Coupable envers l'Etat si lâchement trahi,

Condamné par les Pairs, haï de vous. . . .

ELISABETH.

Haï !

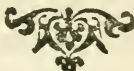
Ah, traître ! Dans mon cœur tu sçais ce qui se
passe !

A la Reine d'Ecosse allez porter sa grace,

Lancastre. Ce perfide, ennemi de sa sœur,

M'a peut-être engagée à servir sa fureur.

Qu'on la ramène. Et toi, je veux que tu périsses.



SCÈNE V.

LE COMTE DE NEUCASTEL ,
ELISABETH, LE COMTE DE
MORRAY , LANCASTRE,
GARDES.

LE COMTE DE NEUCASTEL.

MADAME , à mes forfaits préparez des sup-
plices.

Interdit , pénétré d'une juste douleur ,
Je ne paroïs ici que pour vous faire horreur.
Je ne m'offre à vos yeux que pour grossir la fou-
dre ,
Dont il faut vous armer pour me réduire en pou-
dre.

Je me ferois puni , mais mon sang répandu ,
L'exemple que je dois auroit été perdu ;
Et pour voir avec fruit ma trahison punie ,
Il faut que je périffe avec ignominie.

ELISABETH.

Quel sujet vous anime à tenir ce discours ?

288 MARIE STUARD,
LE COMTE DE NEUCASTEL.

D'une Reine innocente on a tranché les jours,
Par les crimes d'autrui la vertu malheureuse,
A de toutes les morts souffert la plus affreuse,
J'ai vû ce que le ciel avoit fait de plus beau,
Tendre sa tête auguste à l'acier d'un bourreau :
Et mes remords trop lents n'ont point formé
d'obstacle,

Au barbare succès d'un si triste spectacle.
Eussai-je pour tout crime approuvé son trépas,
Ma main à m'en punir ne balanceroit pas ;
Jugez , par cette loi que l'équité m'impose,
Ce que je dois souffrir puisque j'en suis la cause.

ELISABETH.

Vous, ô ciel !

LE COMTE DE NEUCASTEL

Moi, Madame. Un aveu si honteux
Vous anime à ma perte ; & c'est ce que je veux.
J'offre à votre justice une digne matiere.
Ne la trahissez point, faites-là toute entiere.
Ce monstre dont la vûe infecte vos regards,
Cet ennemi public haï de toutes parts,
Qui jusqu'à vous aimer a porté son audace,
Plus coupable que moi mérite moins de grace.
C'est lui qui par l'appas d'un criminel espoir,

A séduit

A séduit ma vertu , corrompu mon devoir ,
 Imprimé dans mon cœur l'effroyable maxime ,
 Qu'un crime couronné perdoit le nom de crime.
 Assassin de son Roy , sa rapide fureur
 A par une autre voye assassiné sa sœur ;
 Et si l'on ne prévient sa détestable envie ,
 Leur fils en son pouvoir doit trembler pour sa vie.

ELISABETH.

Holà , Gardes.

EURIC.

Madame.

ELISABETH *en montrant le Comte de Morray.*

Assûrez-vous de lui.

Traître , qui de mon trône as fait tomber l'ap-
 pui ,

Ton sang pour le venger répandu goutte à gou-
 te.....

LE COMTE DE NEUCASTEL.

Pour commencer sa peine ordonnez qu'il m'é-
 coute.

La douloureuse mort de son auguste sœur ,

Tout barbare qu'il est , va lui percer le cœur.

Si de mes trahisons le repentir extrême ,

Peut vous autoriser à m'écouter vous-même ;

Vous n'avez plus à craindre aucun trouble in-
fin ;

Tout cede à l'ascendant de votre heureux destin,

Faites que la pitié succede à votre haine :

Des larmes d'une Reine honorez une Reine ;

L'adorable Stuard vient de finir son fort ,

Et vous allez frémir au récit de sa mort.

Au funeste appareil de son cruel supplice ;

Elle atteste le ciel qu'on lui fait injustice :

Que pendant sa prison , quoiqu'elle ait enduré ,

Jamais contre vos jours elle n'a conspiré ;

Et que du fond des cœurs ayant seul connois-
sance ,

Dieu qu'on ne trompe point sçavoit son inno-
cence.

Là , de tendres soupirs s'étant joints à sa voix ,

Seigneur , écoutez-moi pour la dernière fois ,

Dit-elle. Je suis mere , & mon cœur qui sou-
pire ,

Croit que pour vous toucher ce nom seul doit
suffire.

Un fils que de mes pleurs j'ai souvent arrosé ,

Au plus grand des malheurs est peut-être exposé :

Ce sang de tant de Rois le déplorable reste ,

Est peut-être élevé dans un culte funeste.

Dans un péril si grand devenez son appui.
Contre ses ennemis déclarez-vous pour lui.
Montrez-vous-en le pere ; & pour faveur infigne ,
Avant que de régner faites qu'il en soit digne.
J'implore pour tous deux votre divin secours :
Et je vous recommande & mon ame & ses jours.
Pendant que de son cœur la tendresse s'explique ,
L'abominable objet de la haine publique ,
Par une indignité qu'elle n'attendoit pas ,
Ose se présenter pour lui lier les bras.
Sensible à cet opprobre une modeste plainte ,
A trahi la douleur qu'elle tenoit contrainte :
Réserve , a-t-elle dit , cet infame lien
Pour flétrir quelque nom moins fameux que le
mien :
Quoique jusqu'au tombeau la fortune me brave ,
Je veux mourir en Reine & non pas en esclave :
Et malgré le silence où s'obstinent les Rois ,
Jusqu'au dernier soupir je soutiendrai leurs droits.
Ses filles , cependant , les yeux baignés de larmes ,
De son pudique sein font entrevoir les charmes ,
Pour ouvrir un passage à l'acier criminel ,
Dont la Reine innocente attend le coup mortel.

Par un cruel devoir , dont la rigueur les tue ,
 Quelques momens après elles voilent sa vûe ;
 Et cachent pour jamais les malheureux appas ,
 Qui sans l'aveu du cœur ont fait tant d'attentats.
 Leur zèle consommé par ce dernier service ,
 Et la victime prête à ce grand sacrifice ,
 Plus on est attentif à ce lugubre aspect ,
 Plus on sent de pitié , de terreur , de respect.
 Tous les cœurs sont touchés ; tous les yeux sont
 humides ;

On mêle à des soupirs des murmures timides ;
 Et tous les gens de bien plaignant son triste sort ,
 D'un éloge funebre accompagnent sa mort.
 Enfin , Madame , enfin , humblement prosternée ,
 Je pardonne , dit-elle , à qui m'a condamnée :
 Fasse le juste ciel que ces Juges pervers ,
 Ayent le cœur plus austere , & les yeux mieux
 ouverts ;

Et que leur cruauté sur moi seule épuisée ,
 L'innocence à la mort ne soit plus exposée.
 Pendant ces derniers mots le Ministre inhumain ,
 Qui d'un glaive funeste avoit armé sa main ,
 Fidèle executeur de votre injuste haine ,
 A tranché le destin de cette grande Reine.

Mais, ô prodige affreux ! qui me vient de troubler !

Prodige, dont vous-même avez lieu de trembler !
 Deux fois sur l'échafaud sa tête bondissante,
 A répété deux fois qu'elle étoit innocente ;
 Et dans tous les esprits répandu tant d'effroi,
 Que tous les spectateurs ont frémi comme moi.
 Pour venger son trépas l'ardeur qui les anime,
 A choisi son bourreau pour première victime ;
 Et si votre pouvoir n'arrête ce transport,
 Tous ses Juges, sans doute, auront un même
 fort,

Pour moi qui désormais aurois honte de vivre,
 Il faut qu'à leur fureur mon désespoir me livre ;
 Et pour mieux me punir, s'ils épargnent mes
 jours,
 C'est à votre justice où fera mon recours,
 Je l'attens.

Il sort.

ELISABETH.

Qu'on le suive, & que l'on m'en réponde.

S C E N E VI.

ELISABETH, LE COMTE DE
MORRAY, LANCASTRE,
GARDES.

ELISABETH.

HE bien ; sens-tu , méchant , que ton cœur
te confonde ?
Te sens-tu dans le crime assez bien affermi ,
Monstre , que dans ces lieux les enfers ont vomi ?
De tes lâches projets la fortune se joue.

LE COMTE DE MORRAY.

On ne vous a rien dit que mon cœur désavoue.
A qui veut que le crime éternise ses ans ,
Les forfaits les plus noirs sont les plus éclatans.
Le Roy que fit ma sœur par son hymen funeste ,
A péri par mon bras , & vous sçavez le reste.
Fier de ce premier crime , & sûr de votre appui ,
Je n'ai rien oublié pour la perdre après lui.
La mort qu'elle a soufferte est mon dernier ou-
vrage ;

Et son fils à son tour eût assouvi ma rage :
 J'en avois donné l'ordre , & j'allois être Roi ,
 Si le sort inconstant ne m'eût manqué de foi.
 Vos droits à l'Angleterre étant peu légitimes ,
 Et les miens à l'Ecosse étant crimes sur crimes ,
 Pour les mieux affermir je cherchois les moyens ,
 D'unir mon sceptre au vôtre , & vos crimes aux
 miens.

Le ciel cruel aux uns , & favorable aux autres ,
 S'oppose à mes desseins , & seconde les vôtres :
 Tous deux enfans de Rois par un semblable sort ,
 Il vous élève au trône , & me livre à la mort.
 Mais s'il croit la choisir son attente est trompée.
 Quoiqu'on m'ait par son ordre arraché mon épée ,
 Son aveugle colere a manqué de prévoir ,
 Que j'avois , malgré lui , ma mort en mon pou-
 voir.

Lorsqu'on tombe d'un trône où l'on a dû préten-
 dre ,

Voilà sans balancer le parti qu'on doit prendre.

Il s'enfonce un poignard dans le sein.

E L I S A B E T H.

Faites tous vos efforts pour tromper ses projets.
 Il est trop peu puni pour de si grands forfaits.
 Il mérite , le traître , une plus longue peine.

N iiii

L'endroit où j'ai frappé rend votre attente vaine ;
Et j'ai la gloire au moins , dans un sort si fatal ,
De mourir autrement que n'est mort mon rival.
J'expire.

SCENE DERNIERE.

ELISABETH, LANCASTRE.

ELISABETH.

JUSTE ciel ! quelle suite de crimes !
Que la haine & l'amour ont d'injustes maximes !
Et qu'un cœur dérégé qui suit leurs mouvemens ,
Se condamne soi-même à de cruels tourmens !
Heros trop malheureux ! trop malheureuse Reine !
Victime tout ensemble & d'amour & de haine ,
Ne me reprochez point votre injuste trépas :
Vous goûtez un repos dont je ne jouis pas.

F I N.

LA
COMÉDIE⁷
SANS TITRE.

Nv

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC

DE S^T AIGNAN,

PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roy, Premier
Gentilhomme de la Chambre de Sa
Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

*Je vous ai des obligations de tant
de manieres, que je ne puis m'empê-
cher de vous en rendre graces en toute*

N vj

sorte de genres. J'avoue que la Comédie sans Titre est une offrande bien indigne de l'illustre Nom qui fait le Titre de cette Lettre : mais, MONSIEIGNEUR, quand je me gendarmerai contre la nature de ce qu'elle ne m'a pas donné d'assez beaux talens pour faire quelque chose de proportionné à ce que vous êtes, il n'en sera désormais ni plus ni moins. Vous êtes naturellement si grand, & moi naturellement si petit, que vous ne pouvez assez vous abaisser pour moi, ni moi assez me hausser pour Vous : Je le sçai ; je me le suis dit ; mais MONSIEIGNEUR, mon zèle l'a emporté sur tout ce que je sçai, & sur tout ce que j'ai pu me dire : Et j'ai cru ne vous en pouvoir donner de plus grandes marques, qu'en vous dédiant ce que j'ai fait de moins mauvais. Comme la pièce que je vous consacre a peu de ressemblance avec toutes celles qui jusqu'ici ont été représentées, je voudrois que l'Épître que

je prens la liberté de vous faire ne ressemblât à aucune de toutes celles qu'on vous a faites ; & je ne sçai qu'un moyen pour y réussir : C'est , **MONSEIGNEUR**, de ne vous point donner de louanges , quoique ce soit l'ornement des Lettres Dédicatoires , & qu'il y ait peu d'hommes dans le monde à qui l'on en puisse donner plus légitimement qu'à Vous. Eh ! que vous dirois-je que ne vous aient dit des plumes plus délicates que la mienne ; & par consequent plus délicatement que je ne vous le dirois ? Puis-je parler de l'illustre Sang dont vous sortez , plus avantageusement que toutes les Histoires que l'on a faites ; Et n'est-ce pas là que les fréquentes défaites des ennemis de l'Etat sont autant d'éloges pour vos Ayeux ? Quelque grands hommes qu'ils aient été , seroit-ce apprendre quelque chose au siècle où nous vivons , de dire que vous êtes encore plus grand homme qu'eux ? Et pourrois-je , en parlant de votre valeur ,

lui donner autant d'éclat que lui en ont donné vos actions ? Ne seroit-ce pas des répétitions usées de parler de la fidélité inviolable que vous avez toujours eue pour le Roy ; Et quand j'oserois me le permettre , qu'en pourrois-je dire qui ne fût au dessous , non seulement des preuves que vous en avez données , mais encore de ce que le Roy en croit lui-même. Enfin , MONSEIGNEUR , quand je dirois que tout le cours de votre vie est un exemple continuel de générosité ; qu'on ne vous est pas moins redevable de la manière obligeante dont vous accordez une grace , que de la grace que vous accordez ; & qu'à l'imitation du plus honnête homme de l'antiquité , personne n'est jamais sorti mécontent d'auprès de Vous : à qui le dirois-je qui n'en soit convaincu par expérience , ou qui n'en soit instruit par la voix publique ; Non , MONSEIGNEUR , non , je ne puis me résoudre à vous louer , puisque vos louanges sont dans la bouche de tout le

monde , & que tous ceux à qui l'on vante vos vertus encherissent sur ce qu'ils entendent dire. Je souhaiterois même qu'on n'eût jamais fini de lettre comme je vais finir celle-ci , pour avoir l'honneur de vous assurer le premier , qu'on ne peut être avec un respect plus grand que celui que j'ai pour Vous ,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble , & très-
obéissant serviteur ,
BOURSAULT.



AU LECTEUR.

MON dessein, en faisant cette pièce de Théâtre, n'a pas été de donner aucune atteinte à un Livre que son débit justifie assez ; mais seulement de satyriser un nombre de gens de differens caracteres, qui prétendent être en droit d'occuper dans le Mercure Galant la place qu'y pourroient légitimement tenir des personnes d'un véritable mérite. Je croirois avoir rendu un service important à son Auteur, & même à ceux dont je veux parler, si j'avois fait des portraits assez ressemblans pour épargner à l'un la peine d'écouter tant de sottises, & aux autres la honte de les dire. Des personnes qui ont autant de probité que d'esprit, pourroient rendre témoignage que je les ai consultées, moins pour les prier de me donner des lumieres sur mon ouvrage, que pour sçavoir s'il y avoit apparence que je pûsse faire tort à quelqu'un ; & s'il m'étoit resté quelque scrupule sur ce sujet, peut-être n'y auroit-il eu aucun espoir de succès qui m'eût obligé à mettre cette Comédie au jour.

Je ne prendrai pas tant de soin à justifier

ma pièce que ma conduite. Je dirai seulement qu'il y a long-temps qu'on n'en a représenté, dont on soit sorti avec plus de satisfaction que de celle-ci ; & qu'on n'a point eu de peine à faire grace aux défauts qui y sont, en faveur des beautés qu'on y a trouvées. Monsieur Poisson, que je priai de la mettre sous son nom, pour quelques raisons que j'avois, & qui ont cessé, eut assez de scrupule pour ne vouloir être que l'économe d'un bien dont je lui avois abandonné la propriété. Quand il eut assuré le succès de cet ouvrage, il cessa d'en vouloir être l'Auteur. Et le refus qu'il fit d'accepter une réputation qui ne lui appartenoit pas, mérite que ma reconnoissance ajoûte ce témoignage à celle qu'il s'est acquise.

J'oubliois à dire que l'Enigme qui est à la fin du cinquième Acte, n'est point de ma façon : mais dans le dessein que j'avois de critiquer les Enigmes, qui d'ordinaire cachent des sottises sous de pompeuses paroles, je crus ne pouvoir faire un meilleur choix, pour en montrer tout le ridicule, qu'en jettant les yeux sur celle-là,

A C T E U R S.

ORONTE, Gentilhomme, Cousin de l'Auteur
du Mercure Galant, & Amant de Cecile.

Mr DE BOISLUISTANT, Pere de Cecile.

CECILE, Maitresse d'Oronte.

MERLIN, Valet d'Oronte.

LISSETTE, Suivante de Cecile.

Mr MICHAUT.

Mad. GUILLEMOT.

LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles,

BONIFACE, Imprimeur.

Mr DE LA MOTTE, Amant de Claire.

CLAIRE, Maitresse de Mr de la Motte.

DUMESNIL, Professeur de Langues.

Mr BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.

Mr SANGSUE, Procureur de la Cour.

Mad. DE CALVILLE, Veuve.

LE MARQUIS.

ORIANE, } Sœurs, qui ont appris l'art de se
ELISE, } taire.

BEAUGENIE, Poëte.

LARISSOLE, Soldat.

DEUX LAQUAIS.

*La Scène est dans la Maison de l'Auteur du
Mercure Galant.*



LA
COMÉDIE¹
SANS TITRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

ECILE est arrivée ?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.



Et tu dis qu'elle loge ? . . .

LA COMÉDIE
MERLIN.

A l'Hôtel de Touraine :

Je vous l'ai déjà dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Helas !

Redis-le moi sans cesse , & ne t'en lasse pas.
Quoique tu puisses faire il seroit impossible ,
De me rien annoncer qui me soit plus sensible :
T'a-t-elle vû ?

MERLIN.

Vraiment , tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non, ma foi ?

Car depuis le Pont-neuf où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere encor galant la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte , & je n'ai rien scû
d'elle ;

Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prunelle ;

Et si de leur jargon je suis bon truchement ,
Il s'expliquoient pour vous intelligiblement .

O R O N T E .

Quand de ce que l'on aime on a l'ame occupée ,
Merlin , une parole est bientôt échapée .

Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

M E R L I N .

Non .

O R O N T E .

Que son indifférence a de cruauté !

M E R L I N .

Bon !

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être ,
M'auroit-elle jetté ceci de sa fenêtre ?

O R O N T E .

Qu'est-ce ?

M E R L I N .

Un quadruple .

O R O N T E .

A toi ?

M E R L I N .

C'est la première fois :

Encor suis-je trompé , car il n'est pas de poids .

Je serai bienheureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tien, ne perds point de temps en de vaines paroles.

Prends ces quatre louis, & me fais ce present.

MERLIN *après avoir pris les quatre louis.*
Pour vous les refuser je suis trop complaisant ;
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime,
Il m'est cher. Juste ciel ! ma surprise est extrême !
Un louis pese plus que ce quadruple-là.
Cecile avoit sa vûe en te jettant cela.
Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cecile,
Un objet si charmant ne fait rien d'inutile ;
Et puisque son desir est de me rendre heureux. . . .
Ah Merlin ! Je me trompe, ou ce quadruple est creux.

Je ne me trompe point, il est creux ; oui, sans doute :

Et je crois qu'il enferme un Billet. Tien, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entens remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah ! Merlin,

Quelle a d'esprit ?

MERLIN.

D'accord ; mais il est bien malin,

C'est en sçavoir beaucoup à son âge.

ORONTE.

Elle charme,

Son esprit me ravit , sa beauté me désarme.

Le ciel en la formant épuisa ses trésors :

Elle a l'ame , Merlin , belle comme le corps.

Plus on la considère , & plus on y découvre...

MERLIN.

Voyez , sans perdre temps , comment sa pièce
s'ouvre.

La chose est curieuse à sçavoir.

ORONTE

C'est par-là.

Justement. J'apperçois son Billet ; le voilà.

IL LIT.

J'Arrivai hier au soir à Paris avec mon Pere , qui est plus entêté que jamais de l'Auteur du *Mercur Galant*. Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma dernière Lettre , nos affaires sont dans le meilleur état du monde.

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure :
 Je suis Cousin germain de l'Auteur du Mercure :
 Et pour contribuer au succès de mes feux ,
 Il en use sans doute en parent généreux.
 Quel zèle plus ardent peut-on faire paroître ?
 De son logis entier il me laisse le maître :
 Déjà depuis trois jours , sans avoir son talent ,
 Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant ;
 Et selon l'apparence il me sera facile ,
 De plaire sous ce nom au Pere de Cecile.
 Jamais rien à mon sens ne fut mieux inventé.

M E R L I N.

Oui , pour vous : mais pour moi j'en suis fort dégouté.

O R O N T E.

La raison ?

M E R L I N.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne ,
 Pour résister long-temps à l'emploi qu'on me donne ?

Tant que dure le jour j'ai la plume à la main :
 Je fers de Secretaire à tout le genre humain :
 Fable , Histoire , Aventure , Enigme , Idylle ,
 Eglogue ,
 Epigramme , Sonnet , Madrigal , Dialogue ,
 Noces ,

Noces , Concerts , Cadeaux , Fêtes , Bals , En-
joûmens ,

Soupirs , Larmes , Clameurs , Trépas , Enterre-
mens ;

Enfin , quoique ce soit que l'on nomme nouvelle ,
Vous m'en faites garder un mémoire fidèle.

Je me tue , en un mot , puisque vous le voulez.

O R O N T E.

Croi-moi , cinq ou six jours sont bientôt écou-
lez.

Tu sçais que Licidas , pour me rendre service ,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :

A son propre intérêt il préfere le mien ;

Et je serois ingrat de négliger le sien.

Je te l'ai déjà dit , une de mes surprises ,

C'est de voir tant de gens dire tant de sottises ;

Licidas est le seul , délicat comme il est ,

Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.

Depuis deux ou trois jours que je le représente ,

Je ne vois que des fous d'espece differente.

L'un qui veut qu'on l'imprime , & n'a point d'au-
tre but ,

Croit que hors du Mercure il n'est point de salut.

L'autre dans la Musique ayant quelque science ,

Croit de celle du Roy mériter l'intendance.

Celui-ci d'une Enigme ayant trouvé le mot ,
Se croit un grand génie , & souvent n'est qu'un
fot ;

Cet autre d'un Sonnet ayant donné les rimes ,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes.
Enfin , pour être fou , j'entens fou confirmé ,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles ?

M E R L I N.

Oui, Monsieur.

O R O N T E.

Et de qui ?

M E R L I N.

D'un Commis des Gabelles,
Qui n'ayant pas trouvé ses profits assez grands ,
A fait un petit vol de deux cens mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire ,
Auroit pour droit d'avis , mille louis pour boire.
Voyez. Il donne un papier à Oronte.

O R O N T E.

Mille louis ? C'est un homme perdu,

M E R L I N.

Plût à Dieu les avoir , & qu'il fût bien pendu !

O R O N T E.

Cela , qu'est-ce ?

Un Portrait d'une jeune Duchesse,

Qui se fait distinguer par sa délicatesse.

Un pli qui par hazard est resté dans ses draps,

Lui semble un guet-appens pour lui meurtrir les
bras :

Il n'est point de repas qui pour elle ait des char-
mes,

Si l'on met de travers l'écusson de ses armes :

Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop
salé,

D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé :

Et même elle refuse, étant fort enrhumée,

De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.

Mais, chut. Un Gentilhomme entre ici.



SCENE II.

MONSIEUR MICHAUT;
ORONTE, MERLIN.

Mr MICHAUT.

SERVITEUR!

N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure?

ORONTE.

A Merlin.

Oui, Monsieur.

Laissez-nous.

Mr MICHAUT.

Le Mercure est une bonne chose!

On y trouve de tout, Fable, Histoire, Vers,
Prose,

Sieges, Combats, Procès, Mort, Mariage,
Amour,

Nouvelles de Province, & Nouvelles de cour.

Jamais Livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, Monsieur, qu'il ait l'honneur de vous
plaître.

Je ne le cele point , j'ai toujours souhaité
 Les applaudissemens des gens de qualité.
 Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte. . . .

Mr M I C H A U T.

Vous trouvez donc , Monsieur , que j'ai l'air
 grand ?

O R O N T E.

Sans doute.

Vous êtes fort bien fait ; on ne peut l'être mieux.

Mr M I C H A U T.

Pourriez-vous , en payant , me faire des Ayeux ?

O R O N T E.

Des Ayeux ?

Mr M I C H A U T.

Ecoutez , je parle avec franchise.

J'aime depuis six mois une jeune Marquise ,
 Belle , bien faite , noble : & graces à mes soins ,
 Si j'ai beaucoup d'amour elle n'en a pas moins.
 Ses parens , dont le moindre est Baron ou Vi-
 comte ,

Déliçats sur l'honneur , sensibles à la honte ,
 Consultés tous ensemble ont approuvé mes feux ,
 Pourvû que mes parens soient aussi Nobles
 qu'eux :

Et je viens voustrouver pour annoblir ma race.

O iij

Moi , Monsieur ? Et comment voulez-vous que
je fasse ?

A moins d'avoir un titre & solide & constant ,
Puis-je. . . .

Mr MICHAUT.

Bon ! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de Nobles que vous
faites :

De noms si biscornus , s'il faut dire cela ,
Qu'on ne peut être Noble & porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande :
De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande ;
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort , Monsieur , vous pouvoir obli-
ger.

Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre ;
Et rappeler de loin une famille illustre :
Mais dans tous mes écrits jamais aucun appas ,
Ne m'a fait annoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entre-voyez-vous point dans toute votre race ,
De gloire ou de valeur quelque légère trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'est-il signalé ?

Mr MICHAUT.

Ma foi , mon Pere est mort sans m'en avoir parlé :
Et de tous mes ayeux , puisqu'il ne faut rien taire ,
Je n'en ai point connu par delà mon grand Pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? Avoit-il quelque grade ?

Mr MICHAUT.

Entre nous ,
Fut mon grand Pere étoit Mousquetaire à ge-
noux.

ORONTE.

Quelle charge est-ce là ?

Mr MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire
En langage commun appelle Apoticaire.

ORONTE.

Fi !

Mr MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire ai-je été consulté ?
Sans sçavoir ce qu'il fait le hazard nous fait naître ,

Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon Pere fut d'un cran plus noble que le sien :
Il se fit Medecin ; gagna beaucoup de bien ;

O iiij

N'eut que moi seul d'enfans ; & passant mon at-
tente,

Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand j'ai changé de quartier ;
Je me fais par mes gens appeller Chevalier :
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence ,
Et personne à présent ne sçait plus ma naissance.
Faites-moi Gentilhomme , il n'est rien plus aisé.

O R O N T E.

Je voudrois le pouvoir , j'y serois disposé :
Mais le Roy qui peut tout auroit peine à le faire.
Le Pere Medecin, l'Ayeul Apoticaire ,
Le Bisayeul peut-être encore moins que cela ,
Qui , diable , seroit Noble à descendre de là ?
Pour remplir vos desirs il faut faire un prodige ;
Je ne puis.

Mr MICHAUT.

Grefsez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque Maison dont le nom soit péri :
Ajoûtez une branche à quelque arbre pourri,
Enfin , pour m'obliger inventez quelque fable ;
Et ce qui n'est pas vrai rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

O R O N T E.

Et comment , s'il vous plaît , vous nommez-vous ?

Mr MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble , assurément.

Mr MICHAUT.

Qu'importe ?

ORONTE.

Michaut ? Un Gentilhomme avoir nom de la sorte ,
Cela ne se peut pas , vous dis-je.

Mr MICHAUT.

Pourquoi non ?

Croyez - vous qu'à la Cour chacun ait son vrai
nom ?

De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille ,
Combien ont abjuré le nom de leur famille ?
Si les morts revenoient ou d'en haut ou d'en bas ,
Les peres & les fils ne se connoitroient pas.
Le Seigneur d'une terre un peu considerable ,
En préfere le nom à son nom véritable ;
Ce nom de pere en fils se perpetue à tort ;
Et cinquante ans après on ne sçait d'où l'on sort.
Je n'excroquerai point vos soins ni vos paroles :
J'ai certain Diamant de quatre-vingt pistoles. . .

ORONTE.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur , aucun appas

O v

Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

Mr MICHAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous d'être si formaliste.

Adieu. Je vais trouver un Généalogiste ,

Qui pour quelques louis que je lui donnerai ,

Me fera sur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE *seul.*

Qui jamais de noblesse a vû source moins pure ?

Medecin !

SCENE III.

MADAME GUILLEMOT,

ORONTE, JASMIN.

Me GUILLEMOT.

EST-CE vous qui faites le Mercure ,
Monsieur ?

ORONTE.

Oui , Madame.

Me GUILLEMOT.

Oui ? l'aveu m'en semble bon !

O R O N T E.

En avez-vous besoin , Madame !

Me GUILLEMOT.

Qui ? moi ? non.

A moins d'être d'un goût insipide & malade ,

Peut-on s'accommoder d'une chose si fade ?

O R O N T E.

Ah ! ah ! voici d'un style un peu rude.

Me GUILLEMOT.

Pour vous

Quelque rude qu'il soit il est encor trop doux.

O R O N T E.

Je crois qu'avec raison vous êtes en colere :

Mais je ne sçai par où je vous ai pû déplaire.

Je m'examine en vain , & vous m'embarrassez.

Me GUILLEMOT.

Regardez mon habit , il vous en dit assez.

Ne l'entendez-vous pas ?

O R O N T E.

Non , je vous le confesse.

Me GUILLEMOT.

O ciel ! que vous avez l'intelligence épaisse !

Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler ,

On dit que c'est de moi dont vous vouliez parler ,

Quand certaine Bourgeoise à qui la mode est
douce,

Pour être en cramoisi fit défaire une housse.

O R O N T E.

De vous ?

Me GUILLEMOT.

J'en défis une , & ne m'en cache pas ;
J'avois un lit fort ample , & d'un beau taffetas ;
A force d'être large , il étoit incommode ;
Et le Tapissier Bon le remit à la mode.
Par les soins que je pris , j'eus de reste un rideau ;
Le cramoisi régna j'en fis faire un manteau ;
Voilà la vérité comme elle est dans sa source ,
Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
Pour le mot de Bourgeoise un peu trop répété ,
Les Bourgeois de ma sorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire ajustez mieux vos
contes ;

Et sçachez que je suis Auditrice des Comptes.

O R O N T E.

Quand je fis cet article , il le faut avouer ,
Mon unique dessein étoit de me jouer :
Je ne présufois pas en contant cette fable ,
Qu'elle dût par vos soins devenir véritable.
Loin de vous en blamer , j'admire votre esprit ,

De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
 Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne ,
 De votre invention plutôt que de la mienne.
 Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi ;
 Vous êtes à la mode , & votre lit aussi.
 C'est un avantage. . . .

Me GUILLEMOT.

Oui : mais ce qui me courrouce ,
 On sçait que mon habit est d'une vieille houffe.
 Que ce soit par hazard ou par malignité ,
 Votre indiscret Mercure a dit-la vérité.
 J'entens à chaque pas la basse Bourgeoisie ,
 Qui me nomme en raillant la houffe cramoisie ;
 Et par tout mon quartier la canaille se plaint ,
 Que je prens des couleurs qui font sortir le teint.
 Il est vrai , le gros rouge est une couleur sombre ,
 Qui détache le clair par le secours de l'ombre :
 Qu'on en ait un manteau , sans ornemens dessus ,
 Pour peu que l'on soit blanche ou le paroît bien
 plus :

C'est un fard innocent , sans pommade ni drogue ;
 Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

O R O N T E.

Redites-moi , de grace , un certain mot choisi
 Qui vous est échapé , pour dire cramoisi.

Du gros Rouge ?

O R O N T E.

A mon sens il a beaucoup de grace :
Jamais le mot de gros ne fut mieux en sa place ;
Il charme.

Me GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

O R O N T E.

Votre esprit est fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée assez haute ,
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute ,
A Jasmin.

Le nom de Madame est. . . .

Me GUILLEMOT.

Parlez donc , petit sot.

J A S M I N.

Monsieur , Madame a nom Madame Guillemot.

O R O N T E.

C'est assez. Vous verrez dans le premier Mercure ,
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
Si le mot de Bourgeoise aigrit votre courroux ,
Je mettrai tout au long , par estime pour vous ,
En bon Historien , qui ne fait point de contes ,
Madame Guillemot , Auditrice des Comptes.

Y ferez-vous entrer mon éloge ?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Me GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.

J'ai pour la flaterie une haine invincible.

Si louer sans flater vous paroît impossible,

J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,

Un mémoire où seront mes bonnes qualitez.

J'ai de la modestie, & me rendrai justice.

Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, Madame l'Auditrice ?

Me GUILLEMOT.

De grace....

ORONTE,

Je prétens, pour finir tous débats,

Jusqu'à votre carrosse accompagner vos pas.

Me GUILLEMOT à *Jasmin*.

Voyez si mon carrosse est venu me reprendre.

J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.

Voyez donc promptement si la Fleur est là bas,

Mon cocher.

Je suis sûr de ne le trouver pas ,
Madame.

Me GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous. . .

J A S M I N.

C'est à pied que vous êtes venue.

Me GUILLEMOT.

Ah , Coquin ! Ne bougez , pour raison.

O R O N T E.

J'obéis.

Me GUILLEMOT *en sortant.*

Vous aurez le fouet en entrant au logis ,
Petit gueux.

J A S M I N,

Qu'ai-je fait ?

Me GUILLEMOT.

Comment ! petite roffe ,
Sans vous on auroit cru que j'avois un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups.

J A S M I N.

Dame ! je ne sçai pas si bien mentir que vous.

O R O N T E *seul.*

Madame l'Auditrice est enfin appaisée.

La louange à propos rend toute chose aisée.

Allons fermer la porte , & jusqu'après diné ,

Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte assez rudement.

QUI diable est l'animal qui heurte de la sorte ?

ORONTE.

Ouvre sans hesiter , & l'une & l'autre porte.

On redouble.

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il se rompât les bras.

S C E N E I I.

L I S E T T E , M E R L I N , O R O N T E .

L I S E T T E .

EST-CE ici le logis de Monsieur Licidas ?

M E R L I N .

Ah , Monsieur ! c'est Lisette , ou bien j'ai la berlue.

O R O N T E .

Lisette ! quel bonheur ! Vien que je te salue.
Comment te portes-tu , ma pauvre enfant ?

L I S E T T E .

Fort bien ,

Monsieur.

M E R L I N *la veut saluer aussi.*

Je suis ravi, . . . Comment , je n'aurai rien ?
Tu reviendras des champs sans me baiser ?

L I S E T T E .

Ta bouche

Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche.

MERLIN.

Patience ; à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cecile est revenue en parfaite santé ?

Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

Et la fiemme pour vous est presque tout de même.

Monsieur de Boisluisant qui brûle de vous voir ,

L'a déjà disposée à faire son devoir.

On ne voit rien d'égal , c'est moi qui vous le jure ,

A son entêtement pour l'Auteur du Mercure :

S'il peut l'avoir pour gendre , il sera trop content.

Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairait pas tant,

Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille ;

Et tout autre lui semble indigne de sa fille.

Il va dans un moment vous l'amener ici.

Cecile de frayeur en a le cœur transi.

Elle craint , & sa crainte est assez raisonnable ,

Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur véritable :

Et de Monsieur son pere ayant loué le choix ,

Pour oser se dédire elle eût manqué de voix.

Pour détourner un coup à ses yeux si contraire ,

J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.

Enfin , Monsieur Blageard , qu'on a fait à dessein ,

Trop petit pour un homme , & trop grand pour
un nain ,

Avec civilité m'en a donné l'adresse:

Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maitresse ,

A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi ,

Je me suis hazardée à venir jusqu'ici.

Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose ,

Apprenez - moi , Monsieur , comment va toute
chose.

O R O N T E.

Tout va comme Cecilé à peu près l'a voulu.

De ce logis entier je suis Maître absolu.

La plus tendre amitié qu'inspire la nature ,

M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure.

Nous portons même nom ; avôns mêmes ayeux ;

Et son pere & le mien étoient freres.

L I S E T T E.

Tant mieux.

Pour faire le contrat qui vous est nécessaire ,

A point nommé , Monsieur , il falloit un fauf-
faire ,

Un Notaire fripon , prêt à prévariquer ;

Je sçai bien qu'à Paris vous n'en pouviez man-
quer :

En payant largement , sans autre inquiétude ,

On rencontre son fait en bien plus d'une Etude,
 Mais du genre qu'on cherche ayant le même
 nom,
 De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
 Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous
 destine,
 C'est que pour un Auteur vous avez bonne mine:
 Cette grande perruque, & ce linge & ce point,
 Avec le nom d'Auteur ne sympathisent point.
 J'en vois par-ci, par-là; mais il ont tous l'air
 mince:
 Et sous cet équipage on vous croiroit un Prince.
 Par là votre dessein peut être divulgué.
 Songez....

O R O N T E.

Je représente un Auteur distingué:
 A qui, de compte fait, le débit de ses Livres
 Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

L I S E T T E.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop,
 Pour regagner le temps je m'en vais au galop:
 Encore une parole & puis adieu. Cecile,
 Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille:
 Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un Billet
 Ayant incognito chargé votre Valet,

Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille ;
 A qui le convieroit d'aller boire bouteille ;
 Et qu'après le repas il ne fût assez sot ,
 Pour offrir un quadruple à payer son écot.
 Celui qu'il croit avoir , & dont l'appas le touche ,
 Quoique marqué de même , est une boëte à mou-
 che.

Elle enferme un Billet , à l'aide d'un ressort.

M E R L I N.

Monsieur , qui l'a reçu m'en a payé le port,
 Tu peux lui demander si je ments.

O R O N T E.

Non sans doute :

Mais je l'ai mal payé , quelque prix qu'il m'en
 coute.

De la part de Cecile un Billet m'est si doux. . . .

L I S E T T E.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
 Dans le cœur inquiet de ma jeune maitresse ,
 Je vais diligemment reporter l'allegresse ;
 En dissiper la crainte ; y remettre l'espoir ;
 Et flater son amour du plaisir de vous voir.
 Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maî-
 tre :

Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître :

Monsieur de Boisluisant , le beau-pere futur.
 A toujours l'œil au guet , & n'a pas l'esprit dur.
 Profitez de l'avis que mon zèle vous donne.
 Adieu , Monsieur. Adieu , Monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne ,

Tu m'as fait un affront dont il te souviendra.

LISETTE.

A la premiere vûe on le réparera :
 Prends courage.

SCENE III.

ORONTE , MERLIN.

ORONTE.

T

U vois comme elle agit de tête :

Ne la trouves-tu pas jolie , aimable , honnête ?

MERLIN,

Affurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

Non, Monsieur,
Vous prétendriez sur elle avoir droit de Seigneur ;
Droit de dixme,

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'est point folie :
Un valet marié dont la femme est jolie,
Et de qui le Patron est bâti comme Vous,
A de justes raisons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un sot que je ne veux point suivre.



SCENE

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE,
MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'EST-CE pas vous , Monsieur , qui faites
ce beau Livre ,
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nou-
veau ?

Le Mercure ?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau.
Mais tel qu'il soit , Monsieur , oui c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours , il faut sçavoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

Passons. Que vous plaît-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret.

J'ai mes raisons.

ORONTE à *Merlin*.

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, Monsieur, trouver un honnête
homme.

ORONTE.

Si vous m'estimez tel, quoique vous me disiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
Croyez-en ma parole, & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etes-vous assuré que personne n'écoute ?

ORONTE.

Parlez sans vous contraindre, & n'apprehendez
rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme il faut avoir du
bien.

La Vertu toute nue autrefois étoit belle,
Mais le Vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle;
Et de quelques talens dont on soit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre,
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.

Dès mes plus jeunes ans , dans mes plus bas em-
plois ,

J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes
droits.

Cette inclination augmentant avec l'âge ,

Dans des postes meilleurs je prenois davantage ;

Mais tous ces petits gains par leurs foibles appas ,

En flatant mes desirs ne les remplissoient pas.

Si bien que tout d'un coup l'occurrence étant
belle ,

De deux cens mille francs j'ai fraudé la Gabelle :

Et vous m'obligeriez , après ce beau coup-là ,

De donner dans le monde un bon tour à cela.

Quand , on a comme vous , une plume si bon-
ne. . . .

O R O N T E.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne ?

Après un vol si grand. . . .

L O N G U E M A I N.

Comment , vol ! parlez mieux ,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.

Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la
tête ,

Que frauder la Gabelle est un mot plus honnête.

C'est me deshonoré qu'employer de tels mots.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte , & vous semble un
outrage ,

L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

L O N G U E M A I N .

Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit ?

O R O N T E .

Quel grand mal ? Trouvez-vous qu'il soit petit ?

L O N G U E M A I N .

Sans doute.

Ce n'est au pis aller faire que Banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite , & qui n'ont pas
peri ?

O R O N T E .

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pilon ?

L O N G U E M A I N .

L'affront du Pilon me paroît quelque chose ;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on ex-
pose :

Mais combien en voit-on , Banqueroutiers par-
faits ,

Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits ?

Pour un à qui l'on fait ces injures atroces ,

Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
 Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille
 écus ,

On lui prête sans peine un million , & plus :
 Chacun ouvrant sa bourse à sa moindre requête ,
 Lui jette avec plaisir son argent à la tête ;
 Et quand ses creanciers redemandent leur bien ,
 L'emprunteur infidèle abandonnant le sien ,
 A la face des Loix fait un vol manifeste ;
 Et pour cent mille écus un million lui reste.

O R O N T E.

Les gens que vous citez , dont vous suivez le
 train ,
 Sont l'execration de tout le genre humain.
 Les affronts qu'on leur fait ont de si justes cau-
 ses. . . .

L O N G U E M A I N.

Trois carrosses roulans rajustent bien des choses.
 Et pour un million immoler son devoir ,
 C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut va-
 loir.
 Avec ce que j'ai pris comparez cette somme ,
 Vous verrez que j'en use en bien plus galant hom-
 me.

Pour Messieurs les Fermiers , qui font des gains si
grands ,

Qu'est-ce de bonne foi que deux cens mille francs ?
Gros Seigneurs comme ils font , ont-ils lieu de se
plaindre ?

A rien de plus modique ai-je pû me restreindre ?
Et de vuidier ma Caisse ayant fait un ferment ,
Pouvois-je en conscience un user autrement ?
Mettez-vous en ma place , & pensez bien. . . .

O R O N T E.

De grace ,

Ne me proposez point cette odieuse place.
Quel secours de ce crime osez-vous esperer ?
Vous vous êtes fait riche , & n'osez vous montrer :
De vos meilleurs amis vous craignez la présence.
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement , sans peur d'être ar-
rêté ;

Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

L O N G U E M A I N.

Je sçais un sûr moyen de me la faire rendre.

O R O N T E.

Quel moyen ?

L O N G U E M A I N.

Ecoutez , & vous l'allez apprendre :

C'est l'unique furet qui m'amène en ce lieu.
 De deux extrémités j'ai choisi le milieu ;
 De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre :
 Mais on souffre encor plus quand on se laisse pen-
 dre ;

Ainsi , soit par foiblesse , ou par bonne amitié ,
 Des deux cens mille francs je rendrai la moitié.
 Ce sont cent mille francs que je perds ; mais qu'y
 faire ?

J'aime quand je le puis , à conclure une affaire .
 Les Fermiers Généraux voyant ma bonne foi ,
 Me pourront confier quelque meilleur emploi.
 C'est ce qu'avec grand art , comme par bonté
 pure ,

Il faut insinuer dans le premier Mercure.
 Si je suis par vos soins à l'abri de la Hart ,
 Du butin que j'ai fait vous aurez votre part ;
 Et cent louis. . . .

O R O N T E.

Monfieur , en m'offrant cette somme ,
 Vous oubliez , je crois , que je fuis honnête hom-
 me ?

Et fi je l'étois moins que je ne le prétens ,
 Vous passeriez peut-être assez mal votre temps.
 Vous offrez cent louis pour vous faire un afyle ,

Et qui vous fera prendre est sur d'en gagner
mille ;

On les donne ; on vous cherche , il n'est rien
plus certain :

Et vous vous appelez Monsieur de Longuemain.

C'est un sensible appas qu'une somme si forte :

Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte :

Mais allez , sauvez-vous ; & ne m'apprenez pas

En quel lieu le destin va conduire vos pas.

Que sçai-je si demain j'aurois encor la force

De pouvoir résister à cette douce amorce :

Rien ne peut vous sauver , si l'on vous pousse à
bout.

Pour vous mettre en repos restituez le tout.

Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez pren-
dre ,

Il ne seroit plus temps de s'offrir à tout rendre :

On vous y forceroit , & vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas si j'avois tout rendu ?

Un bien de ses ayeux qu'un heritage amène ,

Comme il vient sans travail peut se perdre sans
peine :

Mais un bien étranger que le plus grand bon-
heur

Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur ;

Un bien qui m'a couté plus de soins & d'allarmes ,

Qu'à mes yeux éblouis il n'étoit de charmes ;

Enfin , pour expliquer la chose comme elle est ,

Un bien que j'ai volé , puisque ce mot vous plaît ;

Quand tout est essuyé me parler de tout rendre ,

C'est un pire destin que de se laisser pendre.

Je renonce au secours d'un tel médiateur ,

Et suis de vos conseils très-humble serviteur.

S'il faut être pendu , ce n'est pas une affaire.

Il sort.

O R O N T E *seul.*

Ce Monsieur le Commis a l'air patibulaire.

Si je ne suis trompé sa mort fera du bruit.



S C E N E V.

M E R L I N , O R O N T E .

M E R L I N .

M O N S I E U R , voici Cecile, & tout ce qui
s'ensuit.

Pere , Fille , Soubrette & Laquais vont paroître.

O R O N T E .

Suis-je bien ? Ma perruque....

M E R L I N .

On ne scauroit mieux être.

Ils entrent.

S C E N E V I.

Mr DE BOISLUISANT , CE-
CILE , O R O N T E , LISETTE ,
M E R L I N .

M r D E B O I S L U I S A N T .

M O N abord sans doute vous sur-
prend.

De vos admirateurs vous voyez le plus grand.

Le bonheur de vous voir , dont j'ai l'ame ravie ,
Est pour moi le plus doux que j'aye eu de ma
vie :

Avant que de mourir je bornois mon espoir ,
Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime , & que je vous em-
brasse.

O R O N T E.

Monfieur , avec refpect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur péné-
tré. . . .

Mr DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré ?
Avant que vous fuffiez , quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans jusqu'à feize volumes ?
Au moindre événement qui fait un peu de bruit ,
Votre fécondité va jusques à dix-huit.
Ah , ma Fille !

O R O N T E.

Est-ce là Madame votre fille ,
En qui tant de beauté , tant de sagesse brille ?

Mr DE BOISLUISANT.

Oui , Monsieur.

O R O N T E.

Accordez à mon empressement

L'honneur de saluer un objet si charmant.

Il la salue & la baise ; & dans le même temps

Merlin en fait autant à Lisette.

Madame , pardonnez si j'ai l'ame interdite.

C'est un charme pour moi qu'une telle visite :

Et du langage humain les termes impuissans ,

Ne peuvent exprimer les transports que je sens.

Que je suis redevable à Monsieur votre Pere !

C E C I L E.

Votre joye à nous voir me paroît si sincere ,

Que je répondrois mal à cet accueil si doux ,

Si je vous témoignoïs en avoir moins que vous.

Quelque estime pour vous que mon Pere ait con-

çûe ,

Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien dûe :

Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir ,

Plus j'en montre à mon tour , mieux je fais mon

devoir.



S C E N E V I I .

BONIFACE, ORONTE, Mr DE
BOISLUI SANT, CECILE,
LISSETTE, MERLIN.

B O N I F A C E .

QUI de vous , s'il vous plaît , est l'Auteur
du Mercure ?

O R O N T E .

Qui diable amène ici cette fote figure ?

Que voulez-vous ?

Mr DE BOISLUI SANT *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

O R O N T E .

Non , Monsieur.

B O N I F A C E .

Pardonnez , si je vous interromps.

O R O N T E .

Voulez-vous quelque chose ?

B O N I F A C E .

Oui , Monsieur.

Parlez-vîte,

De grace.

BONIFACE.

J'aime mieux differer ma visite ,
Que d'avoir le malheur de vous être importun ,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE à *Mr de Boisluilant.*

Monsieur , vous voulez bien me donner la licence. . . .

Mr DE BOISLUILANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE à *Boniface.*

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un Avis d'importance ,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien ?

Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est ? C'est un bien ,
Mais d'une utilité si grande , si seconde ,
Qu'on vous en sçaura gré jusques dans l'autre
monde.

C'est un bien , grace au ciel , & grace à mes efforts,
Honorale aux vivans , & plus encore aux morts.

O R O N T E.

Ne perdons point de temps , Monsieur. Que faut-il faire ?

Parlez.

B O N I F A C E.

Monsieur Blageard , dont je suis le Confrere ,
M'avoit promis , Monsieur , de vous faire un récit
Du dessein qui m'améne.

O R O N T E.

Il ne m'en a rien dit.

B O N I F A C E.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déserte point son heureuse boutique :
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit , comme certains Au-
teurs ,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien
faire ,
Que de mettre à l'aumône un malheureux Li-
braire.

Un Livre in-folio m'a mis à l'Hôpital.

O R O N T E

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal ,

Que puis-je ?

BONIFACE.

Vous sçavez qu'il faut que chacun meure ;
On le voit tous les jours , on l'éprouve à toute
heure ;

Et jusques à ce jour on n'a pû découvrir ,
D'infaillible moyen pour jamais ne mourir .

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire ?

Mr DE BOISLUISTANT.

Le secret seroit beau !

BONIFACE.

Non , Monsieur . Au contraire ;
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas :
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas .
Mais , Monsieur , jusqu'ici les Billets nécessaires ,
Pour inviter le monde aux Convois mortuaires ,
Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir ;
Et pour le bien public j'ai tâché d'y pourvoir .
J'ai fait graver exprès avec des soins extrêmes ,
De petits ornemens de Devises , d'Emblêmes ,
Pour égayer la vûe , & servir d'agrémens ,
Aux Billets destinés pour les Enterremens .
Vous jugez bien , Monsieur , qu'embellis de la
forte ,

Ils feront plus d'honneur à la personne morte ;
 Et que les curieux , amateurs des beaux Arts ,
 Au Convoi de son corps viendront de toutes parts.
 A l'égard des vivans , dont l'orgueil est si vaste ,
 Qu'en escortant la mort ils demandent du faste ,
 Tout le long d'une rue ils feront trop heureux ,
 De traîner à leur suite un cortège nombreux.

C E C I L E.

Cet avis est fort beau !

O R O N T E.

Mais , sur-tout , fort utile ?

B O N I F A C E.

Je vendrai ces Billets trois louis d'or le mille ;
 Et si l'année est bonne & fertile en trepas ,
 Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
 La grace que j'espère , & qui m'est importante ,
 C'est un peu de secours d'une plume sçavante ;
 Et la vôtre aujourd'hui par son invention ,
 Met ce que bon lui semble en réputation.
 Pour être dans le monde illustre à juste titre ,
 Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
 Vous dispensez la gloire. Et si votre bonté
 Vouloit de mes Billets montrer l'utilité ,
 Il vaudroit mieux , Monsieur , dans le premier
 Mercure ,

Retrancher quelque Fable , ou bien quelque
Aventure ;

Et dans un long article avertir les défunts ,
De ne plus se servir de Billets si communs :
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire ;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une
Histoire ;

Le prouver par raisons ; & leur faire esperer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien , Monsieur , que rien n'est plus
facile.

O R O N T E.

Je vous l'ai déjà dit , cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

B O N I F A C E.

Boniface Chrestien ,
Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire ,
Et je tiens ma boutique auprès de saint Hilaire.
Vous en souviendrez-vous , Monsieur ?

O R O N T E.

Assurément.

B O N I F A C E.

Votre temps vous est cher jusqu'au moindre mo-
ment.

Le Public est lezé quand on vous importune.
Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune.
Je ne vous parle point de mon remerciement ;
Je ferai mon devoir , n'en doutez nullement.

En montrant Monsieur de Boisfluisant.

Si Monsieur vous est joint de sang ou d'alliance ,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

O R O N T E.

Comment ?

B O N I F A C E.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin ;
Il va de mes Billets avoir bientôt besoin ;
Et j'aurois un plaisir , que je puis dire extrême ,
De pouvoir pour Monsieur les imprimer moi-
même.

A tel prix qu'il voudroit il auroit les meilleurs ;
Et s'il perdoit la vie , il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus , lorsque vous rendrez l'ame ,
De les fournir *gratis* pour Vous & pour Madame.
Mourez quand vous voudrez , & comptez là-
dessus.



SCENE VIII.

ORONTE, Mr DE BOISLUI-
SANT, CECILE, LISETTE,
MERLIN.

ORONTE.

DEs sottises d'un fat vous me voyez con-
fus.

Victime du Public , le Mercure m'expose

A la nécessité d'écouter toute chose.

Mais pour nous dérober aux surprises des sorts ,

Dans mon appartement nous ferons en repos.

Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

Mr DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE

Non ; c'est me faire grace.

Ne la differez point. Entrez , Madame.

Mr DE BOISLUISANT.

Entrons.

D'un dessein que j'ai fait nous nous entreten-
drons.

ORONTE à Merlin.

Merlin , voilà ma bourse , & je connois ton
zèle ;

Donne-m'en je te prie une preuve nouvelle.

Deux ou trois Confiseurs sont mes proches Voi-
sins :

De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux Bassins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occasion est belle.

Sçavoir ferrer la Mule est un art où j'excelle.

Secrétaire bannal je m'en vais essayer ,

Puisqu'il me met en œuvre à m'en faire payer.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

Mr DE BOISLUISANT,
ORONTE.

Mr DE BOISLUISANT.

OUI, Monsieur; c'est sans fard qu'avec vous
je m'explique.

Il n'est rien de plus propre & de plus magnifique.
Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Mar-
quis,

Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus ex-
quis.

Je n'ai vû que Miroirs, que Pendules, que Luf-
tres,

Que Tableaux mis au jour par des Peintres illus-
tres;

Et ce qui m'a surpris, une Collation
Où la délicatesse & la profusion....

O R O N T E.

Et de grace , Monsieur , un peu plus d'indulgence ;

J'ai sans doute abusé de votre complaisance.

Je vous en fais excuse , & vous conjure. . . .

Mr. DE BOISLUI SANT.

Hé bien !

Puisque vous le voulez je n'en dirai plus rien.

Difons un mot ou deux sur une autre matiere.

Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere.

Vous fçavez. le penchant qui m'entraîne vers vous ;

Et ma fille , en un mot , n'est plus si près de nous.

Peut-être que contraint par l'aspect de Cecile ,

Un refus à ses yeux vous sembloit difficile.

Pendant que votre aveu peut être rétracté ,

Ne vous contraignez point ; parlez en liberté.

Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

O R O N T E.

Tout ce qu'on peut sentir mon cœur le sent pour elle.

Charmé de vos bontés comme de ses attraits ,

A vous plaire , à l'aimer je borne mes souhaits ;

Et quoique mon amour ne fasse que de naître ,

Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.

Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez ,

Je vous donne ma foi que jamais. . . .

Mr DE BOISLUIANT.

C'est assez.

Vous pouvez librement entretenir Cecile ,

Pendant une heure ou deux que je vais par la
Ville.

J'aime mieux la laisser à vos soins obligeans ,

Qu'en un Hôtel garni , rempli de mille gens.

Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre.

Quand j'aurai fait mon tour , je viendra la re-
prendre.

Adieu. Si vous m'aimez traitez-moi sans façon.



SCENE

SCENE II.

LISETTE, CECILE, ORONTE.

LISETTE.

MONSIEUR de Boisfluisant est-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

A Cecile.

Bon.

Il est parti, Madame. Avancez.

ORONTE.

Ah, Madame !

Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme.

Je puis dans le transport dont je suis animé,

M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont
charmé.

Mon aimable Cecile !

CECILE.

Hé bien, mon cher Oronte !

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

Tome II.

Q

Oui ; j'en fais l'aveu fans honte.

Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant ,
C'est d'abuser mon Pere , & de lui devoir tant.
Prévenu , comme il est , pour l'Auteur du Mer-
cure ,

Nous pardonnera-t-il cette douce imposture ?
Je crains. . . .

L I S E T T E.

A cela près hâtez le *conjungo*.

Tous deux jeunes , bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre Pere après tout pourra dire ?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il désire ?
C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;
A Monsieur qu'il y trouve il prétend vous don-
ner ;

Loin de blâmer son choix vous en êtes contente ;
Et vous taupez à tout en fille obéissante.

Etes-vous obligée à sçavoir si Monsieur
Est Auteur véritable , ou bien façon d'Auteur ?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

C E C I L E.

Oronte , là-dessus , ne dit point ce qu'il pense ?

O R O N T E.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis ,

Madame.

C E C I L E.

Je vous aime autant que je le puis.

Vous n'en pouvez douter sans me faire un outrage ;

Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

O R O N T E.

Hé bien ; si vous m'aimez n'apprenez plus rien.

Le reste me regarde , & j'en sortirai bien.

Qui n'eût pas accepté comme je viens de faire ,

L'ineestimable bien que m'offre votre Pere ?

Falloit-il renoncer à vos divins appas ,

Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas ?

Et lorsqu'il fera temps que je le désabuse ,

N'êtes-vous pas, Madame , une assez belle excuse ?

Reposez-vous sur moi de tout l'événement.

L I S E T T E.

J'entens monter quelqu'un ; parlez plus doucement.

C E C I L E.

Une Dame paroît dont j'admire la mine.

Elle a grand air.

SCENE. III.

CLAIRE, ORONTE, CECILE
LISSETTE.

ORONTE.

C'EST vous, ma charmante Cousine
A quand la Nôce ?

CLAIRE.

A quand ? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je ; on m'a répudié.
Je viens en avertir mon Cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.

Il est à Saint Germain, pour quelques jours peut-être,
 Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
 Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon.
 J'aurai le même zèle ayant le même nom :
 Et cette Dame enfin que j'estime & respecte,
 Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte.
 Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
 J'en suis sûr,

C L A I R E.

Mon Cousin, je n'ai point de secrets.

On m'avoit accordée à Monsieur de la Motte :

Il en est de moins foux que je crois qu'on garotte.

Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond ;

Ne s'habille jamais comme les autres font ;

Et pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique

D'être dans son espece un animal unique.

Mais comme il est fort riche, & que j'ai peu de
 bien,

On lui promit ma foi sans que j'en sçûsse rien.

La semaine passée, avec une Compagne,

Je fus voir au Plessis sa maison de Campagne :

Je fis pour l'obliger cette débauche-là ;

Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.

Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,

Seul mon bourru d'amant fut à la promenade :

Je ne ſçai ſi c'eſt-là qu'on m'a volé ſon cœur ;
 Mais quand il en revint je le trouvai rêveur,
 Le ſoir , en confidence , il me dit que ſon âge
 N'étoit plus guere propre au joug du mariage ;
 Qu'il avoit cinquante ans ; & qu'avec un vieil-
 lard ,

L'hymen de ſes plaiſirs me feroit peu de part.
 Le lendemain matin , ſans garder de meſure ,
 Il revint bruſquement me parler de rupture ;
 Et pour le mépriſer comme il me mépriſoit ,
 J'acceptai ſur le champ ce qu'il me propoſoit.
 Voilà ce que je ſçais , ſans en ſçavoir la cauſe.

C E C I L E.

Perdre un pareil amant , c'eſt perdre peu de choſe.

L I S E T T E.

Belle , bien faite , jeune , & ſans aucun défaut ,
 Un homme à cinquante ans n'eſt pas ce qu'il vous
 faut.

Qu'en feriez - vous ? A vingt la reſſource eſt plus
 grande.

C L A I R E.

Il m'a fait un préſent qu'il faut que je lui rende.

O R O N T E.

Puiſqu'il rompt ſans ſujet je n'en ſuis pas d'avis.
 Et de combien eſt-il ?

CL A I R E.

De deux mille louis.

O R O N T E.

Il vous les a donnés ?

C L A I R E.

A moi-même en personne.

O R O N T E.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne :

Ils sont à vous.

L I S E T T E.

Pour moi , je ne les rendrois pas.

C L A I R E.

Il va , je crois , monter ; je l'ai laissé là-bas.

Je l'entens.

O R O N T E.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

C L A I R E.

Je ne sçais.



SCENE IV.

MONSIEUR DE LA MOTTE,
CLAIRE, ORONTE, CECILE,
LISETTE.

ORONTE.

SERVITEUR, Monsieur.

Mr DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien
doux.

Mr DE LA MOTTE.

D'où vient ?

ORONTE.

Mademoiselle est ma Cousine.

Mr DE LA MOTTE.

A Vous ?

Tout de bon ?

ORONTE.

Oui, Monsieur.

Mr DE LA MOTTE.

J'en suis vraiment bien aisé.

O R O N T E.

Et moi je suis ravi , Monsieur , qu'elle vous
plaise.

Quel jour avez - vous pris pour un hymen si
beau ?

Mr DE LA MOTTE.

Bon ! la paille est rompue , & tout est à vau-
l'eau.

Vous le sçavez fort bien , fin matois que vous
êtes.

O R O N T E.

Vous , Monsieur , sçavez-vous quelle faute vous
faites ?

Mr DE LA MOTTE.

Eh oui ! Par cet hymen je m'étois figuré ,

Que j'aurois des enfans qui m'en sçauroient bon
gré :

J'entens , par des raisons que moi-même je forge ,
Que ma posterité se plaint que je l'égorge ;
Et frappé quelquefois par de tristes accens ,
Je pense massacrer de petits innocens.

Mais tout dût-il crever, que tout creve n'importe,
La raison opposée est toujours la plus forte:

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
 Monsieur ?

CECILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter ?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

Mr DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, & c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

CECILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne paroiss-je plus belle ?

Mr DE LA MOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chere Demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CECILE.

Vous a-t- on déguisé sa naissance & ses biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

Mr DE LA MOTTE.

Non ; vous êtes en tout bien conditionnée ;

Belle , sage , fidelle ; & malgré tout cela,
 Il plait à mon destin que je vous plante-là.
 Laissez-moi , pour raison , m'excuser sur mon âge ;
 Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

C L A I R E.

Non , Monsieur ; dites tout , ne foyez point con-
 traint ;
 Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

O R O N T E.

Elle a raison ; parlez. Que voulez-vous qu'on
 pense ?

Mr D E L A M O T T E.

Mais je vais l'offenser , si je romps le silence.
 Pour n'en pas venir-là je fais ce que je puis.
 Rendez-moi seulement mes deux mille louis ,
 Et bon jour.

C L A I R E.

Pour cela , c'est un autre chapitre.
 Je les prétens à moi par un assez bon titre :
 En m'en faisant un don vous en fîtes mon bien.
 Mais vuidons l'autre affaire , & ne confondons
 rien.

Dussiez-vous m'offenser , expliquez-vous.

O R O N T E.

Sans doute.

Q vj

Je ſçaurai de Monsieur quel affront il redoute ;
Il ne fortira point qu'il ne m'ait convaincu. . . .

Mr DE LA MOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer , je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent !

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

Mr DE LA MOTTE.

Mon prétendu Cousin , chacun ſçait ſes affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur ?

C E C I L E.

C'est à tort ;

Mademoiselle eſt ſage , a de l'honneur.

Mr DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres , ſon air , ſa pudeur naturelle ,
Ce ſont des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas ,
C'eſt je crois dire aſſez qu'elle n'en manque pas.
De quelqu'autre que moi qu'elle ſoit la conquête ,
Des dangers de l'hymen je garantis ſa tête :
Mais tout ce que j'entens , & tout ce que je vois ,

Pour m'appeller Cocu semble prendre une voix,
 Ecoutez quatre mots, sans aucune incartade,
 Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.
 Ce fut Jeudi dernier que l'enfer en courroux,
 Du plaisir que j'aurois si j'étois votre époux,
 Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable,
 De pouvoir me contraindre à me donner au dia-
 ble.

Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
 Ayant beaucoup marché sans dessein & sans choix,
 Je fus me reposer vers des bornes de pierre,
 Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma terre;
 Pour rêver à mon aise au moment bienheureux,
 Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes
 vœux.

A peine étois-je assis sur une de ces bornes,
 Que deux gros Limaçons me présentent les cor-
 nes ;

Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
 Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer ;
 Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
 Je me levai sur l'heure, & les tuai de rage ;
 Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trepas,
 Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
 Je venois en Heros de venger mon injure,

Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
 Une miserable Oiseau pensa me rendre fou,
 A force de crier *coucou*, *coucou*, *coucou*,
 Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
 J'entre dans la forêt, & je cherche le drôle,
 Fortement résolu pour venger mes soupçons,
 De lui faire éprouver le fort des Limaçons.
 Mais zeste ! Le couquin de branchage en bran-
 chage,
 De son maudit *coucou* redoubla le ramage ;
 Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
 Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
 Limaçons & Coucou, mon âge & votre sexe,
 Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
 Lorsque dans mon chemin, & presque sous mes
 pas,
 Je trouve un bois de Cerf fraîchement mis à bas ;
 Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
 Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête.
Vous en aurez menti, malheureux animaux,
Je rendrai malgré vous tous vos présages faux,
 M'écriai-je, & soudain je gagnai ma chaumière,
 Sans vouloir regarder ni devant ni derrière.
 Ainsi vous avez beau menacer ou prier,
 Qui diable après cela voudroit se marier ?

Eh! Monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes.

Ma Cœusine est croyable un peu plus que vos bêtes :

Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas,
Que des les vouloir croire, & nela croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

Mr DE LA MOTTE.

Je vous ai déjà dit que je la crois fort sage;
Mais si l'astre s'en mêle, & veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence,
Deviendra contre moi fidèle à l'influence;
Et moins par son penchant que pour remplir mon fort,
Je me verrai cocu, sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver Mademoiselle.
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle,
S'il faut être cocu, c'est-par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.
Pour l'honneur de mon front & de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, & sortons quitte à quitte.

Puisque par ses raisons Monsieur est convaincu,
 Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu,
 La rupture qu'il cherche est une preuve insigne,
 Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.
 Vous n'aurez pas l'esprit de lui manquer de foi.
 Finissez. Quel argent lui devez-vous ?

CL A I R E.

Qui ? moi ?

Rien du tout.

Mr DE LA MOTTE.

En trois mots , c'est me payer ma somme.

CL A I R E.

Que me demandez - vous ? Parlez en honnête
 homme.

Que vous dois-je ?

Mr DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez,
 Les deux mille louis que je vous ai donnez,

CL A I R E.

A moi , Monsieur ?

Mr DE LA MOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces ?

CL A I R E.

Lorsque je les reçûs je vous en rendis graces.

Me les ayant donnés , ils ne sont plus à vous.

Mr DE LA MOTTE.

Je me flatois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas , Monsieur , est-ce ma faute ?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'a-
voit faits ,
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CECILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle ,
Marque pour un volage une bonté nouvelle ;
Retenir vos présens c'est vous aimer encor.

Mr DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent elle m'étoit acquise.
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise.
Demandez-lui plutôt si jamais...

ORONTE.

Ecoutez ,

(Aussi-bien suis-je sûr que vous en doutez)

C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous
rendre ;

Et si vous l'ignorez je veux bien vous l'apprendre.
Epousez ma Cousine , ou ne prétendez pas. ...

Mr DE LA MOTTE.

Quand je serai cocu , qu'il sera bien plus gras !
 Sçachez , petit Cousin , qui par votre menace
 Prétendez m'ajôûter aux cocus de ma race ,
 Que malgré mon étoile & malgré vos leçons ,
 Je veux faire mentir , Cerf , Coucou , Lima-
 çons ,

Et fuir le mariage un peu plus que la peste.

Licidas à l'instant va décider du reste :

Nos communs intérêts sont remis en sa main.

N'est-il pas ici ?

O R O N T E.

Non ; il est à Saint Germain.

Mr DE LA MOTTE.

Pour long-temps ?

O R O N T E.

On ne sçait.

Mr DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne :

Il entendra plaider votre cause & la mienne.

De mes prétentions quel que soit le succès ,

Ne me pas marier c'est gagner mon procès :

Combien devant nos yeux en voyons-nous pa-
 roître ,

Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas
être ?

Tant ils sont assurés de trouver au logis ,
Ou leur femme qui gronde , ou quelquefois bien
pis.

Serviteur.

S C E N E V.

CECILE, ORONTE, CLAIRE,
LISETTE.

CECILE.

QUEL amant pour une belle amante !
LISETTE.

Je n'en voudrois point , moi , qui ne suis que
servante ;

Ou si j'étois réduite à cette extrémité ,
Je crois que son Coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous , Cousine ; il en viendra quel-
qu'autre.

Apprenez mon destin , puisque je sçai le vôtre.

Je vous prie à mon tour de ma noce.

CL A I R E.

Comment !

O R O N T E.

Nous sommes mieux unis que vous & votre
amant.

Ma Maitresse ni moi nous ne voulons pas rompre.
Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient inter-
rompre.

Passiez dans l'autre chambre , où bientôt je vous
sui.

S C E N E V I.

D U M E S N I L , O R O N T E.

D U M E S N I L.

M O N S I E U R , je suis perdu si je n'ai votre
appui.

O R O N T E.

Qu'est-ce , Monsieur ? Parlez. Quel sujet vous
oblige. . . .

D U M E S N I L.

Si je n'ai votre appui je suis perdu , vous dis-je.

O R O N T E.

Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux ?

D U M E S N I L.

Il n'est point sous le ciel d'homme plus malheureux.

O R O N T E.

Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire ?

Etes-vous assassin , empoisonneur , faussaire ?

Etes-vous poursuivi des Archers ?

D U M E S N I L.

Moi , Monsieur ?

Ai-je l'air d'un faussaire , ou d'un empoisonneur ?

O R O N T E.

Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte ?

D U M E S N I L.

Non , Monsieur.

O R O N T E.

N'est-ce point que votre femme est morte ?

D U M E S N I L.

Eh ! si c'étoit cela , serois-je malheureux ?

O R O N T E.

Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux.

J'écoute : mais sur-tout , point de longue harangue.

Force gens à Paris enseignent quelque langue,
Celui-là l'Espagnol , celui-ci le Latin ;
Et sans autre secours ils subsistent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aise ;
Que depuis quelque temps ils ne vont plus qu'en
chaîse :

Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter ,
Je crus pour m'enrichir les devoir imiter.
Je pris dans un Fouxbourg une maison fort grande,
Et mis un écriteau pour *la Langue Normande* ;
M'offrant de l'enseigner avec affection
Avec les tons , l'accent , dans sa perfection.
Pendant le premier mois il ne me vint personne.

O R O N T E.

Quoi ! pas un Ecolier !

D U M E S N I L.

Pas un.

O R O N T E.

Je m'en étonne.

Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
Le second mois , sans doute , alla bien ?

D U M E S N I L.

Encor moins.

Pour me manifester , tant aux pauvres qu'aux riches ,

Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches :

Et par tous le endroits où j'étois affiché ,

Je voyois en passant force monde attaché.

J'en conçûs de le joye , & la chose étant sçûe ,

Je me tins assuré d'en avoir bonne issue ,

Et crus que ma maison creveroit d'écoliers ;

Mais le troisiéme mois eut le fort des premiers.

Pas une ame ne vint. Je disois à moi-même ,

En songeant quelquefois à mon malheur extrême ,

Tous les gens de commerce ont affaire à Rouen ,

A Bayeux , à Falaise , à Dieppe , au Havre , à Caen ,

Peu de gens ont affaire , à Florence , à Venise :

Et c'est par conséquent une grande sottise ,

D'ignorer le Normand & de sçavoir si bien

L'extravagant Jargon qu'on nomme Italien.

L'un est infructueux , & l'autre fort utile.

Comme on a vers l'espoir une pente facile ,

Je me flatois alors , & même avec excès ,

Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.

Je faisois afficher de nouveau ; mais ma peine

Pendant quatorze mois a toujours été vaine ;

Et quoique cette Langue ait de particulier ,

Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un Ecolier.

Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi ? non ; cela n'est pas croyable.

DUMESNIL.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au
Diable.

Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons
choix !

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur ?

DUMESNIL.

Réprimender la Noblesse de France,
Qui parle Italien, Espagnol, Allemand,
Et qui ne peut parler le langage Normand :
Qui sçait parfaitement deux ou trois langues mor-
tes,

Et qui n'en sçait pas une usitée à ses portes :
Qui sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le baragouin ;
Et qui par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *Signor si*, que *voire*, ou *Diess me damne*.
Vous voyez cependant quelle comparaison ?

ORONTE.

ORONTE.

Il est vrai ; je vois bien que vous avez raison.
Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose ,
Je vous conseillerois de tenter autre chose.
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras ,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi , faites choix de quelqu'autre exer-
cice.

DU MESNIL.

Non, Monsieur ; tôt ou tard on me rendra ju-
stice.

De quoi que l'on se mêle en un même quartier ,
Quarante quelquefois sont d'un pareil métier ;
Et par cette raison , que je crois pertinente ,
Ce qu'un seul gagneroit se partage à quarante :
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talens dans le premier Mercure ,
Si le Roy par hazard en faisoit la lecture ,
Bienfaisant comme il est par inclination ,
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension ?
Comme de mes pareils la nature est avare ,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare , il est certain : on ne peut l'être plus.

Me louer devant moi , c'est me rendre confus ;
Je suis déconcerté d'une louange en face ;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu ; le mois prochain parlez si bien de moi ,
Que de voir mon visage il prenne envie au Roi.
C'est la grace qu'espere & que vous recommande
Du Mesnil , Professeur de la langue Normande.

O R O N T E *seul.*

Juste ciel ! que ces foux qui fatiguent mes yeux ;
Volent à mon amour de momens précieux !

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

DEMEUREZ, mon Cousin, vous avez compagnie.

Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.

Vous avez à loisir parcouru ma Maitresse,

Et vous jugez de tout avec délicatesse :

Comment la trouvez-vous ? Ai-je fait un bon
choix ?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des
doigts.

R ij

Son teint , son air , sa taille , en un mot tout
m'enchante ;

Et de la tête aux pieds , elle est toute charmante.

Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.

Eh ! Comment feriez-vous pour ne la pas aimer ?

Une Dame qui vient m'empêche de poursuivre.

Adieu. Je vous défens de songer à me suivre.

Un pas que vous feriez me mettroit en courroux :

Et ce seroit bannir tout commerce entre nous.

O R O N T E.

A ce que vous voulez il faut que je consente.

C L A I R E.

Vous m'obligez.

S C E N E I I.

Mad. DE CALVILLE, O R O N T E.

Mad. DE CALVILLE *en deuil.*

MONSIEUR, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue & redevable.

O R O N T E.

A moi ,

Madame ?

Mad. DE CALVILLE.

Oui, Monsieur, à vous-même.

O R O N T E.

Et de quoi ?

En quelle occasion la fortune propice,
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service ?

Mad. DE CALVILLE.

En trois occasions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes Maris,
En lisant ces endroits j'eus un plaisir extrême.
Et comme je fis hier enterrer le quatrième,
J'offre cette matiere à votre heureux talent,
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidelle.

O R O N T E.

Pour un Mari défunt c'est montrer bien du zèle.
Je ne m'étonne pas après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
C'est de votre mérite une assez grande preuve.
Sur un si bel exemple on se doit écrier.

Mad. DE CALVILLE.

On me parle déjà de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes,

Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
Il verra si pour lui mes feux étoient constans.

ORONTE.

Quoi ! Vous vous résoudrez à pâtre si long-temps ,
Madame ? Je vous plains : cet effort est pénible.

Mad. DE CALVILLE.

J'aimois feu mon Mari ; l'amour rend tout possible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une Dame aussi jeune que vous ,
Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs
charmes ,

Après s'être occupés à verser tant de larmes ?
Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal. . . .

Mad. DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.

Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve.
J'avourai cependant , moi qui suis souvent veuve ,
Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf ,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je sçais bien au surplus ce qu'il faut que je fasse :
J'ai pleuré le défunt avec assez de grace.
Pendant qu'il se mouroit , fidelle à mon devoir ,

J'apprenois à pleurer devant un grand miroir,
 Pour pleurer un Mari d'une maniere honnête,
 Il faut négligemment sçavoir pencher la tête ;
 Avoir la gorge nue , & laisser à dessein
 Couler par-ci , par-là , des larmes sur son sein ,
 Eviter les hauts cris que la canaille jette ;
 Avoir un air stupide ; une douleur muette ;
 Regarder son malheur avec tranquillité.
 Voilà comme l'on pleure en gens de qualité ;
 Mais si quelque Bourgeoise , ou simple Demoi-
 selle
 Osoit pleurer de même , on se moqueroit d'elle.

O R O N T E.

Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous ,
 On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
 Comment le nommoit-on ?

Mad. DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

O R O N T E.

Je vais marquer sa mort du plus sublime style.
 Vous serez au Mercure avec distinction.

Mad. DE CALVILLE.

Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
 Comme une tourterelle à tous momens je pleu-
 re. . . .

Si je me remarie , & que mon mari meure ,
Je viendrai vous l'apprendre , & n'y manquerai
pas.

ORONTE *seul.*

Que l'Auteur du Mercure a de foux sur les bras !
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tran-
quille ,
Mon cœur impatient de rejoindre Cecile. . . .
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon expresse-
ment.

S C E N E III.

ORIANE , ORONTE , ELISE.

ORIANE.

MONSIEUR , vous allez faire un mauvais
jugement ,
Sans doute.

ORONTE.

Moi , Madame ? En tout ce que vous faites ,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous
êtes :
On découvre d'abord un mérite si grand. . . .

E L I S E.

Nous sçavons bien, Monsieur, que vous êtes
Galant.

On ne voit point d'écrits comparables aux vô-
tres :

Que d'éloges charmans cousus les uns aux autres !
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

O R O N T E.

D'agréables objets sont aisés à louer.

Vos manieres, votre air. . . .

O R I A N E.

Brisons-là, je vous prie ;

La louange affectée est une raillerie.

Tirez-nous seulement d'une grossiere erreur,

Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.

Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un
Mercure.

C'est mon plaisir d'écrire & ma chere lecture ;

Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplû,

C'est qu'il est trop petit, & qu'on l'a trop tôt lû.

Mais un des plus charmans que l'on vous ait vû
faire,

C'en est un où j'ai vû le grand art de se taire :

Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,

Et dont ma sœur & moi nous avons profité.

R v

Nous avons toutes deux purifié nos ames ,
 D'un défaut qui par-tout deshonore les femmes ;
 Et nous faisons un vœu qui sans doute tiendra ,
 De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
 N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent ?
 Leurs discours éternels fatiguent & déplaisent.
 Tout ce qui leur échape est de si peu de poids ,
 Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
 S'il n'étoit des rubans , des jupes , des dentelles ,
 Tant que dure le jour de quoi parleroient-elles ?
 Je sèche de chagrin lorsque j'entens cela.

E L I S E .

Et qui pourroit tenir à ces sottises-là ?
 Est-ce un si grand effort qu'être femme & se taire ,
 Qu'aucune autre que nous n'ait encor pû le faire ?
 (Car ma sœur franchement , nous pourrions
 avouer ,
 N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer ,
 Que l'on ne voit que nous se faire violence ,
 Et trouver du plaisir à garder le silence.)
 Mais je ne comprends point par quelle injuste loi ,
 Vous prétendez , ma sœur , vous mieux taire que
 moi.
 Depuis six mois entiers que j'apprens à me taire ,
 J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pû faire ;

Et dans ce grand dessein je vous suis d'assez près ,
 Pour devoir me flater d'un semblable progrès.
 Je consens comme vous , que Monsieur en décide.

O R O N T E.

Moi , Mesdames ?

O R I A N E.

Monsieur , soyez juge rigide.
 Ma sœur , me voilà prête à vous faire un aveu ,
 Que vous ne parlez point , ou que vous parlez
 peu ;
 Que vous avez sur vous un merveilleux empire ;
 Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire ;
 Que le don de vous taire est l'effet de vos soins ;
 Mais avouez aussi que je parle encor moins ;
 Si ce n'est par devoir , que ce soit par tendresse.

E L I S E.

Sur tout autre sujet vous seriez la maitresse ,
 Ma sœur ; mais sur cela ne me demandez rien.
 Je donnerois pour vous tout mon sang , tout mon
 bien.

Mais je ne puis celer que la gloire m'est chere :
 Eh ! quelle gloire encor ? être fille & se taire !
 Souffrez-moi votre égale , & par cette équité . . .

O R I A N E.

Non , ma sœur ; je ne puis souffrir d'égalité.

R vj

Je parle moins que vous , j'en suis sûre.

E L I S E.

Au contraire ,
Si vous en jugez bien , vous sçavez moins vous
taire.

O R I A N E.

Je vous appris cet art. Sans moi vous l'ignoriez.

E L I S E.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en sça-
viez.

O R I A N E.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'au-
tres :

Prions-le d'écouter mes raisons & les vôtres.

Nous verrons sur le champ notre doute éclairci.

E L I S E.

J'en conjure Monsieur.

O R I A N E.

Je l'en conjure aussi.

O R O N T E.

Je me fais un bonheur du désir de vous plaire :

Mais comment en parlant montrer qu'on sçait se
taire ?

O R I A N E.

Ecoutez mes raisons ; & j'espere. . . .

E L I S E.

Ma sœur ,

Qui parle la première a le plus de faveur.

Que dirai-je après vous sur la même matière ?

O R I A N E.

L'une de nous , ma sœur , doit parler la première.

Et par mon droit d'aînesse il me semble devoir...

E L I S E.

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.

O R I A N E.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ;

Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

E L I S E.

Je sçais bien qu'en tous lieux & qu'en toute saison ,

C'est un droit de l'aînée alors qu'elle a raison :

Mais si j'ai raison , moi , qu'ai-je affaire de l'âge ?

O R I A N E.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage :

Que l'âge & la raison sont pour moi contre vous ;

Et que votre sottise excite mon courroux.

Vous croyez que par-tout votre mérite brille.

E L I S E.

Ah ! que par le babil vous êtes encor fille ,

Ma sœur ! Et que cet art que vous citez toujours

A votre pétulance offre un foible secours

Vous me traitez de fote ; & par ce que vous faites ,

Je vois qu'au lieu de moi c'est vous - même qui l'êtes :

Et cependant , ma sœur , quoique vous la foyez ,
Je ne vous en dis rien comme vous le voyez.
Je sçais dans quel respect la cadette doit être.

O R I A N E .

L'ainée entre nous deux est aisée à connoître.

** Elles parlent toutes deux le plus vite qu'il leur est possible.*

Vous avez quelque esprit , quelque rayon de feu ;
Mais pour du jugement vous en avez si peu ,
Qu'en voulant faire voir que vous sçavez vous taire ,

Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

E L I S E .

Monsieur en est le juge , il n'a qu'à prononcer.

O R I A N E .

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

E L I S E .

Pour comble de bonté faites-moi grace entiere :

Permettez qu'à Monsieur je parle la première.

O R I A N E.

Vous ? me faire l'affront de parler avant moi !

Vous ne le ferez point , & j'en jure ma foi.

E L I S E.

Ni vous aussi , ma sœur , & j'en jure la mienne.

Je vous interromprai , sans que rien me retienne.

O R O N T E à *Oriane*.

Madame. . . .

O R I A N E.

Non , Monsieur ; je veux le premier pas.

O R O N T E à *Elise*.

Madame. . . .

E L I S E.

Non , Monsieur ; je n'en démordrai pas.

O R O N T E à *Oriane*.

Si vous. . . .

O R I A N E.

Je céderois à cette audacieuse !

O R O N T E à *Elise*.

Croyez. . . .

E L I S E.

J'obéirois à cette impérieuse !

O R O N T E à *Oriane*.

Montrez-vous son aînée , & considérez bien. . . .

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE à *Elise*.

Montrez - vous sa cadette , & cherchez une
voye....

ELISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joye.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi.

Que sçais-je qui des deux parle le moins ?

Toutes deux ensemble.

C'est moi.

ORIANE.

Et par bonnes raisons je m'en vais vous l'appren-
dre.

ELISE.

* Et pour en être instruit vous n'avez qu'à m'en-
tendre.

ORIANE.

C'est moi qui la premiere ai formé le dessein ,

ELISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dé-
dain ,

* *A peine l'une donne-t-elle le temps d'achever à
l'autre.*

O R I A N E.

De captiver ma langue & d'être distinguée.

E L I S E.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

O R I A N E.

Pour peu qu'on me	}	fréquente on admire	}	cela.
		E L I S E.		
		regarde on devine		

O R O N T E.

Vous taisez-vous souvent de cette force-là ?

Tout franc , je ne vois goutte en toutes vos manières.

O R I A N E.

Je ne vous croyois pas de si courtes

* *

E L I S E.

} lumieres.

C'est pour un grand génie avoir peu de

O R I A N E.

Pour juger qui de nous étoit digne du

E L I S E.

} prix.

Vous ne deviez pas craindre en me

donnant le

* * *Elles parlent en même temps.*

S C E N E V.

O R O N T E , M E R L I N .

M E R L I N .

M O N S I E U R .

O R O N T E .

Non cher Merlin , de grace ,
Pendant quelques momens occupe ici ma place ,
Ma Cecile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher , di que je n'y suis pas.

M E R L I N *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade ;
Mais que veut ce foldat ?



SCENE VI.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

BON jour , mon Camarade.

J'entre sans dire gare , & cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme est-ce ?

LA RISSOLE.

Un bon vivant ; aligre :
Qui n'est grand ni petit , noir ni blanc , gras ni
maigre.

J'ai scû de son Libraire , où souvent je le vois ,
Qu'il fait jeter en moule un Livre tous les mois.
C'est un vrai Juif errant , qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi , s'il vous plaît , voulez-vous quelque
chose ?

L'homme que vous cherchez est mon Maître.

LA RISSOLE.

Est-il là ?

M E R L I N.

Non.

L A R I S S O L E.

Tant pis, Je voulois lui parler.

M E R L I N.

Me voilà ,

L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle ,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle :
Fable , Histoire , Aventure , enfin quoi que ce
soit ,

Par ordre alphabetique est mis en son endroit.

Parlez.

L A R I S S O L E.

Je voudrois bien être dans le Mercure :

J'y ferois , que je crois , une bonne figure.

Tout à l'heure , en buvant , j'ai fait réflexion

Que je fis autrefois un belle action ;

Si le Roy la sçavoit j'en aurois de quoi vivre.

La guerre est un métier que je suis las de suivre.

Mon Capitaine , instruit du courage que j'ai ,

Ne sçauroit se résoudre à me donner congé.

J'en enrage.

M E R L I N.

Il fait bien ; donnez-vous patience. . . .

Mordié je ne sçaurois avoir ma subsistance.

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous sçaurez que toujours je fus homme de guerre,

Et brave sur la mer autant que sur la terre.
J'étois sur un Vaisseau quand Ruyter fut tué ;
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du Canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois souffrirent bien des
mals !

On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux. C'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc ne pouvant plus nous
mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux,
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

M E R L I N.

Il faut dire fatals, & navals. C'est la regle.

L A R I S S O L E.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégaux,
Firent prendre la fuite aux Vaisseaux principaux.

M E R L I N.

Il faut dire inégaux, principaux. C'est le terme.

L A R I S S O L E.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme.
Les Bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit Carnavaux.

M E R L I N.

Il faut dire régals & Carnavals.

L A R I S S O L E.

Oh ! Dame,

M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner
l'ame,
Franchement.

M E R L I N.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni régaux, non plus que Carnavaux.
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sotise.

L A R I S S O L E.

Eh ! mordié ; comment donc voulez-vous que je
dise ?

Si vous me reprenez lorsque je dis des maïs ,
 Inégaux , principaux , & des Vice-Amiraux ;
 Lorsque un moment après pour mieux me faire en-
 tendre ,

Je dis fataux , navaux , devez-vous me reprendre ?
 J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud ,
 Qui souffle tout ensemble & le froid & le chaud.

M E R L I N.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre ,
 Et je vais clairement vous le faire comprendre.

Al est un singulier dont le pluriel fait *Aux*.

On dit , c'est mon *égal* , & ce sont mes *égaux*.

C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage ? Hé bien soit. Je l'accepte.

M E R L I N.

Fatal , naval , régalaux , sont des mots qu'on excepte.
 Pour peu qu'on ait de sens , ou d'érudition ,
 On sçait que chaque règle a son exception.
 Par conséquent on voit par cette raison seule. . .

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

M E R L I N.

Vous ?

LA

LA RISSOLE.

Oui , pafsandié moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout ;
Lorsqu'on veut me railler je donne sur la face.

M E R L I N.

Et tu crois au Mercure occuper une place ,
Toi ? Tu n'y seras point , je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié ! je me bas l'œil du Mercure & de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton Maître ,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être :
Plus de mille Soldats en auroient acheté ,
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été :
C'étoit argent comptant ; j'en avois leur parole.
Adieu , Pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole.
Ces bras te deviendront on fatals , ou fataux.

M E R L I N.

Adieu , Guerrier fameux par tes Combats na-
vaux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.**ORONTE, MERLIN.****ORONTE.**

JE viens te relayer ; Cecile me l'ordonne,
N'as-tu rien à m'apprendre ? Est-il venu per-
sonne ?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai sçû les Exploits éclatans ;
Un brave homme.



SCENE II.

Mr DE BOISLUISANT,
ORONTE, MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

PARDON, si j'ai mis si long-temps,
Mon cher Monsieur. Hé bien ! vous sera-t-il fa-
cile

De faire des progrès sur le cœur de Cecile ?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

Mr DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma
fille.

Merlin sort.

J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille ;
Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté :
Vous avez du mérite & de la qualité :
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être :
Enfin je suis content tout ce qu'on le peut être.

S ij

Si douze mille francs d'un revenu certain,
 Qui doivent de ma fille accompagner la main ;
 Peuvent contribuer à vous la rendre chere ,
 Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah ! Monsieur , quels devoirs m'acquitteront ja-
 mais....

S C E N E III.

CECILE , Mr DE BOISLUI-
 SANT, ORONTE, LISETTE,
 MERLIN.

Mr DE BOISLUISANT.

MA fille , vos desirs seront-ils satisfaits ,
 Si demain de Monsieur vous devenez la femme ?
 Ayez-vous du penchant à l'aimer ?

ORONTE.

Quoi ! Madame ,
 Vous ne répondez rien ! Que dois-je croire , he-
 las !

C E C I L E.

Si je vous haïssois je ne me tairois pas.

Mr DE BOISLUI SANT.

C'est dire en peu de mots tout ce que je souhaite.

L I S E T T E à *Cecile*.

Dites-moi, s'il vous plaît : Que deviendra Lisette ,

Madame ? Il me souvient qu'autrefois vous disiez

Quand on vous mariroit que vous me maririez :

Vous allez devenir Madame la Mercure ,

Pendant que je serai Lisette toute pure.

Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

C E C I L E.

Eh, quoi ! te lasses-tu d'accompagner mes pas ?

L I S E T T E.

Non, je suis toute à vous, & mon sort tient au
vôtre :

Mais je voudrois, Madame, être encore à quel-
qu'autre.

Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos ;

Et quoi qu'on soit suivante on est de chair & d'os.

Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque
branche.

Et si Merlin penchoit du côté que je penche....

M E R L I N.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon,

S iij

Mais. . . .

L I S E T T E.

Quoi ! mais ?

M E R L I N.

Je te trouve un certain air fripon. . . .

L I S E T T E.

Je ne sçais si mon air est fripon ou modeste ;
Mais jusqu'à ce moment je te répons du reste.

M r D E B O I S L U I S A N T.

Pour leur tendre la main dans un pas si glissant ,
Je donne cent louis.

C E C I L E.

Et moi cent.

O R O N T E.

Et moi cent.

M E R L I N.

Trois cens louis ! Messieurs, je l'épouse au plus
vite.

Tu m'aimes ?

L I S E T T E.

Oui.

M E R L I N.

Demain nous nous verrons au gîte.

S C E N E . I V .

LE MARQUIS, ORONTE, Mr
DE BOISLUISENT, CECILE,
LISTETE, MERLIN.

LE MARQUIS.

SERVITEUR. Vous voyez un Marquis distingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué.
Du Mercure Galant adorateur fidèle,
J'ai fait un Air nouveau sur la saison nouvelle.
Ah ! je croyois parler à Monsieur Licidas.
Est-il là ?

ORONTE.

Non, Monsieur ; mais il n'importe pas :
Je tiens ici sa place, & sçais la Tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois de mes Airs j'embellis le Mercure.
S'il a ce grand débit dont chacun s'apperçoit,
A parler entre nous c'est à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

S iij

Je crois vos Airs fort beaux , mais il faut autre chose :

Qui ne veut que des Airs achete un Opera.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je vais gager tout ce que l'on voudra ,
Que dans tout Phaeton , quelque bruit qu'on en
fasse ,

On ne verra point d'Air que celui-ci n'efface.

Vous vous y connoissez ; & cela me suffit.

D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit :

La route que je tiens est fraîchement tracée :

Tout y sera nouveau jusques à la pensée ;

Et comme c'est un Air à demi guoguenard ,

Je l'ai pris sur un ton entre doux & hagar.

Je voudrois qu'en cet art Madame fût congrue :

Il seroit mal aisé qu'elle n'eût l'ame émue.

C E C I L E.

Pour tous les Airs nouveaux j'ai de la passion ;

Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

Il prélude , & dit ensuite ce vers.

Les paroles & l'Air n'ont couté qu'une veille.

Il chante.

Tant que l'hyver a duré
 Margot m'a fait la grimace :
 Mon cœur n'a point murmuré
 De voir le sien tout de glace.
 Mais le Printemps de retour
 Elle doit changer de note ;
 On bientôt avec la fote
 J'enverrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous ?

O R O N T E.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique

D'avoir dans l'univers peu d'égaux en Musique.
 Outre qu'avec plaisir les tons sont variés ,
 Les Paroles & l'Air sont si bien mariés ,
 Qu'il semble qu'on ait fait , sans préceptes fri-
 voles ,
 Les Paroles pour l'Air , & l'Air pour les paroles.
 Vous faites tous des vœux pour un second cou-
 plet ,
 J'en suis sûr.

S v

Le plaisir en seroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuser rien je vous trouve trop belle.

Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second Couplet.

Avant le temps des frimats
 Dans une grotte champêtre,
 De ses plus charmans appas
 Elle me faisoit le maître :
 Et je prétens dès ce jour
 La ramener dans la grotte ;
 Ou bientôt avec la sote
 J'enverrai pâître l'Amour.

Hé bien ! que vous en semble ?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.

Le temps presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,

Monsieur ?

Assûrement. Et de plus cacheté.

Il montre le paquet, & lit le dessus.

A Monsieur Licidas, à son accoutumée

Substitut de la Renommée.

Mon Air aura pour lui des appas éclatans,

Adieu, mon cher.

S C E N E V.

Mr DE BOISLUISSANT,
ORONTE, CECILE, LISETTE,
MERLIN.

Mr DE BOISLUISSANT.

MONSIEUR, ménageons ces instans.

Nous chanterions ici sur de meilleures notes

Avec des Conseillers surnommés Gardenotes.

ORONTE à Merlin.

Va chercher un Notaire, & reviens promptement.

Brigandean paroît.

S vj

J'en crois voir un , qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En Robe ?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire ,
Quand ils vont d'un défunt mandier l'Inventaire.

SCENE VI.

Mr BRIGANDEAU, ORONTE,
Mr DE BOISLUISANT, CE-
CILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE à *Brigandean.*

Nous vous croyons Notaire. Il en faut un
ici.

Mr BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde. Je suis Procureur , Dieu
merci :

Et ma Communauté près de vous me députe.

La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute :

Et elle est aujourd'hui la licence des mœurs ,

Que des hommes de bien , comme des Procureurs ,

Qui de tant d'opprimés embrassent la défense ,
Ne font pas à couvert contre la médifance ,
Depuis que dans le monde Arlequin Procureur ,
Pour un Corps si célèbre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point , Monsieur , comme on se le
figure ,

De ceux du Châtelet dont on fait la peinture :
Nous sçavons de l' Auteur qui mit la piece au jour ,
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
Et ma Communauté par ma voix vous conjure ,
D'en instruire Paris dans le premiere Mercure.
Mais , Monsieur , est-ce ici votre Procureur ?

Mr Sangsue paroit.

O R O N T E.

Non.

Je ne le connois pas seulement.

Mr BRIGANDEAU.

Tout de bon ?

O R O N T E.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

Mr BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand Arabe.
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

SCENE VII.

Mr SANGSUE, Mr BRIGANDEAU, ORONTE, Mr DE BOISLUIANT, CECILE, LISETTE, MERLIN.

Mr SANGSUE à Oronte.

MONSIEUR, votre très-humble & très-obéissant.

Ma personne, je crois, ne vous est pas connue ?

ORONTE.

Non, Monsieur, par malheur.

Mr SANGSUE.

Je me nomme Sangsue, Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur, Je vous rends sur ce point grâce de tout mon cœur.

Mr SANGSUE.

Sçavez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre ?

Non, Monsieur.

Mr SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre ;
Voici le fait. En l'an six cens quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un Théâtre fameux,
Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement,
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parle-
ment ;

Et je viens tout exprès pour braver l'imposture,
Vous en demander Acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne.
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet. . . .

Mr BRIGANDEAU.

Tout beau,

Maître Sangsue, ou bien. . . .

Mr SANGSUE.

Quoi ! Maître Brigandeaup ,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

LA COMEDIE
Mr BRIGANDEAU.

Sans doute.

Mr SANGSUE.

Et moi , devant Monsieur , qui tous deux nous
écoute ,

Je m'offre à le prouver en cas de déni.

Mr BRIGANDEAU.

Vous ?

Mr SANGSUE.

Oui.

Mr BRIGANDEAU.

Sauf correction , vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.

Si vous voulez parler , point d'aigreur , je vous
prie.

Mr SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.

Souvent au Châtelet un même Procureur ,

Est pour le Demandeur & pour le Défendeur :

Si quelqu'autre Partie a part à la querelle ,

A la fourdine encor il occupe pour elle.

Mr BRIGANDEAU.

Combien au Parlement , & des plus renommés ,

Sont pour les Appellans & pour les Intimés ,

Et sçavent les forcer par divers stratagèmes ,
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

Mr S A N G S U E.

Et quand dans cette Pièce on voit un Procureur ,
Qui trouve le secret de voler un Voleur ,
Di-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

Mr B R I G A N D E A U.

Et quand un Scelerat , qui l'est avec excès ,
Moyennant pension éternise un procès ,
De qui veut-on parler ? Di-le-moi , si tu l'oses.
Ce n'est qu'au Parlement où sont ces grandes cau-
ses.

Mr S A N G S U É.

Lorsque d'un Chapelier on attrape un Chapeau ,
Et que d'un Pâtisier on excroque un gâteau ;
Ne m'avoueras tu pas , comme chacun l'avoue ,
Que c'est un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

Mr B R I G A N D E A U.

C'est à toi le premier à me faire un aveu ,
Que ceux du Parlement ne prennent point si peu ;
Et que leur main crochue , à voler toujours prête ,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête. .
Je vais devant Monsieur dire ce que j'en croi :
On graille chez nous , & l'on pille chez toi.

Mr SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg saint Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle, & jouoit du Hautbois.

Mr BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quinquempoix :
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ?
Du sang de tes Cliens elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction,
Qui ne te coute au moins une vexation :
Et quand tu seras mort ces honteux édifices,
Publieront après toi toutes tes injustices.

Mr SANGSUE.

Au mois de Juin dernier un memoire de frais,
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à sept cens trente livres ;
Et ton papier volant tel que tu le delivres,
Etant vû de Messieurs, trois des plus apparens,
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que dans cette occurrence,
Ils te passoient cent sols contre leur conscience.

Mr BRIGANDEAU.

Et l'hyver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur n'étois-tu pas pendu ?

Tu pris quinze cens francs , dont on a tes quit-
tarces ,

Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenses.

O R O N T E.

Eh , Messieurs ! il sied mal , lorsque vous disputez ,
De dire l'un de l'autre ainsi les véritez.

Pour rompre un entretien qui me fait de la peine ,
Adieu. Je sçais , Messieurs , quel dessein vous
améne.

Votre voyage ici n'aura pas été vain.

Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

Mr S A N G S U E.

Procureur de la Cour , j'entens qu'on me di-
scerne ,

D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

O R O N T E.

Je ferai mon devoir , je vous le promets.

Mr S A N G S U E.

Bon.

Mr B R I G A N D E A U.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.

Tout Paris sçait , Monsieur , de quel air je m'ac-
quitte....

O R O N T E.

Je prétens vous traiter selon votre mérite :

Laissez-moi faire. Hé bien ! vous avez tout oui ?

Mr DE BOISLUILANT.

On se plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avois à les entendre une joye infinie.

SCENE VIII.

BEAUGENIE, ORONTE, Mr
DE BOISLUISANT, CECILE,
LISETTE.

BEAUGENIE.

SERVITEUR à l'illustre & belle Compagnie.
Je vois au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, & vous rendre service,
Monsieur ?

BEAUGENIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un
bon office.

Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent.
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

O R O N T E.

Qu'est-ce, Monsieur ? Voyons.

B E A U G E N I E.

Une Enigme si belle

Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle.

C'est un effort d'esprit, mais si rempli d'attraits,

Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

C E C I L E.

Ecoutez, je vous prie. Une Enigme me charme.

B E A U G E N I E.

L'Enigme qui jadis causa tant de vacarme ;

Fit verser tant de sang ; ouvrit tant de tombeaux ;

Des Monarques Thébains mit le trône en lam-
beaux ;

Et fut cause qu'Oedipe eut la douleur amere,

De faire des enfans à Madame sa Mere :

Cette Enigme, en un mot, qui fit tant de fracas,

A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.

Vous en allez juger : mais je veux par avance

Que vous me promettiez d'être sans complaisance.

Ecoutez.

Je suis un invisible Corps,

Qui de bas lieu tire mon être ;

Et je n'ose faire connoître

Ni qui je suis ni d'où je fors.



LA COMEDIE

Quand on m'ôte la liberté,
 Pour m'échaper j'use d'adresse ;
 Et deviens femelle traîtresse,
 De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces Vers là me semblent bien tournez.

CECILE.

Je brûle de sçavoir ce que c'est.

BEAUGENIE.

Devinez.

CECILE.

Soit manque de lumiere, ou de bonne fortune,
 Je n'ai pû de ma vie en deviner aucune.

BEAUGENIE.

Et Monsieur ?

MR DE BOISLUIANT.

Sur ce point je demande quartier.
 J'y rêverois *gratis* au moins un siecle entier.

BEAUGENIE.

Et vous, Monsieur ?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.
 BEAUGENIE.

Et vous ?

L I S E T T E.

Je ne l'entens , ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

B E A U G E N I E.

Enfin , vous ne l'entendez pas ?

C E C I L E.

Non. Qu'est-ce ?

B E A U G E N I E.

C'est un vent échapé par en bas.
Vous vous regardez tous , & j'en sçais bien la
cause.

Tous ceux qui l'ont ouïe ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible un ouvrage si beau ,
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.
Mais pour voir si les Vers quadrent à la matiere ,
Faisons-en , vous & moi , l'anatomie entiere,

Je suis un invisible Corps.

Qui de bas lieu tire mon être :

Et je n'ose faire connoître

Ni qui je suis ni d'où je fors.

Est-il rien de plus juste & de mieux rencontré ?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré ?
Il semble que ce Vent ait de la connoissance ,

Et qu'il n'ose avouer son nom ni sa naissance.

Rien n'est plus singulier que cette Enigme-là.

L I S E T T E.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

O R O N T E.

Il n'est rien plus galant que votre Enigme.

B E A U G E N I E.

Peste !

Je le sçais bien, Passons à l'examen du reste.

Quand on m'ôte la liberté ,
 Pour m'échaper j'use d'adresse ;
 Et deviens femelle traîtresse
 De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une Enigme a-t-on rien vû de tel ?
 Qu'est-il de plus coulant & de plus naturel ?
 Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance ,
 On en fait tous les jours la rude experience :
 Et quelqu'un en ce lieu , qui ne s'en vante pas ,
 Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
 Des injures du temps mon nom n'a rien à craindre.
 J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre.

Et je suis étonné , quand je songe à cela ,

Comment

Comment l'esprit humain peut aller jusques-là.

Je vais recommencer. . . .

O R O N T E.

Non ; je vous en supplie ,

Nous avons de vos Vers la mémoire remplie :

Votre nom à l'Enigme ajouteroit du poids.

B E A U G E N I E.

La Nature prudente eut soin d'en faire choix ;

Et de mes Vers nombreux prévoyant l'harmonie,

Me doua tout exprès du nom de Beaugenie.

Je vous laisse l'Enigme avec mon nom au bas :

Ornez-la d'un prélude , & vantez ses appas.

Les Vers en sont si beaux , la matiere si belle ,

Que vous n'en direz rien qui soit au dessus d'elle.

O R O N T E.

C'est assez ; vos désirs seront tous satisfaits.

B E A U G E N I E

Adieu ; je me retire , & je vous laisse en paix.



SCENE DERNIERE.

ORONTE, Mr DE BOISLUI-
SANT, CECILE, LISETTE,
MERLIN.

ORONTE.

PUISQU'IL nous laisse en paix , nous ne pou-
vons mieux faire,
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empressement :
Cours , vole.

Mr DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement :
Et conduisons si bien cette heureuse aventure ,
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

F I N.

MELEAGRE.

TRAGÉDIE

EN VERS LYRIQUES.

P E R S O N N A G E S
du Prologue.

LE DESTIN.

LES PARQUES.

T H E M I S.

M I N E R V E.

M E R C U R E.

A M O U R S.

G R A C E S.

J E U X.

P L A I S I R S.

C H Œ U R , &c.





ARGUMENT.

CE Sujet est tout entier dans le huitième livre des Metamorphoses d'Ovide. Althée, femme d'Ænée, Roy de Calidon, au moment de la naissance de Meleagre, son fils, apperçut les Parques qui décidoient de la durée de sa vie; & leur ayant demandé si le cours en seroit long, elles lui répondirent qu'elle ne dureroit ni plus ni moins qu'un Tison qui brûloit alors; dont cette mere fut si touchée qu'elle se saisit promptement de ce Tison fatal, l'éteignit, & le conserva précieusement. Il arriva dans la suite du temps qu'Ænée, pere de Meleagre, ayant rendu graces à tous les Dieux d'une récolte abondante, oublia uniquement Diane. Cette Déesse fut si offensée de ce mépris, qu'elle envoya un Sanglier horrible sur les terres de Calydon, qui pendant assez long-temps y fit de si grands ravages que toute la Grece assembla ce qu'elle avoit de plus vaillans Princes pour délivrer ce malheureux pays d'un monstre si dangereux. Atalante, fille

de Jafius , Roy d'Arcadie , qui n'avoit rien des foibleſſes de ſon ſexe , fut de la partie ; & même ce fut elle qui bleſſa la premiere le Sanglier. Meleagre qui en étoit éperduement amoureux , ayant achevé de tuer le Monſtre , lui en préſenta la dépouille ; mais Agenor & Toxée , tous deux Oncles de Meleagre , & freres d'Althée , en furent ſi jaloux qu'ils la lui ôtèrent. Leur insolence ne demeura pas ſans punition : Meleagre outré de l'affront qu'ils avoient fait à ſa Maitreſſe , les tua tous deux ; & Althée étoit au Temple , où elle remercioit les Dieux de la victoire de ſon fils , lorsqu'on lui apprit la mort de ſes freres. Elle changea à l'inſtant ſes vœux en imprécations , & ſ'abandonna toute entiere à la rage qui la poſſedoit. Il ne lui importe à quel prix elle appaiſe les Manes de ſes freres ; & ſon fils coupable de leur mort eſt un monſtre à ſes yeux , plus effroyable que celui qu'il a vaincu. Elle n'heſita point ſur la réſolution qu'elle avoit à prendre. Le Tifon qu'elle avoit en ſon pouvoir lui offrit de quoi ſatisfaire ſa vengeance ; & après pluſieurs combats , qu'elle ne put refuſer à la nature , elle abandonna aux flammes ce Tifon funeſte , où étoit attachée la vie de ſon fils , qui diminueoit à meſure qu'il ſe conſumoit , & qui finit entierement lorsqu'il n'en reſta plus aucune étincelle.



PROLOGUE.

LE DESTIN, LES PARQUES,
THEMIS, MINERVE, MER-
CURE, AMOURS, GRACES,
JEUX, PLAISIRS, CHŒUR,
&c.

LE DESTIN.

MON pouvoir absolu, que respectent les
Dieux,
S'étendoit autrefois sur la terre & sur l'onde ;
La Paix, ce bien délicieux,
Qui de mille autres biens est la source féconde,
Ne descendoit jamais des cieux
Sans avoir consulté ma sagesse profonde.
Mais un Héros laborieux,
Qui voit tout de ses propres yeux ;
Un Heros qu'en tous lieux la Victoire seconde,
A brisé du Destin le joug imperieux :

Et par des exploits glorieux
Sa valeur aujourd'hui fait le Destin du monde,

C H Œ U R.

Un Heros qu'en tous lieux la Victoire seconde,
A brisé du Destin le joug imperieux ;

Et par des exploits glorieux
Sa valeur aujourd'hui fait le Destin du monde.

T H E M I S & M I N E R V E.

Parques, qui filez ses jours,
Accomplissez notre envie ;
De son auguste Vie
Eternisez le cours.

Que les jours précieux du plus grand des Monar-
ques

Ne trouvent jamais de fin ;
Et qu'il soit maître des Parques
Aussi-bien que du Destin.

LE DESTIN , LES PARQUES , MERCURE ,

et tout le reste des Acteurs.

Que les jours précieux du plus grand des Monar-
ques

Ne trouvent jamais de fin ;
Et qu'il soit maître des Parques,
Aussi-bien que du Destin.

THEMIS.

C'est de tous les Héros le plus infatigable :
 En quelque lieu qu'il soit j'en suis inséparable ;
 Je marche à ses côtés contre ses ennemis,
 Où manque la justice il ne voit point de gloire ;
 Et sous ses étendars Bellone & la Victoire
 Suivent les ordres de Themis.

MINERVE.

Quoi que fasse ce Prince, adoré de la terre ,
 Les plus hautes vertus ne le quittent jamais ;
 Si la justice fait la guerre ,
 Sa clémence donne la paix.

Sans cesse au bien public ce Héros s'abandonne ;
 Il caresse Minerve au défaut de Bellone ;
 Et depuis que des Arts on le voit le soutien ,
 Il n'a besoin du secours de personne ,
 Et par tout l'univers on a besoin du sien.

MERCURE.

Venez , Jeux , Plaisirs & Graces ,
 Accourez , tendres Amours ,
 Qui laissez presque toujours
 Par-tout où vous passez de dangereuses traces :
 Pour célébrer le retour de la Paix ,
 Chantez , dansez ; le Destin vous l'or-
 donne ;

Et par vos soins méritez les bienfaits
Du Héros qui vous la donne.

MINERVE & THEMIS.

Charmante Paix qu'on vous rend de justice
Lorsque de tous les biens on vous croit le plus doux,
Mais comment voulez-vous, hélas ! qu'on en
jouisse,

Puisque vous ramenez les Amours avec vous ?

Contre les plus insensibles

Ils lanceront mille traits :

Il n'est point de cœurs paisibles,

Quand l'Amour en est si près.

UN SUIVANT DU DESTIN.

O l'heureux fort d'être aimé quand on aime !

Et qu'il est doux de l'éprouver soi-même :

Que de plaisirs on goûte à tous momens !

Tendre jeunesse,

Aimez sans cesse :

Mille enjoûmens

Rendront vos jours charmans :

Quand on s'engage

Dans le bel âge,

O l'heureux fort d'être toujours amans :



Il faut aimer , ou renoncer à vivre ;
 Jamais penchant ne fut plus doux à suivre ;
 Les jeunes cœurs sont faits pour les amours ;

Si l'on soupire
 Sous leur empire ,
 Ils ont toujours
 D'agréables retours :
 Jusques aux larmes
 Tout a des charmes ;

Il faut aimer pour avoir de beaux jours.

CHŒUR DE GRACES.

La Paix a beaucoup de charmes ;
 Pour avoir de beaux jours
 Elle est d'un grand secours :

Mais sa tranquillité ne vaut pas les allarmes
 Que causent les Amours.

DEUX GRACES, ET UN PLAISIR.

Sans l'Amour , les Plaisirs , & les Jeux ,
 Il est bien mal aisé d'être heureux :

Sans les Jeux , les Plaisirs , & l'Amour

Que fait-on tout le jour ?

Les momens

Sont des ans

Fatigans ,

A nos sens

Languiffans :

Du Destin en courroux

Nous fentons tous les coups ;

Maux , chagrius , foins , dégoûts ;

Et les biens les plus doux

Ne font pas faits pour nous.

LE DESTIN.

De ces amusemens interrompons la fuite.



Pour divertir un Conquerant

Sous qui toute la terre un jour sera réduite ,

Il faut un Spectacle si grand

Qu'un Dieu même en ait la conduite.

MERCURE.

J'accepte avec plaisir ce glorieux emploi.

Vous touchez de mon cœur l'endroit le plus sensible.

Pour divertir les foins d'un si grand Roi ,

Je ne sçais rien d'impossible.

Je vais dans un moment retracer à ses yeux ,

Le sort d'un jeune Prince issu du sang des Dieux ;

Qui des plus grands Héros avoit toutes les marques :

S'il n'eut jamais eu d'amour ,

Jamais le courroux des Parques
N'eût pû le priver du jour.

LE DESTIN.

Hâtez-vous de donner un Spectacle à la terre,
Qui n'ait point eu d'égal, & qui n'en ait jamais.

Joignez aux doux chants de la Paix
Les bruyans concerts de la Guerre.

Divertissez un Roy sur qui seul aujourd'hui
De l'Univers entier tout le bonheur se fonde :
Il prend de si grands soins pour le repos du monde,
Qu'on n'en peut trop prendre pour lui.

C H Œ U R.

Divertissons un Roy sur qui seul aujourd'hui
De l'Univers entier tout le bonheur se fonde :
Il prend de si grands soins pour le repos du monde,
Qu'on n'en peut trop prendre pour lui.

Fin du Prologue.

P E R S O N N A G E S .

LA NUIT.

BORE'E.

Plusieurs ASTRES MALINS.

DIANE.

L'AURORE.

ŒNE'E, Roy de Calydon.

ALTHE'E, Femme d'Œnée.

MELEAGRE, Fils d'Œnée, & d'Althée,
Amant d'Atalante.

ATALANTE, Fille de Jasius, Roy d'Arcadie.

HESIONE, Niece d'Althée, & Fille de
Toxée.

TOXE'E, Frere d'Althée.

BACCHUS & sa suite.

PAN & sa suite.

CERE'S & sa suite.

NYMPHES.

BERGERS.

GRECS, &c.

La Scène est Calydon, Ville d'Ætolie.



MELEAGRE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Nuit, & dans le fond l'on voit la Lune qui éclaire, & qui marche imperceptiblement.

LA NUIT, BORE'E.

B O R E' E.



NUIT, si favorable aux tranquilles
amours,

Prolonge un peu ton cours.

Aux plaisirs innocens ta présence
est plus chere

Que l'éclat des plus beaux jours :

C'est toi qui du repos es la paisible Mere.

O Nuit , si favorable aux tranquilles amours ,

Prolonge un peu ton cours.

Diane , que tu vois briller sur l'Hemisphere ,

Avant le retour de son frere

A besoin de ton secours,



Du Roy de Calydon l'injurieuse offrandé

Lui cause une douleur si grande ,

Qu'au souvenir fatal de ce mortel affront.

Le Sanglier affreux , plus craint dans cette terre

Que la faim , la peste & la guerre ,

N'offre pas à sa haine un secours assez prompt.



Quoi que sa rage

Mette en usage

Pour la venger d'un si cruel outrage ,

Les vœux qu'elle a formés ne sont pas satisfaits :

Son inflexible courage

Pour achever son ouvrage

Veut de plus sanglans effets.

L A N U I T.

Je sçais quelle raison rend Diane allarmée.

Le Soleil qui la suit doit amener le jour
 Où toute la Grece est armée ,
 Pour rétablir le calme en ce triste séjour.
 Meleagre , Jason , Castor , Pollux , Thésée ,
 Les uns des demi-Dieux , les autres des Heros ,
 Trouveront une voye aisée
 D'y faire revenir la joye & le repos.

B O R E' E.

S'ils osent s'en fiater leur esperance est vaine :
 La Déesse offensée est puissante en ces lieux.
 Eh ! que peut la valeur humaine
 Contre la puissance des Dieux !

L A N U I T.

Eh ! sied-il bien aux Dieux d'en user de la sorte ,
 Et de pousser un malheureux à bout !

B O R E' E.

Que leur importe !
 Ils sont au dessus de tout.



Les Puissances du ciel , & celles de la terre ,
 Qu'on doit craindre en toute saison ,
 Quand il leur plaît ont en main le Ton-
 nerre
 Pour imposer silence à la raison.



Mais Diane occupée à fournir sa carrière ,

M'a fait doubler le pas ,

Pour t'avertir que sa lumière

Dans un moment doit s'éteindre ici bas.



Pour rendre sa vengeance affreuse ,

Et répandre en ces lieux les maux les plus cuisans ,

Voici la troupe dangereuse

De tous les Astres malvaisans.

SCENE II.

LA NUIT, BORE'E, *Plusieurs*
 ASTRES MALINS *chantans*, *Plusieurs*
 ASTRES MALINS *dansans*,
 CHŒUR DES ASTRES.

UN ASTRE MALIN.

DESTINE' par les Dieux pour annoncer au monde

Leur redoutable courroux,

Je fais mon plaisir le plus doux

D'être de tous les maux une source féconde :

Les funestes événemens

Me font passer d'heureux momens.

CHŒUR DES ASTRES.

Les funestes événemens

Nous font passer d'heureux momens.

UN ASTRE MALIN.

Quand je vois deux Etats dans une paix profonde,
de,

Je sens d'un dépit jaloux

Les plus épouvantables coups ;

Et je n'ai de plaisir qu'où le malheur abonde.

Les funestes événemens

Me font passer d'heureux momens.

CHŒUR DES ASTRES.

Les funestes événemens

Nous font passer d'heureux momens.

DEUX ASTRES MALINS.

Servons la colere

Du Ciel tout-puissant ;

Qui peut lui déplaire

N'est point innocent.



Que les meutres , les perfidies,

Les déluges , les incendies,

Et s'il se peut encor des malheurs plus cruels,
Vengent le mépris des autels.

LA NUIT.

J'apperçois la Déesse.
A son auguste aspect ,
Moderez votre allegresse
Pour montrer votre respect.

SCENE III.

DIANE, LA NUIT, BORE'E,
LES ASTRES MALINS,
CHŒUR.

BORE'E à *Diane*.

POUR remplir vos désirs tout me paroît facile :

Mais , Déesse , apprenez-moi
A quoi je vous suis utile.

Eole qui des Vents est l'impetueux Roi
Ne veut point qu'on soit tranquille ;
Et de tous ses sujets j'ai le premier emploi.
C'est moi qui dans les airs
Excite tant d'orages ;

C'est moi qui sur les mers

Cause tant de naufrages ;

C'est moi qui par mes tourbillons

Dérobe aux laboureurs l'espoir de leurs fillons.

U N A S T R E M A L I N.

A venger votre affront tous les Astres conspirent ;

Votre juste courroux nous peut tout ordonner.

Nous sommes prêts d'empoisonner

L'air que vos ennemis respirent.

Mais hâtez le moment fatal

Où doit commencer leur disgrâce :

Je languis dans une place

Où je ne fais point de mal.

D I A N E.

Allez, troupe fidèle ;

Courez en ma faveur signaler votre zèle.

Que Borée agite les airs ,

Pour faire différer la Chasse où l'on s'apprête.

Et vous, Astres malins, que rien ne vous arrête,

Assemblez plus de maux qu'on n'en souffre aux
enfers ;

Et formez-en une tempête

Dont frémissent tout l'univers.

Borée s'envole , & les Astres malins vont au-

*annoncer les malheurs que doit causer la vengeance de
Diane.*

S C E N E I V.

DIANE, LA NUIT.

LA NUIT.

L'Aurore va bientôt renaître,
Son retour doit nous séparer :
Jamais en même lieu l'on ne nous voit paroître,
D'abord qu'elle se montre, il faut me retirer.

Mais lorsque tout se prépare

A servir votre courroux,

Avant qu'elle nous sépare,

Que puis-je faire pour vous ?

DIANE.

Va trouver de ma part la malheureuse Envie
Qui se ronge elle-même en son affreux séjour :

Fais-la venir en cette Cour

Avec toute l'horreur qui l'a toujours suivie.

La fureur que je sens ne peut être assouvie,

A moins qu'elle ne m'aide à finir ce grand jour.

L A N U I T.

Jamais à la vertu les Dieux ne font la guerre ,
 Et de votre courroux Meleagre est exempt ;
 Ce Prince généreux est le plus beau présent
 Que le ciel ait fait à la terre.

C'est un astre naissant adoré de sa Cour ,
 Qui par-tout sur ses pas fait marcher la Victoire.
 Et de qui les soupirs seroient tous pour la gloire ,
 Si l'on se dispensoit d'en donner à l'amour.

D I A N E.

Plus il est magnanime ,
 Plus il est en danger :
 Je ne veux point me venger
 Sur une indigne victime :
 L'autel que par mépris on vient de négliger ,
 En veut une exempte de crime.



Mais les Bergers d'alentour ,
 Suivis des Nymphes de Flore ,
 De la charmante Aurore
 Annoncent le retour.
 Pour hâter ma vengeance
 Fais ce que je t'ai dit.

L A N U I T.

Vous commandez , il suffit ,

Mon zèle vous répond de mon obéissance.

L'Aurore descend , & répand peu à peu sa lumière sur le Théâtre.

Diane & la Nuit se retirent.

S C E N E V.

DEUX BERGERS *affligés*, CHŒUR
DE NYMPHES, CHŒUR
DE BERGERS.

DEUX BERGERS *affligés*.

BELLE Aurore , qui de vos pleurs
Arrosez le sein de la terre ,
Le ciel depuis long-temps nous déclare la guerre ,
Ne vous laissez - vous point d'éclairer nos mal-
heurs ?



Quand de notre parti les Immortels se rangent ,
Qu'ils nous assistent foiblement !
Et lorsqu'une fois ils se vengent ,
Qu'ils se vengent cruellement !

Quand de notre parti les Immortels se rangent ,
 Qu'ils nous assistent foiblement !
 Et lorsqu'une fois ils se vengent ,
 Qu'ils se vengent cruellement !

SCÈNE VI.

L'AURORÉ *dans un Char* , BER-
 GERS, NYMPHES.

L'AURORÉ.

SI le Monstre cruel qui vous poursuit tou-
 jours ,
 Est l'unique sujet qui cause votre peine ,
 Le Ciel à vos malheurs promet un prompt se-
 cours ;

Le jour que je vous ramene
 Est le dernier de ses jours.

*L'Aurore s'en va , & laisse les Nymphes , & les
 Bergers dans une si grande joye de ce qu'elle leur vient
 d'apprendre , qu'ils l'expriment tous par des danses
 agréables , & par les paroles suivantes.*

M E L E A G R E ,
T O U S E N S E M B L E .

Ciel ! quelle heureuse nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !
Que nous en sommes contents !
Qu'à l'envi chacun se presse
De montrer son allegresse
Par des transports éclatans.
Ciel ! quelle heureuse nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !
Que nous en sommes contents !

U N B E R G E R .

Nos mauvais jours sont passés ,
On fait cesser nos allarmes :
Amours , qu'on avoit chassés
Ramenez ici vos charmes ;
Venez effuyer les larmes
Des yeux qui nous ont blessés,



Déformais que les Zephyrs
Viendront rafraîchir nos plaines,
Ne pouffons plus de soupirs
Que pour d'amoureuses chaînes ;
Le ciel qui finit nos peines
Recommence nos plaisirs.

TRAGÉDIE.
DEUX BERGERES.

459

Nous ne sommes plus à plaindre ,
Nos maux vont finir leur cours :
Nos Bergers sans se contraindre
Nous pourrons voir tous les jours ;
Nous n'avons plus rien à craindre ,
Que de nouvelles amours.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

Le Théâtre représente les superbes Jardins de Calydon , où Diane avoit un magnifique Temple.

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E , HESIONE.

ALTHE'E.

NE vous obstinez point à vous trahir vous-même ;

Meleagre est mon fils , & doit suivre mes loix :

Cet ingrat , qui pour vous eut un amour extrême ,

Me doit le jour plus d'une fois.

HESIONE.

Charmé de tant d'appas quelles loix peut-il suivre ?

Il est vrai qu'à vos soins il doit plus que le jour :

Sans vous presqu'en naissant il eût cessé de vivre ;
Mais sont-ce des raisons qu'examiné l'amour.

A L T H E' E.

C'est un amour qui se doit taire
Puisque je ne l'approuve pas.

H E S I O N E.

Il le devoit ; mais , hélas !

L'amour fait-il toujours tout ce qu'il devoit
faire ?

A L T H E' E.

Je vous ai de son sort confié le secret.

Ce Fils , qui m'est si cher , ignore que les Par-
ques ,

Qui de leur cruauté laissent par-tout des marques ,
Lui souffrent la vie à regret.

Il ne sçait pas qu'à sa naissance

Elles étoient d'intelligence

Pour lui ravir le jour avant qu'il le pût voir.

Quand du Tison fatal il sçaura le mystère ,

Atalante à son cœur fût-elle encor plus chère ,

Il consultera son devoir.

H E S I O N E.

Il m'avoit promis , l'infidèle ,

De ne rompre jamais une chaîne si belle ,

Et de perdre le jour avant que de changer :

Cependant le cruel me quitte.

Helas ! pour m'en venger s'il faut que je l'imite ,
Que ma vengeance est en danger !

ALTHE'E.

Quoi que le dépit entreprenne
Pour se venger d'un inconstant ,
On voit toujours d'un œil content ,
Un captif que l'amour ramene.

SCENE II.

LE ROY, ALTHE'E, HESIONE,
SUITE.

LE ROY.

POUR aller attaquer le Monstre furieux
Qui désole ces lieux ,
Des Princes assemblés la troupe est toute prête :
Sur leurs fronts belliqueux brille un noble cour-
roux ;
Et ce qui m'a touché d'un spectacle si doux ,
Meleagre marche à leur tête
Qui les efface tous.

A Hesione.

Mais Princeſſe charmante,

Je croirois outrager le ſexe d'Atalante ,

Si je ne publicois l'éclat de ſes appas :

Tout le peuple charmé de ſa beauté naiſſante ,

Pour la voir plus long - temps accompagne ſes
pas ;

Elle ſurprend , ravit , enchante ;

Et joint à ſes attraits une grace engageante ,

A quoi l'on ne réſiſte pas.

H E S I O N E .

Quel ſupplice pour une Amante !

Mais , ô Dieux ! Meleagre en ce lieu la conduit.

Que de cœurs ſes charmes captivent !

Elle a mille amans qui la ſuivent :

Je n'en avois qu'un , il me fuit.



SCENE III.

MELEAGRE, LE ROY, ALTHE'E,
 HESIONE, ATALANTE,
 TOUS LES PRINCES GRECS,
 CHŒUR DE GRECS, SUITE.

MELEAGRE.

SEIGNEUR, de ces Héros l'ardeur impatiente,
 Ne peut voir plus long - temps leur valeur
 languissante ;

C'est trop laisser oisifs leurs bras victorieux :

Pendant que je vous sollicite

A vouloir consentir au repos de ces lieux,

Nous perdons des momens dont le Monstre profite ,

Et dont on est comptable aux Dieux.

CASTOR , POLLUX , JASON ,

THESE'E.

Grand Roy , dont les vieux ans trahissent la vaillance ,

Vous sçavez par experience

Que le supplice des Héros
Est de languir dans le repos.
Un nom si fameux que le vôtre
Est sûr de l'immortalité :

Offrez-nous un moyen de transmettre le nôtre
A la postérité.

CHŒUR DE GRECS.

Offrez-nous un moyen de transmettre le nôtre
A la postérité.

ATALANTE *au Roy.*

Seigneur , puis-je à mon tour. . .

LE ROY.

Non , divine Princesse ,

Je n'exposerai point votre heureuse jeunesse
Aux périls d'un combat dont je pâlis d'effroi.
L'Amour qui dans vos yeux fait régner tant de
charmes ,

Ne vous donne de telles armes ,
Que pour assujettir les cœurs sous votre loi.

ATALANTE.

Je méprise l'éclat dont tout mon sexe brille ;
Mes Dards , mes Javelors sont mes plus chers ap-
pas.

Quoi ! faut-il pour être fille

V v

MELEAGRE,
Que l'on n'ait ni cœur ni bras !



De la raison naissante à peine eus-je l'usage,
Que parmi les forêts j'essayai mon courage ;
Pour habiter les bois j'abandonnois la Cour ;
En épuisant mes traits sur des Bêtes cruelles,
Mon cœur sauvage comme elles
Evitoit ceux de l'amour.

M E L E A G R E.
Personne n'échape
Aux traits de l'Amour :
Il attrape
Et frape
Chacun à son tour.

A L T H E' E.
Il n'est rien qui ne cède à son pouvoir suprême ;
Des plus grands cœurs du monde il trouble le
repos :

Mais un Héros, quand il aime,
Ne doit aimer qu'en Héros.

H E S I O N E.
Quelque doux que l'Amour puisse être,
Heureux qui sans le connoître
Passe de tranquilles jours !

En naissant il charme ;

Plus grand il allarme ;

Et ne dure pas toujours.

CASTOR , POLLUX , JASON ,
THESE' E.

Au Roy.

Seigneur , plus votre ame chancele ,

Plus vous soupçonnez notre zèle ,

Ou doutez de notre valeur.

LE ROY.

Hé bien ! partez , troupe invincible ,

Allez d'un Monstre horrible

Avancer le malheur.

A beau coup de valeur joignez beaucoup d'adresse :

A Atalante.

Sur-tout , adorable Princeffe ,

N'augmentez point notre douleur.

Le Roy , Althée , & Hésione sortent.



SCENE IV.

MELEAGRE , ATALANTE ,
PRINCES GRECS , CHŒUR.

DEUX PRINCES GRECS.

A CET aveu plein de charmes
Aux armes , Amis , aux armes ;
Eprouvez vos Javelots ,
Et faites voir un prélude
Du combat sanglant & rude ,
Qui va dans ces climats rétablir le repos.

*Les Grecs pour s'animer à combattre le Sanglier ,
essayent leurs armes , & font une Entrée de Combat-
tans , pendant que Castor & Thesee chantent sur le
même air de l'Entrée.*

CASTOR & THESE'E,
Courez à la gloire ,
Généreux Guerriers ;
Et méritez que l'Histoire
Prenne soin de vos lauriers,
Poussez ,

Percez ,

Terrassez ,

Fracassez ,

Et jamais ne vous lassez.

Voyez sans terreur

Toute l'horreur

Que peut répandre la fureur,

Que les coups

Qui tombent sur vous ,

Redoublent votre courroux.

Après la Victoire

Tous les maux sont doux,

SCÈNE V.

LE GRAND PRESTRE DE
DIANE, MELEAGRE, ATA-
LANTE, PRINCES GRECS,
CHŒUR DES GRECS.

LE GRAND PRESTRE.

INTERROMPEZ un combat si pro-
phane ;

Ce lieu terrible & saint veut un profond
respect :

M E L E A G R E ,
C'est le Temple de Diane ,
Fremissez à son aspect.



Vous aurez sur le Monstre une victoire aisée ;
Mais que de maux , hélas !
Vont suivre son trépas ,
Si Diane n'est apaisée.



Unissons-nous
Pour calmer son courroux.

T O U S E N S E M B L E .

Unissons-nous , unissons-nous ,
Pour calmer son courroux.

L E G R A N D P R E S T R E .

Diane ! . . . Juste Ciel , je sens trembler la terre !
Quels éclairs ! Quels vents ! Quel tonnerre !
On ne voit dans les airs que des torrens de feux :
Ce qui s'offre à mes yeux n'a jamais eu d'exemple :
Mais peut-être est-ce dans son Temple
Que la Déesse attend nos vœux.

Entrons

A peine le Prêtre est-il entré que le Temple tombe & fait un fracas épouvantable.

Que vois-je ! ô Ciel , que Diane est
cruelle !

Aux Grecs.

Amis , portez au Roy cette triste nouvelle.
Observez de son cœur les mouvemens secrets ;
Je vous suivrai de près.

S C E N E VI.

MELEAGRE, ATALANTE.

MELEAGRE.

Vous me fuyez , belle Atalante !
Helas ! pourquoi me fuyez-vous ?
Vous voyez que du ciel la fureur éclatante . . .

ATALANTE.

Est-il en mon pouvoir d'apaiser son courroux ?

MELEAGRE.

Helas !

ATALANTE.

Expliquez-vous.

MELEAGRE.

Je vous crains !

M E L E A G R E ,
A T A L A N T E .

Vous , m's craindre ?

M E L E A G R E .

Depuis que vos beaux yeux brillent dans cette
Cour ,

On ne m'a point oui soupirer , ni me plaindre :

A leur premier aspect j's conçûs un amour

Que toute ma raison ne m'a pû faire éteindre ;

Je l'ai contraint jusqu'à ce jour ;

Mais je ne puis plus le contraindre.

A T A L A N T E .

O Ciel ! que m'avez-vous appris ?

M E L E A G R E .

Je fais à vos appas une mortelle injure :

Je leur offre un Captif inconstant & parjure ,

Qui doit attirer vos mépris.

Malgré ma trahison Hésione est fidelle ;

Ce que je sens pour vous , je l'ai senti pour elle ;

Pendant que je l'aimai , je l'aimai tendrement.

Enfin , je bornois mon envie

A lui sacrifier ma vie ;

Mais l'amour qui peut tout en ordonne autrement.

A T A L A N T E .

Eh ! qu'espérez-vous en m'aimant ?

Pour peu qu'à votre amour ma foiblesse réponde,
Plus coupable que vous de votre changement,
Je viole les droits les plus sacrés du monde.
Moi que l'on considère en cette auguste Cour,
En bannir la paix & l'amour :
Quelle indigne reconnoissance !
Redonnez votre cœur à son premier lien ;
Et si d'un feu nouveau j'ai causé la naissance,
Hélas ! ne m'en apprenez rien,
De peur que nos desirs ne soient d'intelligence.

M E L E A G R E.

M'aimeriez-vous, Princesse ? Et puis-je conce-
voir,...

A T A L A N T É.

Je ne sçais pas encor ce qu'on sent quand on aime,
Et je veux, si je puis, ne le jamais sçavoir.
Par-tout où je vous vois je sens un trouble extrê-
me,
Que j'aime mieux sentir que cesser de vous voir :
Je voudrois que le ciel vous pût rendre à vous-
même
Sans offenser votre devoir ;
Je ferois mon bonheur suprême
De quelque apparence d'espoir.

Non, non, je ne sçais pas ce qu'on sent quand
on aime,

Et je veux, si je puis, ne le jamais sçavoir.

MELEAGRE.

C'est de trop de bontés honorer mon audace.

Allons: Nous touchons à l'instant

Où l'on doit commencer la chasse.

J'ignore le sort qui m'attend ;

Mais de quelque péril dont le ciel me menace,

Après ce que je sçais je dois mourir content.

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente une Forêt fort épaisse.

SCÈNE PREMIÈRE.

HESIONE *seule.*

SOMBRE Forêt , retraite affreuse ,
 Asyle impénétrable à la clarté du jour ,
 Hélas ! que je serois heureuse
 Si mon ame eût pû l'être aux charmes de l'amour !

Avant qu'il sçût aimer mon cœur étoit paisible :
 Exempt de passions , il l'étoit de douleurs.

O Ciel ! quand on devient sensible ,
 Qu'on se prépare de malheurs !

Elle élève un peu sa voix , & l'on répète.

Amour. Amour.

Qu'entens-je ? Est-ce que l'on m'écoute ?

Non , c'est l'Echo fans doute.

Echo , tout le bonheur dont mon cœur a joui ,

Est-il évanoui ? Oui.

Voici l'endroit fatal où charmé de t'entendre ,

Mon infidèle Amant séduisoit ma raison :

N'y reviendra-t-il plus , l'ame sensible & tendre ,

Te faire répéter mon nom ? . , Non.

O réponse cruelle !

Je sçais que ma Rivale a de charmans appas :

Mais avant qu'à mes loix son amant fût rebelle ,

L'ingrat ne m'en trouvoit-il pas ?

Qui pourra de nous deux le rendre plus fidèle !

Elle.

Elle ? O Ciel ! que ce mot me va coûter de
pleurs !

O toi , de mes soupirs seul dépositaire ,

Fidèle Echo , que dois-je faire

Pour m'épargner d'inutiles clameurs ? . . . Meurs.

Et quel autre conseil désormais puis-je suivre ?

Quand d'un objet aimable on s'est laissé char-
mer ,

Qui ne peut s'en faire aimer
Ne doit plus aimer à vivre.

Mais le bruit des Chasseurs annonce leur retour :
Cachons-leur le désordre où m'expose l'amour.

Elle se retire.

SCÈNE II.

JASON, L'UN DES CONDUCTEURS DE LA CHASSE,
TROUPE DE CHASSEURS.

J A S O N,

LE Monstre a pris cette route ;
Ami, ne le manquez pas ;
De son sang à chaque pas
On rencontre quelque goutte.

L'honneur d'avoir blessé ce Monstre furieux
N'est dû qu'à l'illustre Atalante ;
Le pouvoir de son bras , & l'éclat de ses yeux
La rendent par-tout triomphante.

TROUPE DE CHASSEURS.
Qu'il lui doit être doux

MELEAGRE ,
 D'être si vaillante !
 Qu'il lui doit être doux
 D'être si charmante !
 Qu'il lui doit être doux
 De voir tout céder à ses coups !
 DEUX CHASSEURS.
 Que la valeur & les charmes
 Font de progrès sur les cœurs !
 Lorsqu'à des attraits vainqueurs
 On joint le secours des armes ,
 Que la valeur & les charmes
 Font de Progrès sur les cœurs !

SCENE III.

THESE'E, AUTRE CONDUC-
 TEUR DE LA CHASSE, JASON,
 TROUPE DE CHASSEURS
 GRECS, TROUPE D'HABI-
 TANS DE CALYDON,

THESE'E.

REDOUBLEZ votre allegresse ,
 Et du bruit de vos concerts
 Annoncez à l'univers

La mort du Monstre affreux qui désoloit la Grece.

Meleagre , sensible à vos justes douleurs ,

A fini vos malheurs.



Pour célébrer la victoire ,

Chantez , dansez.

CHŒUR DE CHASSEURS ,

ET D'HABITANS.

Chantons , dansons.

T H E S E' E.

Chantez , dansez : & que sa gloire

Soit le sujet de vos chansons.

CHŒUR DE CHASSEURS ,

ET D'HABITANS.

Chantons , dansons ; & que sa gloire

Soit le sujet de nos chansons.

T H E S E' E.

Mes yeux ont vû le Monstre étendu sur la terre ;

Son œil étincelant respire encor la guerre ;

De sa gueule entre-ouverte il sort une vapeur ,

Qui fait mourir l'herbe naissante ;

Mais en vain désormais sa fureur épouvante ;

Meleagre en est le vainqueur.



MELEAGRE ,
 Pour célébrer sa victoire
 Chantez , dansez.

CHŒUR.

Chantons , dansons.

THESE'E.

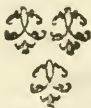
Chantez , dansez ; & que sa gloire
 Soit le sujet de vos chansons.

CHŒUR.

Chantons , dansons : & que sa gloire
 Soit le sujet de nos chansons.

THESE'E ET JASON.

Que Meleagre & qu'Atalante
 Puissent jouir tous deux d'une gloire éclatante ,
 Dont jamais le Destin n'interrompe le cours ;
 Et toujours amoureux , toujours l'ame constante ,
 Passer ensemble d'heureux jours.



SCENE

SCÈNE IV.

PAN, SUIVI DE FAUNES, DE
SILVAINS ET DE DRIADES,
THESE'E, JASON, CHŒURS
DES GRECS, ET DES HABI-
TANS DE CALYDON.

P A N.

CEs bois, où le Dieu Pan a choisi sa re-
traite,
Ravagés par le Monstre étoient d'affreux déserts;
Déjà depuis sa défaite
Les arbres semblent plus verts;
Et des Silvains en paix la troupe satisfaite
En faveur du Vainqueur vient joindre la Musette
A la douceur de vos concerts.



S C E N E V.

CERE'S SUIVIE DENYMPHES
 ET DE BERGERS , PAN,
 THESE'E, JASON, CHŒURS
 DE GRECS, D'HABITANS,
 DE SILVAINS, DE DRYADES,
 &c.

C E R E' S.

CERE's dont le pouvoir rend la terre fécon-
 de,
 Cerès, la fertile Cerès,
 Voyoit avec douleur dépouiller ses guerets,
 Des biens dont tous les ans elle enrichit le mon-
 de:

Mais, grace au plus grand des Guerriers,
 Elle ramene ici la joye & l'abondance;
 Et par reconnoissance
 Promet à sa valeur des moissons de lauriers.



SCÈNE VI.

BACCHUS ACCOMPAGNE'
DE CORIBANTES ET DE
MENADES, CERES, PAN,
THESE'E, JASON, CHŒURS
DE GRECS, D'HABITANS,
DE SILVAINS, DE DRYADES,
DE BERGERS, &c.

BACCHUS.

QUELLE grande Victoire
Chers enfans de Bacchus !

L'intrépide Héros dont je chante la gloire ,
Nous promet des progrès qu'on aura peine à croire:
Que de Peuples soumis ! Que de Monstres vain-
cus !

On comptera ses jours par des exploits insignes :
Sa valeur en tous lieux bravera les dangers ;
Et sur-tout sauvera nos Vignes
De l'avidité fureur des Monstres étrangers.

BACCHUS, PAN, CERES, &c.
Silvains , Faunes, Dryades,

X ij

MELEAGRE ;

Nymphes, Bergers, Menades ;
 Exprimez votre joye en diverses façons ;
 Pendant que d'un Héros digne de notre zèle
 Nous chantons le gloire immortelle ,
 Dansez au bruit de nos chansons.

La suite de Bacchus , de Pan , de Cérès , se réjouissent avec les Grecs & les Habitans de Calydon , de la victoire de Meleagre , & font diverses Entrées,

DEUX DRYADES.

Amans , qui dans un lieu sombre
 Cherchez le prix de vos foins ,
 Et ne voulez de témoins
 Que l'amour , le calme & l'ombre :
 Ces bois offrent leurs secours
 Aux tendres vœux que vous faites ;
 C'est dans les sombres retraites
 Que se plaisent les amours.

Après que les danses sont finies , ils se rassemblent tous pour chanter ce qui suit.

P A N.

Que jamais du Vainqueur la fortune ne change,

C E R È S.

Que son auguste nom soit célèbre à jamais.

BACCHUS.

Que Bellone & la Gloire étendent ses hauts faits
Du Couchant à l'Aurore, & du Danube au Gan-
ge.

THESE'E.

A ces lieux désolés il rend tous leurs attraits.

JASON.

Où régnoit le désordre il fait régner la paix.

LES HABITANS DE CALYDON.

De tous nos maux passés c'est lui seul qui nous
venge.

PAN, ET SA SUITE.

C'est lui qui rend le calme aux hôtes des Forêts.

CERE'S, ET SA SUITE.

Il met en sûreté les trésors de Cerès.

BACCHUS, ET SA SUITE.

Il flate notre espoir d'une heureuse vendange.

TOUS ENSEMBLE.

Après tant de bienfaits

Difons à sa louange,

Que si le juste ciel écoute nos souhaits,

Il faut que sous ses loix tout l'univers se range.

Fin du troisième Acte.

A C T E IV.

Le Théâtre représente l'Antre de l'Envie, où rempent & sifflent plusieurs Serpens.

SCENE PREMIERE.

L'ENVIE, SUITE DE L'ENVIE.

L'ENVIE.

QUELQUE plaisir que mon cœur puisse avoir
 Quand j'infecte quelqu'un du poison que
 je donne,

Je suis au désespoir

De ce qu'on me l'ordonne:

C'est obliger Diane; & je voudrois pouvoir

Faire du mal, sans obliger personne.



Parlant à sa suite.

N'importe , servons son courroux.

C'est toujours un plaisir pour nous

De causer des ennuis , des douleurs, des allar-
mes :

Ce plaisir , il est vrai , nous sembleroit plus doux ,

Si pour cette Déesse il avoit moins de charmes :

Mais pour favoriser ses mouvemens jaloux ,

Faire couler du sang , & répandre des larmes ,

C'est toujours un plaisir pour nous.

CHŒUR DE L'ENVIE.

Faire couler du sang , & répandre des larmes ,

C'est toujours un plaisir pour nous.

S C E N E II.

DIANE, L'ENVIE, SUITE DE
L'ENVIE.

DIANE.

A PPROCHE , malheureuse Envie :
Cache-moi de tes yeux le funeste poison.
Au Monstre , à qui ma haine avoit donné la vie,
Meleagre l'a ravie ,

X iiij

MELEAGRE,
Il faut m'en faire raison.



Je ne crois pas te contraindre
Quand je t'envoie à la cour :
C'est-là , pour parler sans feindre ,
Ton véritable séjour :
C'est-là que mille grimaces
Cachent mille Ambitieux :
Et plus on y fait de graces ,
Plus on y voit d'Envieux.

L' E N V I E.

Dites-moi promptement ce qu'il faut que je fasse
Pour contenter votre désir :

Vous avez des attraits dont l'éclat m'embarresse ;
Plus je les apperçois , moins j'y prens de plaisir.

Si vous n'étiez immortelle ,
Pour arrêter mon courroux ,
Mon cœur jaloux

De vous voir si belle ,
De sa fureur naturelle
Feroit un essai sur vous ;

D I A N E.

Fais à mes ennemis acheter leur victoire ;
Dans le cœur de Toxée infinue un poison

Qui puisse en un moment corrompre sa raison ,
 Et lui persuader qu'on lui vole sa gloire.
 Obéis sans réplique à ce commandement.

L'ENVIE.

Je croyois recevoir un ordre plus funeste.

DIANE.

Obéis seulement,
 Et j'aurai soin du reste.

Va dans les sombres lieux

Y former un poison tel que je le demande.

*L'Envie, avec toute sa suite, enfonce dans les
 Enfers.*



Et vous, affreux objets qui me blessés les yeux ,
 Disparaissez ; Diane le commande.

*L'Antre de l'Envie disparoît, & fait place à une
 autre Décoration d'Arcs de Triomphe, de Trophées,
 & de toutes les autres marques de victoire.*



SCENE III.

DIANE.

MELEAGRE sans doute adresse ici ses
pas.

De peur d'être attendrie évitons sa présence.

Parmi tant de plaisirs il ne présume pas

Qu'il vient s'offrir à ma vengeance.

SCENE IV.

MELEAGRE, ATALANTE,
PRINCES GRECS, TOXE'E,
CHŒUR DU PEUPLE.

CHŒUR DU PEUPLE.

VIVE , vive à jamais.
Meleagre , Atalante !

Leur valeur triomphante

Ramene ici la paix.

MELEAGRE ET ATALANTE,

Vive, vive à jamais.

ATALANTE.

Meleagre.

MELEAGRE.

Atalante.

TOUS DEUX.

Sa valeur triomphante

Ramene ici la paix.

ATALANTE.

Monumens somptueux de valeur & de gloire,

Couronnes, Festons & Lauriers,

Digne salaire des guerriers,

Repos, Honneurs, Plaisirs qui suivez la Victoire;

Ornemens si pompeux & si bien entendus,

Voilà le bras à qui vous êtes dûs.

TOUS DEUX.

Voilà le bras à qui vous êtes dûs.

THÈSE.

Peuples, venez rendre grâces

A de si grands Vainqueurs :

Souhaitez que le ciel qui finit vos disgrâces,

Unisse deux si grands cœurs ;

Et leur donne des successeurs,

Qui puissent marcher sur leurs traces.

M E L E A G R E ,
C H Œ U R D U P E U P L E .

O Ciel ! écoute notre voix :

Joins deux cœurs que l'amour a formés l'un pour
l'autre.

M E L E A G R E .

Quel bonheur pour le mien de vivre sous vos loix !

A T A L A N T E .

Eh ! vous est-il permis de disposer du vôtre !

C H Œ U R D U P E U P L E .

O Ciel ! écoute notre voix.

A T A L A N T E .

Oubliez-moi , Seigneur ; la gloire vous l'ordonne.

M E L E A G R E .

Un plus heureux que moi fera-t-il votre époux ?

A T A L A N T E .

Après vous avoir vû , je ne verrai personne

Que je puisse aimer tant que vous.

U N P R I N C E G R E C .

Jeunes Amans , qui sentez dans vos ames

De naissantes flammes ,

Gardez-vous bien de rebuter l'amour.

Aimez lorsqu'il vous en convie ;

On ne peut en toute sa vie

Racheter la perte d'un jour.



Dans l'heureux temps où le cœur est sensible ,
Il est impossible

De résister aux attraits de l'Amour.

Aimez lorsqu'il vous en convie ,

On ne peut en toute sa vie

Racheter la perte d'un jour.

*On pose la dépouille du Sanglier au milieu du
Théâtre , & l'on danse alentour.*

DEUX JEUNES GUERRIERS

aux Filles de la suite d'Atalante.

Gardez-vous d'être inhumaines ;

Usez mieux de vos beaux ans ;

Si vos amans dans vos chaînes

Trouvent leurs maux trop cuisans ;

Pour leur faire aimer leurs peines

Rendez leurs fers moins pesans.

Gardez-vous d'être inhumaines ;

Usez mieux de vos beaux ans.

DEUX FILLES *de la suite d'Atalante.*

Aimons , aimons , c'est un plaisir extrême ;

Les autres soins sont des soins superflus :

Qui fuit l'Amour quand il s'offre lui-même ,

Le cherche après , & ne le trouve plus.



Heureux qui plaît quand il est temps de
plaire !

C'est pour charmer que sont faits les appas :

Qui fuit l'Amour attire sa colere ,

Et c'est un Dieu qui ne pardonne pas.

MELEAGRE offre la dépouille du Sanglier
à Atalante.

Recevez ce tribut, Princesse magnanime ;

Aucun de ces Guerriers n'en paroîtra jaloux.

A T A L A N T E.

Pour le Victorieux ce prix est légitime.

T O U S D E U X E N S E M B L E.

N'est-ce pas dire assez qu'il n'appartient qu'à
vous ?

M E L E A G R E.

Vous avez la premiere ensanglanté vos armes

Dans le flanc du Monstre en courroux.

A T A L A N T E.

Vous l'avez terrassé du premier de vos coups ,

Et des Chasseurs tremblans dissipé les allarmes.

M E L E A G R E.

La Victoire nous fuyoit tous ,

On ne sçavoit quel parti prendre :

Vous ayant reconnue elle a penché vers nous.

ATALANTE.

Votre seule valeur l'a forcée à se rendre.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Quelque prix qu'on en doive attendre,

Généreux Meleagre }
Généreuse Atalante } il n'appartient qu'à vous.

*L'Envie passe en l'air, & secoue son flambeau sur
Toxée.*

TOXÉE.

J'ai voulu me contraindre à garder le silence,

Et dans ce vain débat paroître indifférent,

Pour voir à quel point d'insolence

On oseroit porter ce que l'on entreprend.

Et quels droits avez-vous dans l'offre que vous
faites ?

Je suis Vainqueur comme vous l'êtes :

Et me suis au péril exposé sans effroi.

A Meleagre.

Ton crime est assez grand d'avoir quitté ma fille,

En qui plus de vertu, plus de mérite brille;

Sans ajouter l'insulte à ton manque de foi.

M E L E A G R E.

Rendez graces, téméraire,

Au sang qui me joint à vous ;

Je vous immolerois à ma juste colere,

Si nous n'étions unis par des liens si doux.

T O X E E.

Loin qu'au sang dont tu fors je veuille rendre
graces ,

Je brise tous les nœuds qui peuvent nous unir :

Et pour répondre à tes menaces ,

Je porte à mon côté de quoi les prévenir.

Signale , si tu veux , ta coupable tendresse

Envers ta chere Maitresse ;

Mais cherche des présens qui dépendent de toi :

Celui que tu lui veux faire

Du plus vaillant guerrier doit être le salaire ;

Et tu n'ignores pas qu'il t'est moins dû qu'à moi.

M E L E A G R E.

C'en est trop , malheureux ; & de ton insolence

Tu vas sentir l'effet.

*Ils mettent l'épée à la main , & Meleagre tue
Toxée.*

C H Œ U R.

Juste Ciel , quelle violence !

T O X E E *se sentant blessé.*

Ah , Traître !

M E L E A G R E.

Cette vengeance

Etoit due à ton forfait.

ATALANTE & LE CHŒUR.

Juste Ciel ; quelle violence !

Meleagre , qu'avez-vous fait ?

S C E N E V.

ALTHE'E , HESIONE , MELEAGRE , ATALANTE , PRINCES GRECS , CHŒUR , &c.

ALTHE'E à Meleagre.

NE vous offensez pas si je suis la dernière
A montrer à vos yeux le plaisir que je
sens ;

Dans le rang que je tiens je devois la première
A tous les Immortels adresser de l'encens.

Quitte de ce devoir , sensible à votre gloire ,
Je viens de votre victoire
Vous offrir le digne prix :

Elle lui présente Hesione.

Le Monstre à votre Hymen a mis un long obstacle ,

Mais enfin . . . Justes Dieux ! quel funeste spectacle

M E L E A G R E ,

Se présente à mes yeux surpris ?

A L T H E ' E & H E S I O N E .

C'est mon { Pere ! } A L T H E ' E .
 } Frere ! (Ah ! mon fils , montrez-
 moi l'homicide .

M E L E A G R E .

Il est devant vos yeux : c'est moi .

A L T H E ' E & H E S I O N E .

C'est toi , Perfide !

M E L E A G R E .

C'est moi : rien n'est plus constant ;

Je me suis rendu justice :

Je devois à ma gloire un si grand sacrifice ;

Et tout autre en ma place en auroit fait autant .

S C E N E V I .

H E S I O N E , A L T H E ' E .

EST-IL une douleur plus stupide , & plus
 grande !

Mes yeux saisis d'effroi me refusent des pleurs :

Et j'en obtiens , hélas ! plus que je n'en deman-

ACTE V.

*Le Théâtre représente un Temple , où
l'on a érigé un magnifique Tombeau
à Toxée.*

SCENE PREMIERE.

ALTHE'E *tenant une Urne.*

CENDRES , qu'avec respect ma douleur con-
sidere ,

Précieux restes de mon frere ,

Faites-moi souvenir de mon triste devoir.

Hésione en secret déplore sa misere ;

Elle n'ose en ce lieu montrer son desespoir :

Sa douleur me paroît sincere ;

Mais elle a plus d'amour qu'elle n'en croit avoir

Pour l'ingrat qui la désespere ;

Et je veux la venger de la mort de son pere ,

Avant qu'elle ait le temps de ne le plus vouloir.



En vain pour calmer ma colere
 Avec empressement le Roy cherche à me voir ;
 Plainte , menace , priere ,
 Rien ne me peut émouvoir.
 Si ma tendresse de mere
 Sur mon cœur chancelant prenoit trop de pou-
 voir ,
 Cendres , qu'avec respect ma douleur considere ,
 Précieux restes de mon frere ,
 Faites-moi souvenir de mon triste devoir.

S C E N E II.

LE ROY, ALTHE'E.

LE ROY.

VOUS verrai-je toujours les yeux baignés
 de larmes ?

Et la grace d'un fils qui finit nos allarmes

Est-ce un bien que votre époux

Ne puisse obtenir de vous ?

Je sçais quelles raisons votre douleur m'oppose ;

Mon fils à votre frere a fait perdre le jour ;

Mais l'amour en est la cause :

Est-on maître de soi quand on a de l'amour ?

C'est votre sang qui l'anime ;
De son emportement perdez le souvenir :
Si l'amour lui coûte un crime ,
Est-ce à vous à l'en punir ?

A L T H É E.

Ah , mon fils !

L E R O Y.

Ce soupir lui promet-il sa grace ?
D'un si juste courroux le sang est-il vainqueur ?
Meleagre dans votre cœur
Reprend-il sa premiere place ?

A L T H É E.

Oui , Seigneur , c'en est fait ; vos souhaits sont
remplis.

Pardon , Manes errans de mon généreux frere ;
La tendresse de sœur cede à celle de mere ;
Je ne balance plus entre vous & mon fils.

L E R O Y.

Je reconnois Althée à sa vertu suprême :
Du vaillant Meleagre elle efface le sort.
Avoir vaincu le Monstre est un illustre effort ;
Mais c'en est un plus grand de se vaincre soi-mé-
me.



Achevez de combler nos désirs ;
 Rappellez ici l'allégresse :
 Le retour de votre tendresse
 Doit causer le retour des plaisirs.

A L T H E' E.

Avant que de passer dans le Royaume sombre,
 Où régne un éternel repos ;
 Mon frere attend de moi pour appaiser son Om-
 bre ,
 Les devoirs qu'on doit rendre aux Manes des Hé-
 ros.
 Aux bords de l'Acheron son Ombre encor er-
 rante ,
 Ne peut être reçûe au séjour ténébreux ,
 Que l'on n'ait rempli son attente
 Par un sacrifice pompeux.
 Que l'heureux Meleagre , & la belle Atalante ,
 Viennent joindre leur zèle à mes sinceres vœux :
 Je crois ouïr sans cesse une voix menaçante
 Qui me fait trembler pour tous deux ;
 Et je ne serai point contente
 Que je n'aye achevé ce que je fais pour eux.

L E R O Y.

Touché de la tendresse extrême
 Que vous me témoignez pour ces jeunes amans ,

Je vais à vos genoux les amener moi-même
 Jouir de la douceur de vos embrassemens.

S C E N E I I I.

A L T H E E *seule.*

QUE tu pénètres mal dans le fond de mon
 ame !

De ta crédulité je vais me prévaloir :

Tu ne sçais pas ce que c'est qu'une femme ,

Et je prétens te le faire sçavoir.

Le fer , le poison , la flamme ,

Tout sert à son desespoir.



O vous , qui n'épargnez ni Bergers , ni Monar-
 ques ,

Venez à mon secours, impitoyables Parques ,

Venez contre un perfide animer mon courroux :

Quelque tendres retours que le sang me suggere ,

A mon coupable fils je veux être une mere

Plus impitoyable que vous.



Eh quoi ! perdre un Héros à qui j'ai donné l'être !

Contre quelle victime ai-je le bras armé ?
 Est-il dans l'univers un Prince plus aimé ,
 Et qui soit plus digne de l'être ?
 Qu'ai-je au monde de plus cher
 Qu'un fils si couvert de gloire ?
 On l'a vû sur le Monstre emporter la victoire ;
 Et sa mere en est un qu'il ne sçauroit toucher !



Oui je verrai ta mort sans en être touchée ;
 Quel que soit ton supplice , il t'est justement dû ;
 J'ai le Tison fatal où ta vie attachée
 Me doit faire raison de mon sang répandu.
 Tendresse , amour , pitié , dont j'entens le mur-
 mure ,
 Dans ma juste fureur laissez-moi m'affermir ;
 Si mon fils par son crime étonna la Nature ,
 J'en veux faire un si grand qu'il la fasse frémir.



Le voici. Je pouvois me venger sans l'attendre ,
 Et ne pas m'exposer à l'horreur de le voir ;
 Mais la part qu'à sa mort Atalante doit prendre
 Augmente le plaisir que je vais recevoir.

SCENE IV.

LE ROY, ALTHE'E, MELEAGRE, ATALANTE, THESE'E, JASON, CHŒUR DES PRINCES GRECS, CHŒUR DU PEUPLE DE CALYDON.

MELEAGRE à *Althée*.

MALGRE' tous les remords que ma douleur exprime ,

Je ne puis à vos yeux me montrer sans effroi :

Jamais ressentiment ne fut plus légitime

Que celui qui vous anime ;

Votre frere à venger est pour vous une loi.

S'il vous faut une victime ,

J'ai moi seul commis le crime ,

Ne vous vengez que sur moi.

ATALANTE à *Althée*.

Si jamais ce Héros si grand , si magnanime ,

N'eût pris pour moi que de l'estime ,

Il n'eût point mis de trouble à la Cour d'un grand
Roi :

Il n'eût point fait de tache à sa vertu sublime :
Jamais à sa Maitresse il n'eût manqué de foi.

S'il vous faut une victime ,
Je suis la cause du crime ,
Ne vous vengez que sur moi.

ENSEMBLE à *Althée*.

S'il vous faut une victime ,

ATALANTE. } Je suis la cause du
MELEAGRE. } J'ai moi seul commis le { crime ,
Ne vous vengez que sur moi.

ALTHE'E.

Approchez-vous , mon fils , & n'ayez plus d'al-
larmes :

Ce combat m'arrache des larmes ,
Et fait expirer mon courroux.

Au feu dont vous brûlez je vais rendre justice ,
Et de parfait amant vous faire heureux époux :

Commençons le sacrifice

Où je dois faire voir ce que je sens pour vous.



La perte d'un moment m'inquiète & me gêne :
Pour hâter mon bonheur joignez vos vœux aux
miens.

508 MELEAGRE,
LE ROY, MELEAGRE, ATALANTE,
LES PRINCES GRECS, LE
CHŒUR DU PEUPLE, TOUS
ENSEMBLE.

O Dieux ! qui dispensez & les maux, & les biens,
Exaucez les vœux de la Reine.

ALTHE'E.

Recommencez encor, & ne vous lassez pas :
Votre zèle adoucit ma peine.

LE ROY, MELEAGRE, ATALANTE, &c.

O Dieux ! qui gouvernez toute chose ici bas,
Exaucez les vœux de la Reine.

ALTHE'E.

C'est assez ; dans un instant
Mon frere sera content.



Bas.

Ombre, pour qui j'obtiens une grace si grande,
Ne te plains plus de moi ;
Je te fais une offrande
Assez digne de toi.

*Althée met au feu, sans qu'on s'en apperçoive, le
Tison où est attaché le sort de Meleagre.*

MELEAGRE.

Quelle subite horreur me faïsit & me trouble !
 Je brûle. . . Juste Ciel , quelles vives douleurs !
 Plus je veux me contraindre , & plus mon mal re-
 double.

Je n'en puis plus , je meurs !

LE ROY.

Meleagre !

ALTHE'E.

Mon fils !

ATALANTE.

Cher Prince !

MELEAGRE.

Ma Princeſſe ,

Les Dieux font ſur ma tête éclater leur cour-
 roux :

En m'accordant votre tendreſſe ,

Vous les avez rendu jaloux ;

Mais je meurs trop heureux , quelque mal qui me
 preſſe ,

Puiſque je meurs aimé de vous.

ATALANTE.

Hélas ! pour quels dangereux charmes

Avez-vous conçu de l'amour !

Y iij

MELEAGRE,
MELEAGRE.

Si ma mort vous coûte des larmes ,
Pour quel plus digne objet puis-je perdre le jour ?



Mon cœur foible & mourant n'a plus rien qui
l'anime.

Au Roy.

Consolez-vous , Seigneur : de plus dignes en-
fans

Seront l'appui de vos vieux ans.

A Alhée.

Vous , ma mere , oubliez votre offense , & mon
crime.

Laissez-moi vous quitter sans vous être odieux :

Un fils expirant vous en prie ;

Et pour comble d'honneur , qu'une main si che-
rie

Ait soin de me fermer les yeux.

ALTHEE *bas.*

Ah ! spectacle imprévû , dont je suis attendrie !

Pourquoi m'écoutez-vous , impitoyables Dieux ?

LE ROY.

O Ciel ! qui me ravis un fils si magnanime ,

Comparable en valeur aux plus fameux guerriers ,

Ne l'as-tu couvert de lauriers

Que pour en faire ta victime ?

Hélas ! mon fils , n'est-il aucun secours

Qui puisse prolonger votre vie & mes jours ?

LE ROY , ATALANTE , CHŒUR

DES PRINCES, &c.

Hélas ! n'est-il aucun secours

Qui puisse prolonger votre vie & nos jours ?

M E L E A G R E.

Les pleurs que vous versez rendent digne d'envie

Mon déplorable sort :

Vous me faites aimer la vie

Jusques dans les bras de la mort.



Chere Atalante , j'expire :

Eloignez-vous de ce lieu.

La voix me manque , & j'ai peine à vous dire, ...

A T A L A N T E.

Adieu mon cher Prince , adieu.

On emporte Meleagre, & Atalante le suit.

Y iij

M E L E A G R E,
L E R O Y.

O Ciel insensible !

Dieux muets & sourds !

Mon fils à découvert vient d'arrêter le cours
Des malheurs qu'en ces lieux caufoit un Monstre
horrible ;

Et vous avez , cruels , emprunté le secours ,
De quelque Furie invisible ,
Pour terminer de si beaux jours.

A L T H E' E.

C'est moi qui suis la Furie
Qui dérobe à la terre un bien si précieux.
Oui , mon cher fils , cette main si ché-
rie

Que tu choisis pour te fermer les yeux ;
Est la cruelle main de qui la barbarie
Te prive pour jamais de la clarté des cieux.

L E R O Y.

Quoi ! vous auriez eu l'ame assez noire , assez
dure. . . .

Votre douleur vous interdit.

A L T H E' E.

Non , non ; ce que je vous ai dit
Est la vérité toute pure.



Le sort de Meleagre étoit en mon pouvoir ;
 Il a tué mon frere , & méprisé sa fille ;
 Tant d'affronts à ma famille ,
 M'ont réduite au désespoir.
 J'ai vengé la mort de mon frere
 Sur le sang d'un Héros qui me devoit le jour :
 Je vais le venger à son tour ,
 Sur le sang de sa propre mere.

Elle sort furieuse.

LE ROY.

Gardes , de sa fureur garantissez ses jours.
 Que d'un remords vengeur elle soit la victime.
 Il faut pour expier son crime
 Qu'elle s'en souvienne toujours.



O jour ! qui promettois de me combler de gloire ,
 Et qui m'accables de douleur ,
 Puisse tout l'avenir détester ta memoire ;
 Que ton nom prononcé présage un prompt malheur ;
 Et ne soit jamais dans l'histoire
 Que pour inspirer de l'horreur !



Prince, pour qui la gloire a de si puissans charmes,

Qu'aux dépens de vos jours vous suivez ses conseils,

Ne vous contraignez point, versez des flots de larmes :

Il sied bien aux Héros de pleurer leurs pareils.



Et vous, Peuple fidèle au sang de vos Monarques,

Si mon fils envers vous a rempli son devoir,

Donnez-lui de sensibles marques

D'un véritable désespoir.

Une Entrée de Desespérés, & une Symphonie accommodée au sujet, expriment la douleur universelle que cause la mort de Meleagre.



SCÈNE DERNIÈRE.

UNE FEMME AFFLIGÉE DE
LA SUITE D'ATALANTE, LE
ROY, LES PRINCES GRECS,
CHŒUR DU PEUPLE, CHŒUR
DES FEMMES AFFLIGÉES.

UNE FEMME AFFLIGÉE.

LA tendre & fidelle Atalante
Succombe sous le poids de ses vives douleurs ;
A force de verser des pleurs ,
Auprès de Meleagre elle est morte , ou mou-
rante ;

L'excès de son amour

Lui fait perdre le jour.

CHŒUR DES FEMMES AFFLIGÉES.

L'excès de son amour

Lui fait perdre le jour.

LE ROY.

Quoi ! les injustes Dieux, qui me sont si func-
stes ,

N'ont pas sur Meleagre assez lancé de coups !
 Les larmes qu'on lui donne attirent leur courroux !
 C'est un digne sujet des vengeances célestes !



Dérobons Atalante à la rigueur des Dieux ;
 Volons à son secours , l'honneur nous y convie ;
 C'est un effort glorieux
 Que de lui sauver la vie.



Est-ce un crime si grand que d'avoir de l'amour ,
 Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

CHŒUR DES PRINCES GRECS.

Est-ce un crime si grand que d'avoir de l'amour ,
 Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

LE ROY *encore une fois.*

Est-ce un crime si grand que d'avoir de l'amour ,
 Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

TOUS ENSEMBLE.

Est-ce un crime si grand que d'avoir de l'amour ,
 Qu'on doive l'expier par la perte du jour ?

F I N.

LA FESTE
DE
LA SEINE.

Divertissement en Musique.

P E R S O N N A G E S.

L'OCEAN.

THETIS.

LA SEINE.

LE GANGE.

LE NIL.

LE DANUBE.

LE PACTOLE.

NEREIDES. { De la suite de l'Ocean , &
TRITONS. { de Thetis.

AMOURS.

JEUX.

PLAISIRS.

} De la suite de la Seine.

CHŒUR de Rivieres , de Fontaines , & de
Ruisseaux.

*La Scène est au Palais de l'Ocean , &
de Thetis.*



LA FESTE
DE
LA SEINE.

*Le Théâtre représente le Palais de l'Océan ,
& de Thetis , qui y sont accompagnés des
Fleuves , des Rivières , des Fontaines , des
Ruisseaux , &c.*

SCENE PREMIERE.

L'OCEAN, THETIS, LE DANUBE,
LE PACTOLE, LE NIL,
LE GANGE, &c.

L'OCEAN.



LEUVES, Rivières, Fontaines,
Agréables Ruisseaux,
Dont les fertiles eaux,
Arrosent tant de Plaines ;
Nymphes, & Demi-Dieux, soumis à mon pouvoir,
De la Seine aujourd'hui nous célébrons la Fête :

Chantez les plus beaux Airs que vous puissiez
sçavoir ;

De jongs , & de roseaux couronnez votre tête ;

Et qu'à l'envi chacun s'apprête

A la bien recevoir.

T H E T I S.

Quelle Riviere au monde

Goûte un plus grand bonheur ?

Sur ses fertiles bords on voit le Laboureur

Cultiver ses guerets dans une paix profonde.

Elle ne connoît de Guerriers

Que ceux dont la valeur conserve ses rivages :

Ses Palmes , & ses Lauriers

La défendent des orages.



Si-tôt qu'elle paroîtra

Que l'on chante , que l'on danse ;

Et lorsqu'un plaisir finira

Qu'un autre recommence.



Nereides , Tritons , je la vois qui s'avance ,

Disputez entre vous à qui la charmera.

*Les Nerciâes , les Tritons , les Fleuves , &c. vont au
devant de la Seine qui arrive avec les Jeux , les Plaisirs ,
& les Amours , qui se mêlent tous ensemble , & font
des Entrées pour commencer à solemniser sa Fête.*

SCENE II.

LA SEINE, L'OCEAN, THETIS,
 LE NIL, LE DANUBE, LE GANGE,
 LE PACTOLE, LES JEUX, LES
 PLAISIRS, LES AMOURS, CHŒURS
 DE FLEUVES, ET DE RIVIERES,
 CHŒURS DE JEUX, D'AMOURS,
 ET DE PLAISIRS.

THETIS.

VENEZ, Nymphes charmantes,
 Dans ces aimables lieux :
 Venez remplir l'attente
 De tous ces Demi-Dieux.

Venez ouïr chanter les exploits glorieux
 Qui de toutes les Eaux vous rendent triomphante.

Venez, Nymphes charmantes,
 Dans ces aimables lieux :
 Venez remplir l'attente
 De tous ces Demi-Dieux.

L'OCEAN.

Le Danube, le Nil, le Pactole, & le Gange,
 Viennent des bords de l'Univers,
 Joindre leurs voix aux surprenans Concerts,
 Préparés à votre louange.

Rivierès; Fontaines, Ruiffeaux,
A l'excès de leur zèle accommodez le vôtre :

Et que mille plaisirs nouveaux
Succèdent l'un à l'autre.

L A S E I N E.

Que mon fort est heureux !
Je vois en sortant de ma Source
Folâtrer sur mes bords les Amours, & les Jeux :
Et je trouve au bout de ma course,
D'autres Plaisirs qui préviennent mes
vœux.

Que mon fort est heureux !



Tant que dure le jour
Le Rossignol sur mon rivage
Attire à ses accens les Bergers d'alentour :
Et touchés de son doux ramage
A son exemple ils chantent leur amour
Tant que dure le jour.

D E U X T R I T O N S.

Aimer & chanter sans cesse
C'est une grande sagesse :
D'une vie agreable on prolonge le cours,
S'abandonner à la mélancolie
Qui fait passer de si malheureux jours,
C'est une grande folie.

DEUX NEREIDES.

Jeunes cœurs , sur qui les attraits

Ont un pouvoir extrême ;

Soyez constans & discrets :

Pour plaire à ce que l'on aime

Ce sont les meilleurs secrets.



Les Ruisseaux qui font mille tours

Pour se joindre aux Fontaines ,

Fidèles dans leurs amours

Trouvent la fin de leurs peines ,

Sans jamais changer leur cours.

UNE JEUNE FONTAINE ,

& UN RUISSEAU.

Le temps d'aimer est un temps admirable ;

Mais il ne dure pas assez ;

Les attraits les plus doux sont bientôt effacez ;

Et l'on n'est plus aimé quand on n'est plus aimable.

Puisque ce temps s'évanouit

Lorsque la jeunesse nous quitte ,

Pendant que l'on en jouit

Il est bon qu'on en profite.

DEUX JEUNES RUISSEAUX.

Ne perdons pas un instant

Des plaisirs qu'offre la vie ;

Sans amour on ne vit point content ,

Il faut aimer lorsque l'âge y convie :
 Rien sous le Ciel n'est plus digne d'envie
 Qu'un tendre amour dans un cœur bien constant.

Ne perdons pas un instant
 Des plaisirs qu'offre la vie.



Tout languiroit sans l'Amour ,
 C'est l'ame de toute chose :
 Tôt ou tard chacun aime à son tour ,
 C'est une loi que le Destin impose :
 Dans nos Jardins le Jasmin , & la Rose ,
 N'aiment-ils pas les charmes d'un beau jour ?

Tout languiroit sans l'Amour ,
 C'est l'ame de toute chose.

E E G A N G E à la Seine.

On ne voit sur nos bords que carnage & qu'hor-
 reur :

On ne voit que plaisirs régner sur vos rivages :
 Vous goûtez de la Paix la tranquille douceur ;
 Et le Ciel nous expose à mille affreux ravages :



Aimable Nymphé , apprenez-nous
 Par quel bonheur , ou par quel charmes ,
 Vous jouissez d'un sort si doux ,
 Pendant que l'Univers éprouve tant d'alarmes.

LE NIL.

Le Soleil brûle nos champs :

Nos eaux sont presque taries :

Les Oiseaux nous refusent leurs chants ;

Et vos Prairies

Sont si fleuries

Qu'ils réservent pour vous leurs Airs les plus touchans.

LE PACTOLE.

Nous ne sentons plus l'haleine ,

Des doux & charmans Zephyrs ;

Ce n'est qu'auprès de la Seine

Où régner tous les Plaisirs.

LE DANUBE.

Le Sang humain dont on voit des rivières ;

Nos Prés jonchés de mourans & de morts ;

N'attirent plus sur nos bords

Que des Bêtes carnassières :

Et près de vous les paisibles Agneaux

Bondissent autour de leurs meres ,

Pendant que les Bergers au murmure des Eaux ,

Chantent sur leurs Chalumeaux

Les beautés de leurs Bergeres.

LE GANGE , LE NIL, LE PACTOLE,

LE DANUBE *ensemble.*

Aimable Nymphé , apprenez-nous

Par quel bonheur , ou par quels charmes ,
 Vous jouissez d'un fort si doux ,
 Pendant que l'Univers éprouve tant d'allarmes.

L A S E I N E .

Un Roy , mais le plus grand dont le Ciel ait fait
 choix

Pour la Paix , & pour la Guerre ;
 Qui n'a point d'égal sur la Terre ,
 Quoique la Terre ait tant de Rois :

Un Roy qu'en tant de lieux a suivi la victoire ,
 Que par toute l'Europe on arbore ses lys ,
 Rend mes tranquilles Eaux éclatantes de gloire
 A l'ombre des Lauriers que son bras a cueillis.

L' O C E A N .

Au bonheur des Humains toujours l'ame occupée,
 On diroit que du Monde il gouverne le fort :

Ce qu'en vingt ans ne put faire Pompée ,
 Ne lui coûte qu'un foible effort.

Il a purgé la Mer de ces Monstres avides ,
 Qui signaloient leur nom par tant de cruautés ;

Et ces Tyrans des Campagnes humides
 Sont venus à genoux implorer ses bontés.

T H E T I S .

Sa valeur , son pouvoir , sa sagesse profonde

Le font par-tout révéler ;

Des quatre coins du monde

On le vient admirer :

Ses actions sont parvenues

Jusqu'aux plus étranges climats ;

Et chez des Nations qui ne sont pas connues ,

Il n'est pas moins connu qu'en ses propres Etats.

LA SEINE.

Depuis que dans le monde on voit régner la guerre,

On n'a point encor vû de pareil Conquerant ;

Quelque grandeur qu'ait la terre

Son cœur est encor plus grand.

L'Europe est charmée ,

L'Asie allarmée ,

De ses exploits éclatans.

Fleuves , qui gémissiez sous d'injustes Puissances ,

Consolez-vous ; vos souffrances

Ne dureront pas long-temps.

L'OCEAN , THETIS , LA SEINE ,

LES TRITONS , LES NEREIDES ,

CHŒUR DES FLEUVES , &c.

répètent tous ensemble.

Fleuves , qui gémissiez sous d'injustes Puissances ,

Consolez-vous ; vos souffrances

Ne dureront pas long-temps.

LE GANGE & LE NIL.

Puisse le Ciel qui l'a fait naître

528 LA FESTE DE LA SEINE.

Pour affranchir du joug tant de peuples divers ,
Le rendre de l'univers
Le seul & paisible Maître.

Que nous serions heureux de couler sous les loix
Du plus juste des Rois !

LE DANUBE & LE PACTOLE.

Sous son empire
On peut chanter & rire ;
Ce ne sont que plaisirs, que transports, qu'enjouë-
mens.

L'OCEAN & THETIS.

Sous son empire
Nul ne soupire
Que pour des objets charmans.
Ah ! qu'il est doux de reconnoître
Un si grand Monarque pour Maître !
Ah ! qu'il est doux de couler sous les loix
Du plus juste des Rois !

TOUS ENSEMBLE.

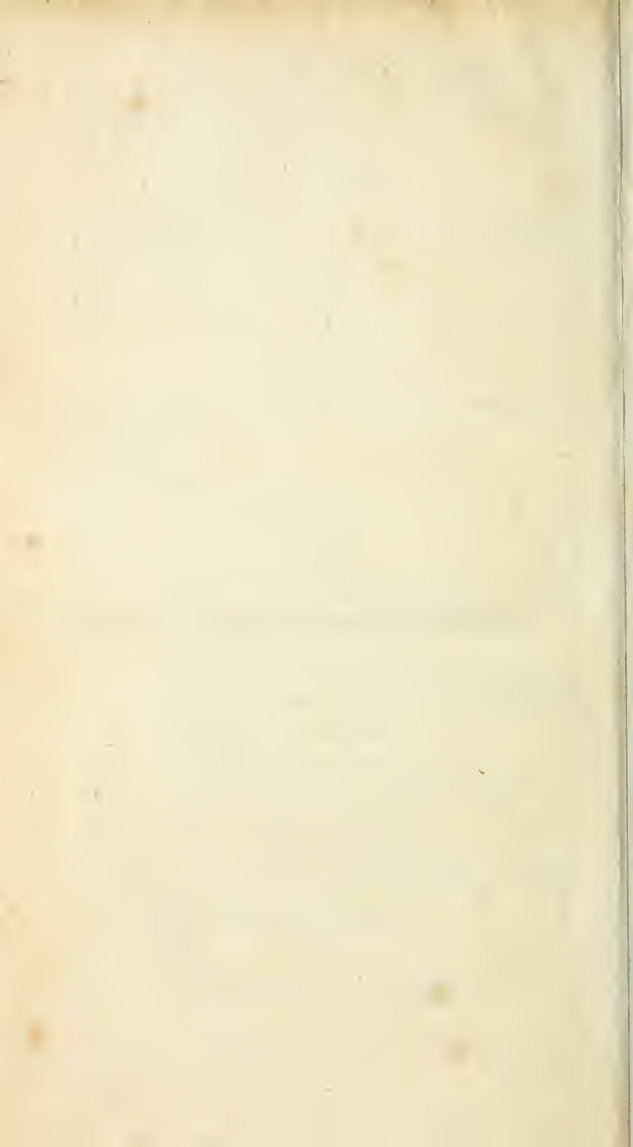
Ah ! qu'il est doux de reconnoître
Un si grand Monarque pour Maître !
Ah ! qu'il est doux de couler sous les loix
Du plus juste des Rois !

Fin du second Tome.

Y

I

ng
nd







PQ
1731
B7A19
1746
t.2

Boursault, Edme
Theatre. Nouvelle ed.
t.2

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

